2-10

A. de Grateloup

OM

REFLEXIONS
HAZARDÉES
D'UNE FEMME
IGNORANTE.

RÉFLEXIONS

HAZARDÉES

D'UNE FEMME

IGNORANTE,

QUI ne connoît les défauts des autres que par les ſiens, & le Monde que par relation & par ouï-dire. Mme de Verzure

PREMIERE PARTIE.

26269
29.12.31

A AMSTERDAM;

& ſe trouve A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXVI.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE MIRABEAU.

MONSIEUR,

AMI des hommes, vous qui les instruisez par vos réflexions solides & profondes; qui leur enseignez les moyens d'être heureux par la route de la vertu, daignerez-vous agréer un ouvrage que les mêmes motifs ont fait éclore? S'il a votre suffrage, il aura celui de tous les honnêtes gens.

Une femme qui s'avise d'écrire, & qui ose hazarder l'impression, doit se cacher avec soin, & se garder de jamais se laisser appercevoir. Sans cette nécessité absolue, celle, MONSIEUR, qui, sans être connue de vous, risque de vous dédier son ouvrage, se seroit fait un devoir de vous l'offrir elle-même, comme elle s'en fait un, des sentimens avec lesquels elle a l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c.

PREFACE.

NÉE avec peu d'agrémens dans l'esprit & dans la figure, j'ai senti de bonne heure la nécessité indispensable de me faire des ressources qui ne dépendissent que de moi seule; celles que l'on trouve dans les autres n'étant jamais (ou très-rarement) un bien gratuit, & dont nous puissions disposer.

Ne pouvant rien apporter d'aimable dans la société, il

eſt réſulté de cette juſtice que je me ſuis faite, une timidité outrée que fortifioit mon amour propre, & qui ajoûtoit à tant de déſavantages une très grande difficulté à m'énoncer.

Convaincue qu'avec tant de défauts extérieurs, je devois peu compter ſur le ſecours des autres pour l'agrément de ma vie, je me ſuis décidée ſans peine à éviter toutes les occaſions de me répandre dans le monde.

Renfermée dans une ſociété très-peu nombreuſe, j'ai

joui de ma liberté, & j'ai employé à réfléchir un tems que j'aurois perdu ſans en tirer la moindre ſatisfaction.

Avant de connoître les autres, j'ai voulu me connoître moi-même autant qu'il étoit poſſible ; & quoiqu'avec les lunettes de l'amour-propre, on ſe voie toujours avantageuſement, je me ſuis trouvé un nombre infini de défauts ; & j'avoue, à ma honte, que c'eſt ſur moi-même que j'ai fait une grande partie des réflexions que je riſque de donner au public.

Je me ſuis ſouvent miſe en parallele avec ceux qui me paroiſſoient avoir mes défauts; & c'eſt dans ces obſervations que j'ai puiſé mes réflexions ſur l'amour-propre.

Avec cette clef du cœur humain, j'ai fait enſuite, à ce qu'il m'a ſemblé, beaucoup de découvertes des différens reſſorts qui le font mouvoir.

Mon ignorance peut, ſans doute, m'avoir fait prendre pour découvertes, des idées que tout le monde a eues comme moi. Peut être auſſi

ai-je mal vu les hommes, en les analyſant d'après ma façon de voir, d'après mes ſenſations, mes paſſions & mes imperfections; c'eſt ce que j'ignore; & c'eſt cette incertitude qui ma déterminée à prendre le public pour juge, avec la précaution néceſſaire de lui cacher mon nom, pour lui éviter les préventions, & pour me ſouſtraire perſonnellement à ſa critique. C'eſt un des meilleurs conſeils que m'ait jamais donnés mon amour-propre.

On ne peut être plus igno-

rante, à tous égards, que je le ſuis. Mais il m'a paru qu'on pouvoit fort bien ne rien ſçavoir, & cependant ſentir, appercevoir, & même juger, lorſqu'on ne puiſoit ſes obſervations que dans les reſſorts & les foibles du cœur humain.

Il n'y a point d'étude plus sûre, à ce qu'il me ſemble, que celle qui nous eſt indiquée par nos propres ſenſations.

Je me charge volontiers de toutes les difformités, de tous les défauts, & les foibles que mes ſemblables ne

voudront point s'approprier. J'en ai cent fois plus qu'ils ne peuvent m'en laiſſer.

Je l'avoue ſans honte, étant cachée & ignorée de preſque tout l'univers, & même peu connue des gens avec qui je vis le plus.

Mon deſſein eſt de connoître, par le jugement impartial du public, ſi je penſe juſte; c'eſt ce qu'on ne peut ſçavoir de ſes amis.

La prévention de l'amitié porte à approuver plutôt qu'à examiner en critique, ou en juge ſévere.

J'ai encore une autre vue en donnant cet ouvrage, (s'il peut ſe nommer tel) au public.

Je deſire qu'il ſoit utile à ceux qui déja penſent bien, & qui peuvent (en ſe livrant à leurs réflexions) en tirer plus d'avantages que je n'ai fait moi même, à cauſe du grand nombre de défauts que j'ai le malheur de réunir.

J'eſpere & je deſire auſſi que mes reflexions tombent entre les mains de perſonnes auxquelles je m'intéreſſe vivement, qui n'ont que de

legeres imperfections; à qui le monde & ſa frivolité nuiſent, en gâtant un très-bon fond orné de mille vertus.

Le public devient ici le confident de mes idées les plus ſecrettes.

C'eſt un ami que je prie de m'inſtruire de ma juſte valeur; sûre que je profiterai de ſes leçons, quelques douloureuſes qu'elles puiſſent être à mon amour-propre. L'*incognito* que je garderai toujours en faiſant ſa sûreté, le rendra ſuſceptible de correction.

TABLE

DES SUJETS.

PREMIERE PARTIE.

Le Monde.	Page 1
Les semblans de l'Amitié.	55
La Nature & l'Art.	61
Les devoirs du Monde.	77
Des vrais Devoirs.	82
Ménagemens politiques des Femmes du Monde.	84
Le Respect humain.	89
Sur les Passions.	92
Sur l'Ennui.	94
Quelles sont les qualités du Cœur & de l'Esprit les plus à desirer.	98
Sur les Peines.	102
L'Effet d'une joie inopinée à la suite d'un vif chagrin.	105
Sur le Caractere.	108
La Mode & l'Usage.	111
Sur l'Amour paternel.	126

Effet de la Surprise. Page 133
Sur le Célibat & le Mariage. 136
Sur l'Honneur. 151
Sur les Besoins. 154
Sur la Modération. 166
Sur les Consolations. 170
La Liberté. 176
Sur l'Usage qu'on fait du Temps. 188
Sur la Honte. 193
Sur la Paresse. 195
Sur l'Incrédulité. 197
Sur la Hauteur. 199
Sur la Fortune. 208

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

Sur les Préjugés.	Page 1
Sur les Liaisons.	16
Sur la Subordination.	22
Sur les Loix.	25
Sur le Mensonge & la Fausseté.	28
Sur l'Intérêt.	34
Sur l'Humeur.	37
Sur les Caprices.	44
Sur le Bonheur.	51
La Jeunesse.	76
La Vieillesse.	89
Notions sur l'Ame.	91
Sur le Cœur.	101
La Vérité & la Sincérité.	109
L'Occasion.	113
Sur l'Absence.	115
Sur la Confiance.	119
Sur la Probité.	124
Sur le Plaisir.	134
Sur la Société.	138
Sur la Médisance.	142
Sur la Calomnie.	145
La Bonté.	146
La Bonne-Foi & la Crédulité.	147
La Timidité.	150
L'Ingénuité & l'Innocence.	151

Le vrai Courage & la Fermeté d'Ame. Page 153
Le Paſſage des Richeſſes à la Pauvreté. 156
La Confiance dans ſes propres Forces. 158
L'Ingratitude & la Reconnoiſſance. 163
Le Pardon des Offenſes. 167
La Naiſſance. 171
La Beauté. 178
La Laideur. 182
Le Monde & la Solitude. 185
De l'Empire des Sens ſur la Raiſon. 189
Des Vieillards. 192
Sur l'Humanité. 196
Sur les Deſirs. 200
Le Reſpect eſt-il plus flateur que l'Eſtime? 212
L'Effet de l'Habitude & de la Familiarité. 214
L'Amour-propre. 228
Les Fautes. 238
La Contradiction. 248
L'Incertitude. 241
L'Impatience. 245
Moyens de devenir vertueux, propres à l'Education. 256
La Femme raiſonnable. 272
La Femme du Monde. 278

Fin de la Table.

ERRATA

De la premiere Partie.

PAGE 28, ligne 10, il faut, *lisez* il fait.
Page 44, ligne 14, ce, *lisez* ce que.
Page 55, ligne 17, au titre : le masque, *lisez* les semblans.
Page 57, ligne 4, découvent, *lisez* découvrent.
Page 60, ligne 15, vous remarquez, *lisez* remarquez.
Page 75, ligne 19, seroins, *lisez* serions.
Page 83, ligne 9, des autres, *ajoûtez*, & de nous-mêmes.
Page 94, ligne 10, en, *lisez* &.
Page 98, ligne pénult. trop long-tems, *lisez* long-tems.
Page 105, ligne 20, de premiere, *lisez* de sa premiere.
Page 106, ligne 9, de la, *lisez* de sa.
Page 123, ligne 16, mettre en nouveaux mots, *lisez* de mettre à la mode de nouveaux mots.
Page 163, ligne, 14, ou le faste, *lisez* leur faste.
Ibid. ligne 17, laissant, *lisez* laissent.
Page 175, ligne 16, les, *lisez* ses.
Page 182, ligne 19, c'est-à-dire, *lisez* c'est dire.
Page 208, ligne pénult. seroit, *lisez* se voit.

ERRATA

De la seconde Partie.

PAGE 3, ligne 17, principes, *ajoûtez* convertis.
Page 13, ligne 17, prégés, *lisez* préjugés.
Page 16, ligne 6, trouverons, *lisez* trouvons.
Page 17, ligne 16, n'en a a, *lisez* n'en a.
Page 58, ligne 15, les, *lisez* ſes.
Page 65, ligne 11, faciles, *lisez* utiles.
Page 66, ligne 2, au *lisez* en.
Page 103, ligne, 14, prétentions, *lisez* préventions.
Page 116, ligne 19, *effacez* mais.
Page 132, ligne 3, droits, *lisez* devoirs.
Page 163, ligne 22, vous, *lisez* les vertus.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

HAZARDÉES

D'UNE FEMME IGNORANTE,

QUI ne connoît les défauts des autres que par les siens, & le monde que par relation & par ouï-dire.

LE MONDE.

ENTREPRENDRE le tableau du monde, est une vraie folie ; la moindre esquisse pourroit faire des volumes : je ne prétends pas le peindre

ni le définir, mais en parler comme d'une chose qu'on peut envisager sous une infinité de faces, & sur laquelle on ne fait que passer.

Combien de mondes dans le monde! Chacun de ces mondes mériteroit une méditation de toute la vie.

La cour est le monde par lequel il faut commencer, puisqu'il sert de modele à tout le reste.

Ce monde est habité par le souverain, par les plus grands seigneurs du royaume, par des gens de qualité, par des particuliers en sous ordre, & des ministres; voilà ce qui compose la cour.

Le souverain gouverne avec justice & avec bonté; mais que font les autres?

Les grands seigneurs ont les charges les plus honorables auprès du maître.

Quelles ſont leurs occupations ? Celle de plaire au maître eſt la principale.

De tous les temps, on a vu le courtiſan chercher à plaire au ſouverain, en flatant ſes paſſions, en les faiſant naître, en les nourriſſant, en ſe rendant néceſſaire à ſes plaiſirs ; quelquefois en lui en impoſant, au préjudice de la vérité & de la fidélité qui lui eſt dûe.

La vérité eſt rarement parvenue au pied du trône, par le moyen des courtiſans ; les hommes ſont aujourd'hui, ce qu'ils ont toujours été. Toutes les cours, à cet égard, ſont les mêmes.

Plus le ſouverain eſt bon, plus il eſt aiſé de le tromper ; il juge d'après lui de tous ceux qui l'environnent.

Le courtiſan eſt preſque ſûr de parvenir à ſes fins, (quand il eſt adroit) vis-à-vis d'un prince

vertueux qui ne ſuppoſe jamais le vice caché ſous l'extérieur de la vertu.

Que cherchent les courtiſans, en plaiſant au maître? Ils cherchent à s'aggrandir, à avoir du crédit, ſoit pour s'élever, ſoit pour obtenir des bienfaits qui ne les enrichiſſent jamais, qui à peine peuvent ſuppléer à l'excès de leurs dépenſes. Heureux, quand ils ne ſe ſervent pas de leur faveur, pour former des intrigues, des brigues; pour détruire l'un, afin de placer l'autre qui paye un tribut à leur crédit; pour nuire à un miniſtre qui traverſe leurs projets, parce qu'ils ſont injuſtes; pour en mettre en place, qui n'ont d'autre mérite que celui de leur être dévoués.

Heureux encore, quand ils ne donnent pas l'exemple (toujours ſuivi) de s'attribuer des avantages à charge à l'état.

Les courtisans, en général, (avec cependant beaucoup d'exceptions) acquierent, par une habitude de fausseté, des dehors aimables, séduisans, & ce langage flateur, noble & aisé qui les caractérise & les rend dangereux pour tous ceux qui ne sont pas courtisans comme eux.

Les agrémens qu'ils ont, sont des armes éprouvées pour séduire, & qui sont presque toujours victorieuses. Voilà le grand seigneur courtisan. Il est difficile à ceux qui prennent le chemin de la vertu, pour établir leur faveur & leur crédit, de conserver entiérement cet esprit de vérité qui caractérise l'homme vertueux & la véritable probité. La prudence est par eux employée à la place du mensonge; mais que la prudence d'un courtisan est près de la dissimulation! & qu'il lui est

aiſé de s'y méprendre, lorſqu'elle eſt néceſſaire à ſes vues!

Le ſubalterne rampant par néceſſité ou par ambition, ſous le grand ſeigneur en place, apprend quelquefois de lui à ne point rougir de s'attribuer des avantages qui ſont appellés *caſuel de leurs charges*, ou *tour-du-bâton*; ce *tour* ſur-tout eſt preſque toujours une ſource inépuiſable d'injuſtices, ſoit contre les intérêts du prince, qui eſt celui des peuples, ſoit contre des particuliers dans l'impuiſſance de ſe garantir de l'injuſtice que l'on exerce contre eux, qui devient une tyrannie.

Les miniſtres en place y ſont parvenus, ou par leur mérite & leur travail, ou par intrigue. Celui que le mérite a placé, n'eſt occupé que du bien de l'état; s'il fait des fautes, c'eſt parce qu'il eſt trompé par ceux qui travail-

lent sous ses ordres, ou parce que l'homme n'est point infaillible, & qu'un ministre seroit plus qu'un homme, s'il pouvoit tout prévoir.

Celui que l'intrigue a fait ministre, n'est occupé que de se soutenir en place ; sa besogne est pour lui l'objet le moins intéressant, à moins qu'elle n'ait quelque rapport & quelque relation à l'intrigue qui le soutient. Il a soin de rappeller & de faire valoir au prince les plus legers services de ses protecteurs, afin de faire tomber sur eux toutes les graces. Il réduit à rien les services de ceux qui peuvent (par leur crédit ou par leur faveur auprès du maître) le détruire ou le faire déplacer. De combien de noirceurs & d'iniquités le desir d'être toujours en place n'a-t-il pas été l'auteur ? Le bien public, la gloire du prince n'occupe jamais un mi-

niſtre que l'intrigue ſeule a placé.

Les trahiſons qu'on fait à la cour, pour placer l'un & déplacer l'autre, pour détruire ceux qu'on paroît le plus aimer, ſont les effets ordinaires de l'ambition & de l'envie.

Ce ſont des crimes de tous les temps ; cela s'eſt toujours perpétué, & l'on n'en ſçait pas l'origine.

Ceux qui prennent, pour parvenir, des routes oppoſées, rencontrent à chaque pas des difficultés.

Ils ſont à la cour comme en pays étrangers ; ils y ſont iſolés ; perſonne ne les aime, parce qu'on eſt forcé de les eſtimer, & qu'ils ne peuvent eſtimer les autres.

On ne fait rien dans le monde gratuitement ; ſi l'on donne, on veut recevoir. Lorſque l'on paye quelque tribut à l'amour-propre ou à la vanité des autres, on voudroit en obtenir pour le moins autant d'eux.

Il eſt rare qu'on pardonne aux autres de valoir mieux que nous. Pour avoir de l'équité envers les autres, il faut être incapable de cette baſſe envie qui veut toujours s'élever aux dépens d'autrui; il faut avoir l'eſprit juſte & le cœur bienfait; c'eſt ce qui n'eſt pas bien ordinaire à la cour. On n'y a pas le temps de jetter les yeux ſur ſoi-même.

Les gens de qualité, qui ne ſont pas attachés à la cour, par leurs charges ou par leurs emplois, qui vont ſeulement quelquefois s'y montrer, pour faire leur cour, y vont ſouvent en pure perte.

Les habitans nés de ce pays affectent de les méconnoître, & ſe demandent malicieuſement: qui eſt-il? qui eſt-elle? Mais s'ils eſſuient ce petit déſagrément, la plûpart en rapportent un air ſuffiſant qu'ils répandent dans la

ſociété, & dont ils ſe parent. Ils croient en impoſer, & ils ſe donnent un ridicule dont ils ne ſe doutent pas.

Quelle eſt la vie qu'ils menent ? L'oiſiveté les jette dans toutes les frivolités qui ſe préſentent & qui ſont de modes. Ils commencent le tableau de la capitale.

Ce ſont eux qui établiſſent les uſages, les étiquettes, la maniere de ſe mettre, d'être, de parler ; ils veulent étendre leur empire juſques ſur la façon de penſer, & n'y parviennent que trop.

On les voit, avec une jolie phraſe, décider d'un point de philoſophie, de politique, de gouvernement.

Ils en impoſent, par leur agrément, aux gens plus raiſonnables qu'eux.

Ils ſçavent ſi bien dire de jolis riens, que l'homme ſenſé, qui veut dire des choſes, a l'air peſant, &

quelquefois pédant, auprès d'eux.

Suivant eux, il ne faut qu'à peine effleurer une matiere; autrement cela prend l'air d'une dissertation; & disserter n'est point le ton de la bonne compagnie.

On s'est si bien soumis à leur décision, à cet égard, que, dans les cercles du monde, il seroit honteux, ou pour le moins ridicule, de raisonner.

Si le véritable esprit est celui qui plaît; celui du monde, malgré son peu de consistance, est donc le véritable, puisqu'il plaît plus généralement que tout autre.

Il est certain que, dans le monde, celui qui n'a pas de cette espece d'esprit, pourroit avoir le plus grand & le plus beau génie, le plus fécond, le plus pénétrant, le jugement le plus sûr, avec autant de sçavoir que d'esprit, & se voir humilié & confondu par l'homme qui a l'esprit du

monde. Un ou deux perſiflages le tourneront tellement en ridicule, qu'ils lui fermeront la bouche.

Le perſiflage eſt une raillerie legere & polie, qui, en paroiſſant approuver une choſe, la rend ridicule; ceux qui ne ſçavent pas s'en ſervir, donnent facilement beau jeu aux gens qui ont ce talent.

C'eſt une trahiſon badine, qui eſt d'autant plus cruelle que, lorſqu'on s'en apperçoit, il ſeroit honteux de s'en fâcher; on en eſt embarraſſé, à moins d'avoir beaucoup de cet eſprit du monde, ſi néceſſaire.

Ces perſonnages frivoles, qui donnent le ton à tout, changent à leur gré les mœurs du ſiécle, parce que ſucceſſivement tout le monde s'empreſſe de les imiter. Ils établiſſent un uſage; tous les gens répandus dans le monde le ſuivent; ceux-là parcourent tou-

tes les diverſes ſociétés, où ils ſont regardés comme des modeles ; tout Paris eſt leur ſinge, & voilà cet uſage établi.

Dans tous les différens états, il y a un eſprit & des manieres attachées, & comme annexées à chacun.

L'homme de qualité a l'air, le ton, & les façons aiſées & nobles.

L'homme de robe met de la préciſion dans tout ce qu'il dit & dans tout ce qu'il fait, & un certain air empeſé qui ôte la grace aux choſes les mieux penſées & les mieux dites. Quand il parle, on diroit qu'il écrit.

L'homme riche, plein de ſon opulence, parle des plus groſſes ſommes, comme d'un rien ; prend un air de mépris pour les gens moins riches que lui ; rapporte les dépenſes qu'il fait, quoique prodigieuſes, comme des bagatelles. A le voir & à l'entendre, on ſe

corrigeroit de la cupidité, tant il a l'art de dégoûter des richeſſes. Les millions ſortent à chaque inſtant de ſa bouche ; un ton bruſque & déciſif l'annonce par tout : il parle ordinairement plus haut qu'un autre, comme ſi la hauteur du ton qu'il prend, devoit l'élever au-deſſus des gens moins riches que lui. Malheureuſement, & à la honte de l'humanité, quelquefois cela lui réuſſit.

Les femmes des gens riches ſe diſtinguent à-peu-près par les mêmes endroits. Appeſanties & accablées ſous la richeſſe de leurs vêtemens ; ternies & effacées par la quantité de pierreries ; l'étalage de leurs bijoux & celui qu'elles font de la profuſion qui régne dans leurs maiſons, tout cela rend les autres ſi pauvres, ſi mal à leur aiſe & ſi à plaindre en comparaiſon d'elles, qu'on voudroit qu'elles puſſent ſe nourrir de l'or dont

elles abondent, & qu'elles en fuſſent auſſi raſſaſiées qu'elles en raſſaſient les autres.

Les domeſtiques prennent les manieres & le ton de ceux qu'ils ſervent, comme les autres hommes prennent celui de ceux avec qui ils vivent.

Leurs entretiens roulent ſur leurs maîtres dont ils connoiſſent les défauts & les ridicules, mieux que leurs maîtres ne les connoiſſent eux-mêmes.

Les femmes, auprès de leurs maîtreſſes, ont beſoin de bien plus d'art & de ſoupleſſe pour les ſervir, qu'il n'en faut généralement pour ſervir les hommes. Non-ſeulement il faut qu'une femme de chambre ait l'adreſſe d'embellir & de faire valoir les charmes de ſa maîtreſſe; mais ſi, malgré ſes ſoins, elle ne peut la rendre jolie quand elle eſt laide, il faut qu'elle lui perſuade qu'elle a des graces in-

finies, beaucoup de phyſionomie ; que ſes yeux pétillent d'eſprit ; qu'ils diſent mille jolies choſes, & que la plus jolie femme, vis-à-vis de graces auſſi piquantes, aura fort peu de ſectateurs.

Si la maîtreſſe a bon viſage, elle doit s'écrier que ſon teint a la fraîcheur la plus éblouiſſante. Si elle eſt abbatue : que cette langueur vous rend touchante, doit-elle dire.

Enfin elle doit preſqu'emprunter le langage & les exagérations flateuſes dont ſe ſervent les hommes auprès des femmes qu'ils veulent ſéduire, ou auprès de celles qui ont de ridicules prétentions à la beauté, & dont ils ſe moquent.

Il faut encore qu'elles s'accoutument aux caprices de leurs maîtreſſes, ſauf à s'en dédommager par les ſatyres qu'elles en font.

Leur grand point doit être de

plaire, d'avoir l'air d'attachement, & de tromper l'amour-propre avec adreſſe.

Il y a des femmes qui ne veulent auprès d'elles que des femmes de chambre qu'elles ont enlevées à leurs amies, ou pour le moins à leurs connoiſſances.

Il faut flater les femmes du monde ſur leurs charmes; elles n'ont la plûpart que cet unique bien; les vieilles, plus que les jeunes, deſirent qu'on les trompe là-deſſus; elles voudroient ſe cacher que le temps a moiſſonné leurs appas & s'étourdir ſur cette fâcheuſe perte. Il ſemble que les prétentions, à cet égard, augmentent, à meſure que la cauſe ceſſe.

Une prude veut qu'on vante ſa vertu, & le prétendu abandon de ſes charmes. Elle veut s'entendre dire qu'elle plaît, malgré le déſintéreſſement de ſon amour-propre.

Une dévote a ſon coin d'amour-propre, comme une autre : il s'agit de le trouver.

On doit la gronder ſans ceſſe de pouſſer trop loin les mortifications ; être toujours étonné qu'au milieu de tant d'auſtérités, elle puiſſe conſerver tant de fraîcheur, une ſi belle main, un embonpoint ſi charmant ; lui faire accroire qu'elle eſt excédée de fatigue, pour lui donner le prétexte de ſe choiſir un ſiége commode, ſans en paroître moins mortifiée & moins auſtere ; lui perſuader que les choſes qu'elle aime le mieux, ſont les plus communes & les moins ſenſuelles.

Je ne parlerai point des prêtres ; leur état & leurs fonctions les rendent ſi reſpectables, que, s'ils font des fautes, il faut les regarder comme à la honte de l'humanité qui ſe trouve par-tout avec ſes foibleſſes, & n'en pas

prendre occaſion de moins reſpecter leur caractere ; ils doivent tous faire le bien, & nous devons croire que tous le font.

J'ai bien envie de me répandre dans les différens cercles du monde.

Au fond, ils ſe reſſemblent tous. Les manieres peuvent différer ; mais on doit toujours y rencontrer l'envie, la jalouſie, la médiſance, la méchanceté, le menſonge, la fauſſeté, la flaterie, l'hypocriſie & l'orgueil, avec toutes ſes dépendances, qui fait mouvoir le tout. Pour l'utilité qu'on en peut tirer, qui voit un de ces cercles, les a tous vus.

Je ſuppoſe que j'arrive chez une femme en couche, qui reçoit ſes viſites ; c'eſt une des occaſions où le cercle ſe renouvelle le plus, le tableau en ſera plus varié.

Spectateur inviſible de ce qui s'y paſſe, je trouve celle qu'on

va voir étendue & demi-couchée sur une chaise longue, & enveloppée dans le plus beau linge qu'on puisse voir. Il ne paroît de sa figure qu'une partie de son visage. D'ailleurs on ne voit que dentelles artistement plissées; elle en est couverte. Elle se perd dans une infinité d'oreillers, grands & petits, ornés d'une quantité de grosses toufes de rubans uniformes; près d'elle est une petite table, sur laquelle on voit une corbeille remplie de bijoux de toutes especes, la plûpart inutiles, mais tous d'un très-grand prix.

Je la trouve seule. Une garde vêtue de façon à la prendre pour une visite, se tient assise près de la porte pour être à portée de sentir tous ceux qui arrivent, parce que les odeurs sont dangereuses aux femmes en couches.

Arrive à l'instant une femme

de qualité qu'on annonce, en ouvrant avec fracas la porte à deux battans. Je dois ſentir la graiſſe, dit-elle, à la garde; je n'ai pas mis la moindre odeur. Elle ne laiſſe pas de parfumer toute la chambre. Elle marque le plus grand intérêt aux douleurs que l'accouchée a ſouffertes; elle n'en a pas dormi de la nuit, & elle a eu grand ſoin d'envoyer tous les jours ſçavoir de ſes nouvelles.

A peine a-t-elle fini ce compliment, qu'une autre femme arrive, & ſucceſſivement ſept ou huit autres.

Le cercle devenu très-grand, languit; on fait l'éloge des dentelles & de la façon dont eſt miſe l'accouchée; tout cela n'intéreſſe perſonne. Celle qu'on vient voir, rend à l'inſtant les mêmes complimens, en louant la robe de l'une, l'ajuſtement de l'autre, la

beauté des pierreries de celle ci, la coëffure de celle-là.

Tandis qu'on loue l'une, les autres mettent leur évantail devant leurs bouches, pour bâiller plus décemment.

Arrivent deux jeunes militaires, dont l'un paſſe nonchalamment, faiſant une legere inclination de tête, & va ſe chauffer debout, en tournant le dos à la cheminée, (après avoir conſulté la glace qui eſt deſſus.) L'autre, au contraire, fait grand bruit; c'eſt lui qui va défrayer le cercle.

Il a acheté les plus jolis chevaux du monde; l'un vaut ſeul cent louis, l'autre eſt un peu inférieur. Il a ſoupé hier avec des femmes dans une petite maiſon charmante; Geliot y étoit & un bel eſprit à la mode qu'il nomme. Un tel a d'hier une telle femme : Ah! s'écrie une des femmes du cercle, vous n'y penſez

pas ; cette femme-là n'eſt pas capable de donner dans un tel travers. Ah ! parbleu, réprend-il, on ne peut en être plus ſûr, puiſque c'eſt moi qui la lui ai cédée.

Tandis que ce fat croit s'honorer par mille menſonges plus méchans les uns que les autres, l'agréable nonchalant laiſſe tomber par hazard un de ſes regards ſur la plus jolie femme du cercle, qu'il ſalue d'un air de connoiſſance : il ne l'a vue qu'une fois ; mais il voudroit que les autres cruſſent qu'il eſt fort lié avec elle.

Toutes les autres femmes ſont enchantées, les unes du fat étourdi, les autres de celui-ci, qui veut afficher la langueur.

Une ſeule de ces femmes les laiſſe pour ce qu'ils ſont ; c'eſt celle qui s'eſt écriée, lorſque l'étourdi s'eſt vanté de ſa prétendue bonne fortune. Elle ſe trouve com-

me isolée au milieu de ce cercle, & fait une sorte de dissonnance par son maintien, avec les femmes qui le composent.

L'une fait approcher l'étourdi pour voir des boucles d'une nouvelle forme qu'il a imaginées; une autre admire le point de ses manchettes, & elles se rassemblent presque toutes autour de lui, d'un air curieux, faisant chacune une mine différente, tandis que le Céladon, (entre la jolie femme & une moins jolie, mais plus coquette) distribue des fadeurs à droite & à gauche.

La seule femme raisonnable du cercle, désœuvrée, & presque sans contenance, parle de temps en temps à l'accouchée, qui lui répond d'un air distrait, parce qu'elle est bien plus occupée des deux fats que d'elle.

Cette pauvre victime des beaux airs, attend impatiemment qu'on annonce

annonce quelqu'un pour s'échapper.

Entre enfin un abbé charmant qui embaume : la pauvre femme sort & se félicite d'être aïnsi délivrée de ce cercle.

Celui qui lui succede, tout agréable qu'il est, ne peut lui sauver la critique; c'est une espece de droit qu'ont ceux qui restent, sur ceux qui sortent.

Quelle est cette prude, dit l'abbé ? C'est Madame *une telle*, répond la maîtresse de la maison.

En vérité, dit une femme d'environ quarante ans, (qui ne fut jamais jolie, & cependant croit l'être encore;) quand on a une figure & un maintien comme cette femme-là, on devroit rester chez soi.

C'est en pure perte, dit le langoureux, qu'elle est prude; personne ne sera jamais tenté

de la faire changer de syſtême.

Arrive une femme de la cour; femme à crédit, importante, & s'appliquant particuliérement à bien jouer l'impertinence : cela ne lui coûte rien; elle eſt naturellement taillée pour cela.

Elle ſçait non-ſeulement ce qui s'eſt fait & dit dans les petits cabinets, mais encore ce qui s'y fait & ce qui s'y fera.

D'un coup d'œil, elle fait, d'un air dédaigneux, le tour du cercle; les deux fats s'empreſſent à lui faire la cour : c'eſt à qui des deux fera le plus, pour ſe donner un air important vis-à-vis d'elle.

Cette femme, en un inſtant, fait défiler toutes les autres, qui s'en vont très-piquées, de ce que les agréables les ont l'aiſſées-là, depuis que la femme importante a paru.

L'abbé n'a encore rien dit : il n'a cependant pas été oiſif;

il s'eſt miré, a rajuſté ſa friſure, a arrangé ſon rabat, a pris du tabac dans trois boëtes différentes, toutes plus belles & plus nouvelles l'une que l'autre.

C'eſt un abbé de qualité, à qui l'on a dit, en le ſevrant, qu'il étoit deſtiné à être évêque, mais que, pour arriver plus promptement à ce but, il falloit y être conduit par les femmes.

Il a fait, en conſéquence, une étude particuliere de leurs goûts, de leurs penchans & de leurs caprices; il en a autant qu'elles; ſûr de leur plaire, en les imitant.

La femme importante demande ſon nom tout bas, & tout de ſuite lui adreſſe la parole.

Ah! M. l'abbé, vous ne me dites rien, tandis que je ne ceſſe de ſolliciter, pour vous, l'abbaye de..... On ne peut être plus de vos amis que je le ſuis.

M. le duc de..... votre parent, s'imagine que j'ai quelque crédit, & m'a beaucoup priée de demander, pour vous, cette abbaye. Il eſt fort mon ami.... Mais il faut que vous veniez me voir.

L'abbé dit quelques mots, aſſez bas, pour n'être point entendus; c'eſt l'uſage: il faut beaucoup de mines.....

Mais vraiment, reprend l'importante: il eſt charmant, il eſt le plus joli du monde; autre révérence de la part de l'abbé; & un petit coup de main, rempli de graces, en rajuſtant ſon rabat; voilà ſa réponſe.

Venez demain dîner chez moi, M. l'abbé, dit cette femme; je veux abſolument faire connoiſſance avec vous; le duc de.... doit y venir.... mais.... ah! mon Dieu..... j'oublioiſ qu'on m'a engagée, malgré moi, à dîner

à l'hôtel de.... Eh bien! ce sera après demain.... On n'a jamais le temps de faire ce qu'on voudroit, quand on passe sa vie à Versailles.

On ne peut s'échapper que pour peu de jours, & chacun veut vous avoir.... Ah! mon Dieu, Madame, (s'adressant à la maîtresse de la maison à qui elle n'a encore rien dit) j'oubliois que j'ai un rendez-vous à l'opéra.... On ne s'ennuie point avec vous.... Adieu, M. l'abbé.

Nos deux fats suivent cette importante; l'abbé reste quelques minutes, & s'en va, parce qu'on annonce un grave magistrat.

A peine le magistrat est-il assis, qu'une jeune & jolie femme entre & court embrasser l'accouchée; elles se font mille caresses; toutes les expressions de l'amitié sont employées.

Je n'ai pas manqué un jour

(dit celle qui vient d'entrer) de vous venir chercher ; j'ai rompu, pour vous, avec tous mes amis, & ne veux voir que vous, tant que vous garderez votre appartement.

Quelles ſont les viſites que vous avez eues aujourd'hui ?

L'accouchée en fait le détail ; & à chaque nom, elle ajoûte la ſatyre, en forme de morale ; c'eſt l'ornement de la narration.

Le magiſtrat eſt prêt à s'endormir ; on ne lui a dit que deux mots depuis qu'il eſt entré.

Qui eſt cet homme de robe, dit tout bas la nouvelle venue ? Je ne puis ſouffrir cette eſpece-là ; comment, dit l'accouchée ? c'eſt Monſieur *un tel*. . . . il pourroit fort bien vous ſervir dans votre procès. Que vous êtes charmante de me dire celà ! (répond la plaideuſe ;) elle penſe à tout.

Monsieur, dit-elle (s'adressant au magistrat, d'un air aisé), Madame m'assure que, si vous vouliez avoir la bonté de m'entendre, vous pourriez bien, par rapport à elle, me rendre service dans un procès que j'ai à ....

Le magistrat répond obligeamment; la jeune femme débite son affaire, comme quelqu'un qui n'en sçait pas un mot.

Elle tire un Mémoire de sa poche qui l'explique; la voilà qui dit mille folies agréables au magistrat: celui-ci y répond par des galanteries de l'autre siécle; il lui promet de solliciter & d'expliquer son affaire: par bonheur pour elle, elle avoit tout dit, lorsqu'on annonce un très-joli marquis; le magistrat sort.

Ce marquis est un petit espiégle qui fait sa cour en même temps à cette jeune femme & à la maîtresse du logis; il con-

duit cette malice fort adroitement : cependant ces deux femmes ſont jalouſes l'une de l'autre, ſe déteſtent, & s'accablent de marques d'amitié.

Chacune tend ſes filets, & le jeune homme s'eſt arrangé pour ſe donner à celle qui le traitera le mieux : toutes deux lui conviennent fort ; & s'il peut, il les trompera l'une & l'autre.

Celle qui eſt en viſite, prend enfin congé de l'autre ; celle qui reſte, en la déchirant & l'accablant de calomnies, ſe venge des mauvais quarts d'heure qu'elle a fait paſſer à ſon amour-propre.

Ces deux femmes ne veulent qu'enchaîner ce beau marquis ; elles ſe ſoucient d'ailleurs fort peu de lui. Il le leur rend bien.

Un homme de robe, jeune & pincé, arrive ; il a déja dit à la belle accouchée beaucoup de

douceurs ; c'eſt une conquête qu'elle a faite ſans le vouloir.

Ses beaux yeux rendent compte de tout cela au marquis, qui regarde l'homme de robe du haut de ſa grandeur ; & les marquis ſe croient toujours grands vis-à-vis des gens de robe, qui valent ſouvent mieux qu'eux.

Le marquis, pour ſe faire valoir, eſt engagé à ſouper chez une jolie femme, qu'il nomme ; il n'a pu refuſer, ni ſçu comment faire pour ſe dégager.

Il ſort. Voilà un tête-à-tête qui ira mal.

La migraine prend ; on ne ſçait plus ce qu'on dit, tant on ſouffre. Arrive une vieille tante fort dévote, qui ajoûtera quelques degrés à cette migraine.

On n'y peut plus tenir ; il faut ſe mettre au lit : tout le monde s'en va, & je ſors auſſi.

Au langage près, & aux manieres qui different un peu, tous les cercles sont les mêmes.

Les parcourir, seroit perdre son temps; il y en a cependant où régnent d'autres ridicules.

Outre les cercles du grand monde, il y a les sociétés qui sont des diminutifs des cercles; mais avec cette différence, que ceux qui les composent, sont, pour l'ordinaire, plus analogues les uns aux autres.

Les bureaux de bel esprit, par exemple, sont des sociétés où tout ce qui y est admis, doit avoir de l'esprit dans quelque genre.

Celui qu'on a, n'y suffit pas; là on en fait; on est obligé de s'y exprimer d'une maniere nouvelle; on n'y doit pas parler le langage des autres hommes.

L'un approuve l'autre, pour en être approuvé à son tour;

chacun apporte dans cette ſociété quelque production, ſuivant ſon génie.

Tous les membres de la ſociété examinent & demeurent toujours d'accord, que tout ce qui y eſt préſenté eſt admirable, à moins que pluſieurs beaux eſprits ne courent la même carriere.

Alors l'envie laiſſe à la critique tous ſes droits; quelquefois même l'humeur & la ſatyre s'y introduiſent.

Il y a les ſociétés de jeu; celles-ci font retentir le ciel de leurs plaintes continuelles; c'eſt peu, quand on s'en tient-là.

On y voit des femmes de tous les âges, devenues des eſpeces de *Bacchantes*, tant il y a de déſordre dans leur parure, dans leur maintien & dans leurs diſcours.

Les hommes que la perte de leur argent rend furieux, font

d'horribles ſermens de ne plus jouer, & jouent encore en les faiſant.

L'avarice & la cupidité ſont les idoles auxquelles ils ſacrifient leur tranquillité, leur aiſance, & ſouvent juſqu'à leur néceſſaire ; leur honneur même quelquefois.

Les inſtrumens de tant de maux ſont, ou des cartes, ou des dés, ou de petites boules de différentes formes.

Ces pitoyables machines ſont les arbitres du bonheur & du malheur des hommes ; combien d'entr'eux ſortent de ces aſſemblées avec fureur ! & combien, d'honnêtes gens qu'ils étoient, y deviennent frippons !

Les aſſemblées ou ſociétés de dévotes annoncent la douceur, la bonté, la charité.

Et ſouvent le prochain eſt plus maltraité entre leurs mains, qu'il

ne le ſeroit dans les cercles du grand monde.

Les entretiens y roulent, pour l'ordinaire, ou ſur ce qu'on a fait de bien ſoi-même, ou ſur ce que les autres ont fait de mal. Ou ſur la maniere de prêcher des prédicateurs en vogue. Ce ſont les dévotes en titre, qui établiſſent la célébrité des prédicateurs ou des directeurs.

Les ſociétés bourgeoiſes ont d'autres amuſemens; on y parle de ſon mari, de ſes enfans, de ſes voiſins; on ſçait ce que chacun de ces derniers font chez eux; on y envie la robe de l'une, l'aiſance de l'autre; on y joue beaucoup à de très-petits jeux de commerce; & l'on met à ces jeux autant d'humeur & d'intérêt, que s'il s'agiſſoit de riſquer ſa fortune.

Les couvens de religieuſes compoſent différentes ſociétés;

celles qui communiquent avec le monde, en contractent les défauts.

De jeunes perſonnes renfermées dans ces décentes priſons, qui n'ont preſque point d'eſpérance d'en ſortir, ſoupirent ſans ceſſe après leur liberté.

Elles ont, pour l'ordinaire, un attrait pour le monde; ou plutôt le monde en eſt un pour elles, beaucoup plus vif, que ſi elles y étoient répandues, parce qu'on deſire toujours vivement les choſes poſſibles dont on ne jouit pas.

Ce deſir du monde répand dans toutes leurs occupations, une certaines nonchalance, un dégoût pour les amuſemens innocens du cloître, & un déſœuvrement ſi total, que, pour occuper leur eſprit à quelque choſe qui lui donne du reſſort, elles l'emploient entr'elles à la méchanceté.

D'abord la curiosité, fille de l'oisiveté, les porte à s'occuper de ce que font les autres; & les autres ne font jamais rien qui vaille, quand on les examine avec humeur, ou avec des yeux jaloux.

On blâme sa compagne, non vis-à-vis d'elle, mais avec une autre personne aussi charitable qui, tout de suite, va le rapporter à celle qu'on vient de condamner; souvent l'envie, le plaisir de chagriner, dirige l'indiscrétion de cette prétendue amie. De rapports en rapports, l'aigreur se met de la partie; on établit des querelles en régles; puis on fait semblant de se réconcilier; mais on n'aime jamais les gens auxquels on a fait du mal. On pardonne plutôt à ceux qui nous en ont fait, parce que l'un humilie l'amour-propre, & que l'autre le flatte.

Outre ces jeunes personnes oisives, beaucoup de femmes séparées de leurs maris, habitent, malgré elles, ces honnêtes & saintes retraites. Celles-ci, outrées d'avoir perdu leur liberté, régrettent les plaisirs du monde, & ne peuvent s'accoutumer à la vie du cloître.

Ces cloches assujettissantes, qui marquent les momens de chaque chose; cette paix, cette apparente tranquilité contrarie, pour l'ordinaire, des esprits presque toujours animés de la soif de la vengeance. A quoi s'occupent ces especes de prisonnieres? Elles insinuent leur mauvaise façon de penser dans le cœur & l'esprit des jeunes personnes que le sort renferme avec elles.

Elles leur donnent une idée si agréable du monde; le rendent si séduisant, que ces jeunes esprits qui ne le connoissent pas,

ſe le figurent tout autre qu'il n'eſt, en effet.

Lorſqu'on rapproche tous les agrémens du monde, qu'on ſupprime tous ſes dangers, tous ſes dégoûts & toutes ſes mortifications, & qu'on n'enviſage que ſes plaiſirs réunis, cela fait un tableau charmant.

C'eſt comme un peintre qui fait le portrait d'une femme laide, & qui tâche d'en faire un joli tableau.

Il fait enſorte de conſerver l'expreſſion de chacun de ſes traits, en les rectifiant; il leur prête des graces, ſupprime ce qu'ils ont de déſagréable & de difforme; enfin il embellit avec tant d'art cette laide femme, qu'on la reconnoît, quoiqu'effectivement ſes traits ſoient tout différens.

Le monde, tel qu'on ſe le re-

préſente dans les cloîtres, eſt un être de raiſon.

Une fille qu'on marie au ſortir du couvent, paroît une très-bonne acquiſition pour celui qui l'épouſe ; & rien n'eſt moins vrai en général.

Cette fille a d'abord une curioſité inſatiable ; elle veut s'aſſurer, par elle-même, ſi les plaiſirs qu'on lui a annoncés, ſont auſſi ſéduiſants qu'on le lui a dit ; ſi le mari qui l'a tirée du cloître, néglige de captiver ſon cœur ; bientôt la curioſité, l'amour-propre la meneront à des démarches hazardées ; & ſouvent même la conduiront par degrés aux plus grands déſordres.

Les femmes les plus raiſonnables dans les couvens, ſont celles qui, par choix, s'y ſont renfermées, ſoit pour y vivre avec peu de bien, plus doucement qu'ailleurs ; ſoit parce qu'elles

préferent cette vie retirée & tranquille à celle du monde ; ou soit aussi qu'elles regardent le couvent comme un asyle qui les soustrait à l'autorité d'un mari injuste, dont elles ont éprouvé de mauvais procédés, ou d'indignes traitemens.

Ces sortes de femmes sont presque toujours raisonnables & vivent entr'elles. Celles qui ont le délire du monde ne leur conviendroient pas ; & elles ne conviendroient pas mieux à celles qui sont dissipées.

Celles que l'esprit du monde possede, sont dangereuses, même pour les religieuses ; & l'on a raison de les empêcher de les fréquenter.

Combien y a t-il de religieuses dont la vocation est l'ouvrage de leur raison, ou le fruit de la tyrannie de leurs parens ? Ces sortes de vocations ne tiennent

qu'à un fil qui eſt ſi fin, que le moindre air du monde peut le faire rompre.

Le monde eſt une ſinguliere choſe, à l'examiner. Ce n'eſt pas le plaiſir même qu'on y cherche; ce ſont les hommes entr'eux qui ne pouvant ſe ſuffire à eux-mêmes, ſe cherchent réciproquement, & ne peuvent ſe paſſer les uns des autres, quoiqu'ils ne s'aiment point.

Dès l'enfance, l'homme prouve ce j'avance. Que deux enfans ſoient élevés enſemble, on les verra ſans ceſſe ſe chercher & ſe diſputer; le moyen de les mettre d'accord, eſt de les ſéparer.

A l'inſtant, la diſpute eſt terminée; ils ſe réuniſſent, parce qu'ils ſentent le beſoin qu'ils ont l'un de l'autre pour s'amuſer.

L'homme en âge de raiſon, eſt toujours enfant à cet égard.

Que va-t-on faire, en général,

aux spectacles ? (sur-tout ceux qui les fréquentent souvent ;) ils y vont comme à un rendez-vous tacite, avec tous ceux qu'ils connoissent & avec qui ils passent leur vie.

Les bals, les promenades & les autres plaisirs publics ne sont plaisirs, que parce qu'ils rassemblent les objets qui les font naître, & qui en sont le principe. Quels sont ces objets ? Les autres hommes.

Monde inconséquent, hommes mutuellement ingrats ! pourquoi, si vous avez un besoin si urgent, si indispensable les uns des autres, pourquoi vous entre-déchirer ?

Ne voyez-vous pas que c'est à ce qui vous est le plus utile, le plus nécessaire, le plus agréable, que vous faites tort, & par conséquent à vous-même ?

C'est un commerce d'ingratitude réciproque que vous éta-

bliſſez, pour ainſi dire, entre vous & vous-même; c'eſt votre propre bien que vous dégradez; c'eſt un revenu dont vous vous privez volontairement, quand vous vous brouillez avec quelques-uns de vos ſemblables.

La facilité de remplacer vos pertes eſt cauſe du mauvais uſage que vous faites de ce bien; il en eſt de même de tous ceux qu'on a en abondance, ou dont la jouiſſance ne coûte nulle peine : on n'en connoît jamais le véritable prix.

Si l'eſpece humaine étoit auſſi reſtreinte pour le nombre, qu'elle eſt multipliée, lorſque les hommes ſe rencontreroient, ils goûteroient un plaiſir infini. Ils ſe chercheroient, s'eſtimeroient; & l'un par l'autre, chacun d'eux deviendroit meilleur.

L'homme eſt néceſſaire à l'homme; & c'eſt pour lui un véritable beſoin que la ſociété.

C'eſt auſſi une charge peſante qu'une continuelle ſociété ; l'homme veut être quelquefois rendu à lui même : il en jouit mieux enſuite de la diſſipation ; mais à tout prendre, il ſeroit plus ſupportable d'être aſſujetti à vivre ſans interruption les uns avec les autres, que d'être exactement ſeul dans le lieu même le plus charmant, & condamné à ne jamais voir & à ne jamais parler à aucun de ſes ſemblables.

L'homme eſt fait pour la ſociété. Si chacun ſçavoit s'en faire une, choiſir avec ſoin un nombre d'amis à ſon gré, pour la compoſer; que la bonne foi, la vérité, la cordialité, la complaiſance réciproque, y fuſſent bien établies ; le plaiſir, la joie y naîtroient & s'y trouveroient ſi bien, qu'on n'auroit point d'envie de ſe répandre au-dehors, pour ſe mêler avec des gens qu'on ne connoît

point ou fort peu : on ſatisferoit d'une maniere agréable à ce beſoin, à cette néceſſité que les hommes ont les uns des autres.

En parcourant le monde, je me ſuis égarée & perdue dans des réflexions qui ne ſont point de mon ſujet. J'y reviens.

Quelle diverſité parmi les hommes ! Outre les états décidés par la naiſſance, les honneurs, les places, les charges & les profeſſions différentes ; outre tous ces états connus, il y en a qui ne le ſont point, auxquels on pourroit donner diverſes dénominations.

Les oiſifs, les curieux, les nouvelliſtes, les ſçavans, les joueurs, les intriguans, les dévots, les petits-maîtres, les petites-maîtreſſes, les prudes ; que ſçai-je encore ? Cela ſeroit infini.

Ce ſont des eſpeces de ſectes où l'on ſe fait inſcrire, dont on adopte

adopte les préjugés & les loix. Tous les différens états y ſont admis, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Il ne s'agit que d'arborrer l'étendard du parti auquel on ſe dévoue.

Voyons quels ſont les devoirs, les engagemens & les principales occupations de chacune de ces ſectes.

Les oiſifs, qui ſont en grand nombre, n'ont d'autre emploi que celui d'importuner les gens occupés, & d'amuſer les gens inutiles.

Les curieux ſont diviſés en deux claſſes fort différentes.

Les uns ne ſont curieux que des actions des autres; & ce ſont des inſectes fort incommodes & fort dangereux.

Les autres ſont curieux, ou de monumens ou de tableaux, ou des tréſors de l'antiquité, ou des raretés & des merveilles infinies de la nature.

Les nouvelliſtes ſont, pour l'ordinaire, citoyens. Il paroît vraiſemblable que ce qui les rend ſi attentifs aux événemens, vient de l'intérêt qu'ils y prennent; mais cet intérêt devenu paſſion en eux, les rend incommodes.

Les ſçavans ſont, ou très-utiles ou fort dangereux. S'ils emploient leurs lumieres à nous enſeigner à devenir meilleurs, ou plus utiles les uns aux autres; ou ſeulement plus ſociables, nous leur devons beaucoup. Si, au contraire, ils nuiſent aux mœurs, au bon ordre, à la religion, à l'obéiſſance; ce ſont des peſtes publiques. On voit qu'ils ſe partagent ces deux contraires, & que les uns réparent le mal que les autres font.

Les joueurs ſont condamnés à ſe ruiner; & ils rempliſſent tous, ſans exception, leur deſtination. On ne peut rien dire de mieux ni de plus vrai, que ce qui a été dit

mille fois à leur sujet; ils commencent par être dupes, & finissent presque toujours par être frippons.

Ils ont tant à cœur leur ruine, qu'ils y consacrent les jours & les nuits.

Il n'y a qu'un fou ou un avare, qui puisse être joueur.

L'intriguant se mêle indifféremment de faire réussir une affaire, ou de la faire échouer; de faire des mariages, ou de les faire manquer.

La fausseté le guide; il lui est égal de brouiller ou de débrouiller: pourvu qu'il intrigue, il arrive à son but, se trouve dans son élément; & toutes ses fonctions sont remplies, quand il n'est pas en même temps ambitieux.

Le gourmand céderoit sa maîtresse, peut-être sa femme, pour un repas délicieux. Dans son palais sont renfermés ses plaisirs

les plus ſenſibles & les plus doux. Son eſtomac eſt ſon meilleur ami, lorſqu'il remplit bien ſes fonctions; & ſon ennemi le plus fâcheux, lorſqu'il ne ſe prête pas à ſon intempérance.

Les dévots, (je veux dire ceux qui en font métier & qui ſe font un état de la dévotion, qu'on pourroit appeller *hypocrites*) pour ſéduire le commun des hommes, ſont toujours parés des dehors les plus auſteres.

Des cheveux négligés, des viſages pâles, une ſimplicité dans leurs habits, qui va depuis le ridicule, ſouvent juſqu'à la mal-propreté: à les voir, il ſemble que la dévotion conſiſte dans les vêtemens, dans le maintien, dans les démonſtrations outrées.

Ils paroiſſent faire la parodie de leur prochain, tant ils ſont ridicules; ce ſont, en effet, des comédiens,

Revenus chez eux, ils se dépouillent de tout cet appareil auſtere ; ſenſuels à l'excès, recherchés dans tout ce qui eſt agréable & commode ; le diner d'un de ces dévots feroit un repas excellent pour un voluptueux. D'ailleurs, méchans, fourbes, médiſans, envieux ; tout cela paſſe ſous le manteau de la dévotion.

Le petit-maître eſt un être indéfiniſſable. Son ambition eſt de donner une grande idée de lui & de ſon mérite ; & il ne fait rien qui n'inſpire, pour le moins, un très-grand mépris pour lui.

Les petites-maîtreſſes ſont les *caricatures* des beaux airs ; la fauſſeté de leur eſprit donne une mince idée du reſte.

Les prudes par état, ſont preſque toujours envieuſes & malignes ; ſouvent méchantes, toujours fauſſes, rarement jolies ;

(cela devroit même être défendu par les loix de leur état.)

Incapables d'amitié, plus incapables de reconnoissance ; tout leur est dû, en vertu de leur pruderie ; les trahisons sont leurs menus plaisirs. Le masque de la vertu est, pour elles, ce qu'est le masque de la dévotion, pour le dévot en titre ; c'est-à-dire, ce qu'on appelle le *tartuffe* ou *l'hypocrite*.

Voilà bien ou mal la définition du monde ; les tableaux divers qu'il présente, & les différentes sectes repandues dans ce monde indéfinissable.

Il y en a bien d'autres encore, qui toutes ont leurs attributs.

Le Masque de l'Amitié.

VOICI ce que j'entends par le *masque de l'amitié*. Ce sont toutes les démonstrations extérieures qui paroissent l'annoncer.

Soins empressés, exactitude à les rendre, offres de services, attentions, complaisance dans la société, éloges séduisans, propos affectueux, préférences, expressions caressantes ou flateuses.

Voilà à-peu-près tous les moyens de séduction qu'emploient les faux amis, pour s'attirer l'amitié de ceux qu'ils n'aiment point, mais qu'ils veulent s'attacher par l'appas de leur apparente amitié.

Il n'est cependant pas impossible de démêler les semblans

dont je viens de parler, d'avec la véritable amitié.

Qu'on prenne la peine d'examiner ceux que l'on croit de ſes amis à ces trompeuſes apparences ; &, ſi l'on ne veut pas ſe flater, on découvrira bientôt le comédien, ſous le maſque de l'ami. Celui qui, par projet, emploie les ſemblans de l'amitié, eſt toujours guidé par quelque motif d'intérêt. Intérêt pécunieux, ſi vous êtes riche, & que vous puiſſiez lui prêter de l'argent, s'il en a beſoin :

Intérêt d'agrément, ſi vous avez une bonne maiſon :

Intérêt de vanité, ſi vous êtes la mode, ou que votre amitié puiſſe lui attirer de la conſidération :

Intérêt d'avancement, ſoit pour lui, ſoit pour les ſiens, ſi vous avez du pouvoir ou du crédit, ou ſeulement des amis qui en aient.

Ce ſont-là les motifs les plus ordinaires ; mais quels qu'ils ſoient, pour peu qu'on y faſſe attention, ces motifs ſe découvent.

Les ſoins de ce faux ami auront une exactitude qui aura l'air de commande. Ce ſera comme s'il payoit une dette : il s'en fera valoir, ou il fera enſorte que quelque tiers vous le faſſe remarquer.

L'amitié véritable n'eſt ni ſi exacte ni ſi méthodique.

S'il vous fait des offres de ſervices, c'eſt qu'il eſt ſûr que vous n'êtes pas dans le cas d'en exiger de lui, ou que vous n'aimez ni à demander ni à devoir.

Les attentions qu'il aura pour vous, feront ſouvent hors de propos ; plus pour vous les faire appercevoir, que pour vous être agréable.

L'amitié rencontre mieux ce

qui plaît, parce que la maniere donne le prix aux choſes qui partent du ſentiment.

Suivons toujours ce faux ami & ſes ſemblans d'amitié.

S'il paroît complaiſant pour vous dans la ſociété, examinez ce qui l'y porte. Si vous le voyez changer ſubitement d'opinion, pour être de la vôtre, dites qu'il a quelque intérêt qui dirige ſa complaiſance.

On céde volontiers à ſon ami, dans les actions indifférentes; mais ſi l'on eſt d'une opinion oppoſée à la ſienne, on la ſoutient juſqu'à ce qu'on ſoit perſuadé ou convaincu. En agir autrement, eſt une baſſe condeſcendance qui avilit celui qui l'a.

Les éloges ſéduiſans ne perſuadent que ceux qui ſe livrent d'eux-mêmes à la ſéduction. Le faux ami néanmoins n'a point de moyen plus aſſuré, pour nous attirer dans ſes piéges.

Ceux qui s'appliquent à tromper, ſont avertis par leur amour-propre, que celui des autres eſt le plus grand de tous leurs foibles.

Quand ils ont un peu d'adreſſe, avant de ſe ſervir de ce moyen, ils examinent quelles ſont les préventions que nous avons, & les choſes ſur leſquelles notre amour-propre nous en fait le plus accroire.

Quel eſt l'homme à qui il n'en impoſe pas à beaucoup d'égards? Mais ſi l'on eſt autant en garde contre ſoi, que contre le louangeur, on découvrira ſa ruſe, & le flateur fera diſparoître l'ami.

Ses propos affectueux auront l'air forcé & diſtrait; ce qui marque toujours que le cœur n'eſt pas de la partie.

S'il paroît vous donner des préferences, ce ſera avec des ménagemens politiques, pour

ceux à qui il semblera vous préférer.

L'amitié est moins prudente. Ce sentiment du cœur n'attend pas le consentement de l'esprit, pour s'exprimer ; elle fait gloire hautement des préférences qu'elle donne, sans ostentation & sans précaution. Trop de prévoyance ne peut être l'effet d'un sentiment aussi honnête que libre.

Si, par des expressions caressantes ou flateuses, vous vous sentez attiré vers ce faux ami, vous remarquez qu'elles ont l'air soignées & réfléchies ; alors ce ne sont que des mots, auxquels le sentiment n'a aucune part.

Combien de trahisons plus ou moins dangereuses, tous ces semblans de l'amitié couvrent chaque jour !

Autant il faut être en garde contre ces faux amis ; autant doit-on porter la confiance au

dernier point, pour les amis dont on s'eſt aſſuré par un long examen.

La véritable amitié réaliſe, & fait naturellement ce que la fauſſe amitié ne fait qu'imiter.

La Nature et l'Art.

LE nombre de ceux que la nature a mal partagés, eſt bien plus grand, que celui de ceux ſur qui elle a répandu ſes faveurs.

Les hommes, en général, lui ont donc peu d'obligation. La plûpart le croient. Il n'y a perſonne cependant qui ne lui doive beaucoup ; mais nous ſommes ingrats envers elle.

Nous méconnoiſſons ſes bienfaits, & nous ne ſommes jamais

contens de la distribution qu'elle a faite à notre égard.

Les avantages qu'elle a répartis aux autres, nous paroissent plus précieux. Nous les regardons avec des yeux d'envie, parce que nous voudrions réunir tous ses biens; & nous ne sçavons pas profiter de ceux dont nous jouissons, & que nous tenons d'elle.

Ceux à qui elle semble avoir tout refusé, sont souvent de ces pierres brutes, qu'on n'a pas pris la peine de tailler, & qui renferment un diamant de grand prix.

Mettons en parallele la nature & l'art : voyons lequel mérite la préférence, & auquel nous devons le plus.

Une jeune beauté, parée de sa seule innocence, dont la candeur & la naïveté ornent les appas, ignore leur pouvoir. Son front serein annonce la vertu, &

s'attire, ſans le ſçavoir, le plus pur & le plus flateur hommage, l'amour & le reſpect.

Cette jeune fleur dont le velouté n'eſt point encore terni, cette fraîcheur, ces graces naïves & ſimples, ce coloris qui ne tient rient de l'art; voilà la beauté telle qu'elle eſt, ſortant des mains de la nature.

Comparons-lui une belle qui tient de l'art, une partie de ſes appas, & qu'il a pris la peine d'embellir.

Qu'il a fallu de ſoins pour en faire ce qu'elle paroît, & ce qu'elle n'eſt point en effet!

Que de couleurs différentes & empruntées, diſtribuées avec adreſſe!

Ses cheveux qui paroiſſent ſi beaux, ſont-ils tous à elle? Leur couleur eſt elle naturelle?

Ses ſourcils du plus beau noir du monde, ne doivent-ils pas à

l'art quelques nuances? Faiſoient-ils ce demi cercle parfait? Cette blancheur n'a-t-elle eu beſoin d'aucune précaution? Quelle différence de cette beauté, à ſon lever ou après ſa toilette!

Quant au vermeil de ſon teint, il eſt convenu que toutes les femmes doivent, par le ſecours du rouge, être au même ton de couleur; ſuivons notre parallele.

Cette belle, dans les ſoins recherchés qu'elle a pris pour s'embellir, a eu, pour objet, le deſir de plaire: ce deſir eſt un défaut qu'elle porte ſur ſon viſage.

Les graces qu'elle a, ſont étudiées, ſoignées & comme de commande: elle en veut mettre à tout, & les unes nuiſent aux autres.

Ses regards peut-être plus vifs, mais plus étudiés que lorſqu'on ignore qu'on eſt belle, ne ſont pas

auſſi touchans que ceux qui ſont guidés par l'innocence. Ceux-ci ſe fixent au hazard, & d'une maniere ſimple, mais agréable, ſur tous les objets qui ſe préſentent.

Je laiſſe à décider laquelle de ces deux belles mérite la préférence.

Quelle différence de l'eſprit naturel aux phraſes étudiées qui roulent de cercle en cercle, & ne contiennent que des mots vuides de ſens !

L'eſprit naturel fournit, à chaque inſtant, du neuf; il ne s'étudie point pour le trouver.

L'eſprit qu'on emprunte, laiſſe en chemin celui qui s'en fait honneur, comme d'une choſe qui lui appartient. Il faut qu'il aille ſans ceſſe puiſer dans différentes ſources, de quoi paroître ce qu'il n'eſt pas.

Le bon cœur differe autant de celui qui veut être ſon ſinge.

Les mouvemens d'un bon cœur partent ſans précaution. L'effet & le ſentiment ſe démontrent à la fois.

Celui qui n'en a que l'apparence, prend des dimenſions pour ſe faire remarquer. L'excès le décele ; c'eſt le défaut de preſque de tous les comédiens.

Dans ces trois paralleles, quel avantage la nature n'a-t-elle point ſur l'art ?

L'art le plus dangereux eſt celui qui cache un mauvais cœur, ſous les apparences d'un bon.

Que de matrones d'Ephèſe, que de parens, que de prétendus amis ſe parent d'un bon cœur, en jouant le ſentiment !

J'ai remarqué que les amis du monde ne ſont jamais ſi empreſſés de nous voir, que lorſque quelque circonſtance nous en empêche.

Ils nous accablent alors de leurs

ſoins à contre-temps : ſommes-nous libres de les voir ? Leur empreſſement & leur zele diſparoiſſent.

L'impoſſible eſt toujours le point où veulent atteindre les gens qui manquent, ſans ſcrupule, à ce qui eſt auſſi facile qu'eſſentiel.

Que d'objets d'admiration la nature ne nous offre-t-elle point !

Eſt-il un parterre (le mieux cultivé) qui vaille ces prés émaillés de mille fleurs qui enchantent à la fois les yeux & l'odorat ?

Le parc le mieux diſtribué, le plus ſoigné, le plus élegamment taillé, où l'on apperçoit par-tout la nature aſſujettie à l'art, vaut-il ces forêts immenſes, diverſifiées par la nature, variées par des ruiſſeaux, des monticules naturelles, des rochers couverts de mouſſe ? Vaut-il ces vallons, ces

plaines qui n'ont ni exactitude dans leur forme, ni symmétrie.

L'œil se lasse de tout ce que l'art, en ce genre, a produit de mieux. Tout ce qui appartient à la nature, a toujours les graces de la nouveauté, & se varie à l'infini.

Mais, me dira-t-on, si la nature a ses avantages, na-t-elle pas aussi son mauvais côté? N'est-ce pas elle, par exemple, qui nous porte au mal?

Oui; mais c'est lorsque nous voulons résister au bien. Elle nous répartit à-peu-près, par égale portion, ces deux penchans.

La rendrons-nous responsable de nos fautes, lorsque nous sentons qu'il ne tient qu'à nous d'éviter de les faire?

Ingrats que nous sommes! nous qui donnons à l'art la préférence sur elle, que seroit-il, sans la nature? C'est dans les

tréſors de ſa rivalité qu'il puiſe tous les moyens dont il ſe ſert.

C'eſt en dévoloppant ſes merveilles, qu'il croit avoir droit de ſurprendre notre admiration.

Pourquoi la nature a-t elle ſi peu d'amateurs, tandis que l'art s'eſt fait une eſpece d'empire ?

N'eſt-ce point, parce que la nature laiſſe les hommes tels qu'ils ſont, & que l'art ſert à cacher leurs défauts.

La nature eſt la vérité même; elle méconnoît la fauſſeté. L'art a pour but la ſéduction ; le menſonge eſt à ſes ordres.

Cette nature ſi parfaite, ſi amie du vrai, eſt l'ouvrage de la Divinité. L'art n'eſt que celui de l'homme.

Faut-il s'étonner de la perfection de l'une & des défauts de l'autre ?

L'art dont je viens de parler, eſt celui qui prend ſa ſource dans

un cœur déja vicieux, & qui a perdu cette premiere fleur de l'innocence.

L'art inventif qui gouverne l'artiſte en tout genre, a ſon bon & ſon mauvais côté.

S'il ne s'attachoit qu'à des inventions vraiment utiles à l'homme, je le regarderois comme une très-excellente choſe. Mais, pour une invention utile, il en imagine mille qui excitent les paſſions, qui les flatent, qui les entretiennent. La mode, fille de l'art, combien n'a-t elle point d'adreſſe pour favoriſer la vanité & la coqueterie ?

Que de machines commodes l'art invente, pour ſatisfaire la pareſſe & la volupté !

Combien l'art a-t-il d'adreſſe, de moyens multipliés pour flater le goût & ſéduire le gourmand, qu'il mene, avec délices, à l'intempérance ?

Ce ne ſont là que ſes plus legers inconvéniens ; il y a bien d'autres reproches à lui faire.

Ces machines meurtrieres que l'on perfectionne chaque jour, pour la deſtruction du genre humain. L'emploi du fer, du feu ; l'invention cruelle de la poudre ; l'uſage de toutes ces choſes, que l'induſtrie dirigée par l'art, perfectionne, pour détruire plus ſûrement l'eſpece humaine.

N'y eut-il que ces infernales productions de l'art, je le condamnerois & le retrancherois de la ſociété.

Que peut-il avoir produit de bien, qui compenſe les maux qu'il a faits à l'humanité ?

Il a, me dira-t-on, inventé l'anatomie, la botanique, la chymie ; tout cela ſert à la conſervation de l'homme.

Qui le ſçait ? Ce remede qui guérit, pour le moment, détruit

peut-être le principe de la vie, & sert à l'abréger.

Souvent, pour remédier à des maux legers que le temps, la diéte & la sobriété auroient guéris,) on prend des remedes qu'on croit de simples palliatifs, & dont l'habitude altere les véritables sources de la santé & de la vie.

L'anatomie qui paroît plus utile & plus sûre dans ses opérations, n'a-t-elle pas ses inconvéniens ?

Le travail & les expériences que l'on fait sur les cadavres pour acquérir la connoissance de la construction du corps humain & la maniere d'opérer, ne suffit pas.

Il faut que chaque éleve, dans cet art, aille s'exercer dans les hôpitaux, sur le pauvre malheureux.

Combien d'hommes périssent entre leurs mains, avant qu'ils ayent perfectionné leur talent & leur science !

Pour

Pour parvenir à faire en leur vie deux ou trois cents opérations, dont la moitié, quoique bien faite, ne réuſſit pas, mais qui font la réputation de l'artiſte, il faut qu'ils eſtropient, qu'ils tuent des milliers d'hommes.

Il faudroit décerner des couronnes à l'art inventif & méchanique, lorſqu'il a trouvé quelque choſe d'utile aux hommes, pourvu que cette nouveauté ne puiſſe jamais nuire à l'eſpece, ni en général, ni en particulier.

Acheter la vie d'un citoyen, fût-il le plus grand homme du monde, par le martyre ou la mort de pluſieurs, c'eſt être plus cruel que les Cannibales qui mangent leurs ennemis.

La paſſion de la vengeance anime ces ſauvages, tandis que l'artiſte qui s'exerce ſur l'huma-

nité, assassine, de sang froid, ses compatriotes.

Il ne devroit être permis à ceux qui professent cet art, que de s'exercer sur des criminels condamnés à mort.

Que ces malheureux périssent par la potence, la roue ou la main de l'artiste, cela est égal à l'humanité.

Mais un citoyen qui a le malheur d'être malade & pauvre, au lieu de l'aider, de le soulager dans ses besoins; le massacrer, le faire périr, pour devenir capable d'en guérir un plus riche, & peut-être moins vertueux que lui, je ne puis soutenir cette idée; elle révolte la raison.

C'est cependant ce qui ne cesse d'arriver, sur-tout dans les hôpitaux des armées.

Ce soldat qui vient d'exposer

ſa vie, de répandre ſon ſang pour le ſalut de la patrie, eſt traité avec cette cruauté; & nous nous vantons d'être des humains policés. C'eſt à l'art que nous devons cette barbarie.

La perfection de l'art eſt de dénaturer les choſes en apparence. Un de ſes grands mérites eſt de paroître ce qu'il n'eſt pas, & de ne pas paroître ce qu'il eſt.

Une étoffe brodée, ſi la broderie eſt parfaite, doit avoir l'air d'être peinte. De même une étoffe peinte doit paroître brodée; c'eſt du moins un mérite de plus.

L'art a fait ſi peu de bien, que nous ſeroins cent fois plus heureux, s'il nous avoit laiſſés ſous ces ruſtiques cabanes, où nos peres vivoient doucement ſans le connoître.

De quelque côté qu'on enviſage tout ce qui ſe préſente à

nos yeux ; tout ce que l'art a inventé pour ſéduire nos ſens, pour exciter toutes les paſſions, tout ce qui fait enfin mouvoir les hommes ; ſous quelque face qu'on regarde toutes ces choſes, la raiſon qui diſtingue & qui apprécie tout à ſa juſte valeur, nous ramene à la nature, à la vie des premiers hommes. Elle étoit plus raiſonnable que la nôtre. Et elle devoit, par conſéquent, les rendre plus heureux.

Les Devoirs du Monde.

IL ne s'agit pas ici de ce qu'on appelle les *vrais devoirs* dépendans des principes, des bonnes mœurs & de la probité : ce n'eſt pas de ces ſortes de devoirs que je veux parler.

C'eſt des devoirs de mode, qu'on nomme (pour leur donner une ſorte de conſiſtance) *devoirs du monde*. Voyons ce qu'il faut faire pour remplir ces ſortes de devoirs.

On doit, à ſon réveil, faire une liſte de tous ceux qu'on connoît ; de ceux même qu'on ne connoît que de nom, & qui ſont malades ou incommodés, pour envoyer ſçavoir de leurs nouvelles.

On doit auſſi ſe faire écrire

chez toutes les personnes qui sont parentes ou alliées de quelqu'un qui vient de mourir, & que peut-être on n'a jamais vu.

S'il se fait un mariage, il faut de même se faire écrire chez les parens respectifs des mariés, quoiqu'on connoisse très-peu les uns, & point du tout les autres.

Comme ces soins multipliés fatigueroient habituellement plusieurs domestiques à la fois, les maîtres un peu humains, en font monter à cheval, pour faire toutes ces civilités muettes.

A-t-on une amie malade ou incommodée ? Il faut tous les jours, ou la voir, ou envoyer sçavoir de ses nouvelles. J'entends par amie, connoissance de société ; la dénomination promet plus qu'elle ne tient.

Il est établi que jusqu'au moment qu'on expire, une femme malade doit recevoir du monde ;

il n'y a, dit-on, que ceux qui ſont ſur la liſte qui entrent. Ce ne ſont que les amis de la malade; mais le nombre en eſt ſi grand, qu'on diroit qu'elle tient cercle.

C'eſt un devoir d'étiquette & d'uſage pour cette malade, de n'être jamais ſeule; comme ç'en eſt un, pour ſa ſociété, de ſe montrer chez elle. Ce devoir eſt reſpectif, & devient réciproque, dès qu'à ſon tour on eſt malade & qu'on eſt de cette ſociété.

A-t-on un parent malade? Il faut le voir, & ce qu'on appelle le garder du matin au ſoir, ou le veiller, ou y paſſer une partie de la journée, ſuivant le degré de parenté.

Si ce parent meurt, il faut avoir ſa porte fermée un certain nombre de jours, excepté néanmoins pour les amis intimes; car, dans quelque poſition que l'on ſe trouve, il eſt, dans le protocole de

ces ſortes de devoirs, de n'être jamais ſeul.

On auroit le plus mauvais ton, ſi, dans le monde, on ne ſçavoit pas qu'on a des amis qui ſe renferment avec nous, pour nous conſoler ou nous diſtraire.

Depuis qu'il eſt de régle que les malades (même mourans) doivent être entourés de parens & d'amis; il faut que les têtes ſoient devenues beaucoup plus fortes, & que l'habitude les ait rendues inſenſibles au bruit.

Nos peres avoient ſouvent la tête ſi foible étant malades, que le mouvement indiſpenſable de ceux qui les ſervoient, leur étoit incommode. Cela ne ſe voit plus. De même les odeurs ne font plus évanouir.

Quand on a beaucoup de parens & d'amis, on paſſe ſa vie à rendre les devoirs dont nous venons de parler.

Pour pouvoir y satisfaire avec exactitude, les meres qui ont des filles (au lieu de s'occuper elles-mêmes de leur éducation) les mettent au couvent.

Comment mener dans vingt maisons une fille à sa suite ? Car les devoirs qu'on rend aux malades & aux affligés, ne doivent point empêcher de faire chaque jour, des visites de devoir civil ; & le nombre en est si grand, que l'après-midi s'y trouve employée.

DES VRAIS DEVOIRS.

TOUT devoir coûte à remplir, non par les choſes qu'il exige de nous ; mais parce qu'il ſemble donner atteinte à notre liberté.

Il n'y a perſonne qui ne trouve plus de plaiſir à donner qu'à payer ce qu'il doit.

Le bon cœur, l'humanité, la généroſité portent à l'un, par préférence à l'autre.

La juſtice cependant doit marcher avant la généroſité & même l'humanité.

Nous n'avons rien à nous, que nous n'ayons acquité ce que nous devons ; ſans cela, ce ſeroit diſpoſer du bien d'autrui.

L'eſprit d'indépendance avec lequel nous naiſſons, nous porte

au ſublime, par préférence au bien. Le bien eſt un devoir, une dette; s'en acquiter n'eſt pas un mérite; du moins c'eſt-là notre façon de l'enviſager.

Le ſublime, lorſque nous pouvons y atteindre, eſt plus flateur. Il ſemble nous mettre à la fois au-deſſus des autres. Mais nous ne remarquons pas qu'il ne produit cet effet, que lorſque nous avons parfaitement & conſtamment ſatisfait à tous nos devoirs.

MENAGEMENS POLITIQUES des Femmes du monde.

ON s'imagine que plus on cultive ſes amis, plus ils s'attachent à nous, & plus ils font cas de notre amitié. Préjugé vulgaire ! Dans le grand monde, cela ſent le déſœuvrement.

Eſt-on prié deux jours de ſuite à ſouper chez ſon amie ? L'on refuſe d'y ſouper l'un de ces deux jours, quoiqu'on n'ait aucun engagement.

Sans ce ménagement, celle qui prie, regarderoit comme une femme à ſes ordres, & peu recherchée, cette amie qu'elle invite avec empreſſement.

Celle qui eſt invitée, fait peu de cas d'une femme qui veut ſe

lier avec elle, & qui (tout naturellement & sans cette politique si nécessaire) lui fait des avances d'amitié.

En général, plus on recherche les autres, moins on est recherché. Il faut cacher le desir qu'on a de pénétrer dans une société, pour y être reçu agréablement.

Il faut aller dans les maisons de représentation, parce qu'on y voit tout le monde connu, & qu'il est bon de faire corps avec cette brillante multitude.

Si on va trop souvent dans ces sortes de maisons, on a l'air de ne sçavoir où aller, & d'y venir, parce qu'on n'a pas mieux à faire.

Il ne faut y aller que par forme de devoir, ou pour faire ce que fait tout le monde; il suffit de s'y faire voir.

Il faut être bien mise, mais sans affectation dans sa parure.

La moindre ſingularité eſt un ridicule. On ne paſſe les recherches de coqueterie, qu'autant qu'elles ne ſont que perfectionner ce qui eſt d'uſage.

Le bien & le mal, en ce genre, ſont ſi voiſins l'un de l'autre, que l'on eſt ſouvent victime de ce dernier, ſans s'en douter.

Un coup de vent, un maladroit aura dérangé par hazard quelque choſe à la coëffure d'une femme, ſans qu'elle s'en ſoit apperçue; elle va dans une de ces maiſons de repréſentation; elle paroît au milieu de ce cercle impoſant: d'abord on y remarque le dérangement accidentel de ſa parure; on ſaiſit ce petit malheur, pour rire aux dépens de cette femme. Cela ſe fait avec ménagement, à cauſe du lieu. Elle ne ſe doute de rien.

Le lendemain, cette hiſtoire ſe répand, s'embellit, & devient

intéreſſante, par les cauſes auxquelles on attribue le déſordre de ſa coëffure.

Un coup de vent cependant, ou quelque choſe d'auſſi ſimple, ont donné lieu à cette hiſtoire.

Dès qu'on rencontre cette femme dans le monde, on jette les yeux malicieuſement ſur ſa coëffure, & l'on ſe rappelle les uns aux autres, par des coups d'œil, tout ce que la méchanceté a inventé contr'elle.

Il faut, ſi l'on va à quelque fête, bien choiſir les femmes de ſa compagnie, & n'y paroître qu'avec celles qui ſont connues avantageuſement, & dont la réputation eſt bien établie. Elles ont le droit de mettre bien dans le monde les autres femmes, & de ſe faire valoir; & elles ne le négligent pas. Ce droit s'acquiert avec les années, ou bien avec une très-bonne maiſon.

Les jeunes perſonnes à qui les femmes impoſantes ſont néceſſaires, doivent cacher le beſoin qu'elles en ont; ſans cela, on ſe prévaudroit de ce beſoin pour leur faire eſſuyer beaucoup de déſagrémens.

A-t-on obtenu une place à la cour, à force de ſollicitations & d'intrigues? Il faut dire qu'on l'a eue d'emblée, & par préférence à *telles* & *telles*; & dès qu'on eſt inſtallé, ſe plaindre de l'aſſujettiſſement de ces places, malgré la bienveillance de la princeſſe que l'on ſert, & les marques de bontés qu'on en reçoit.

La vraie politique eſt de ſe faire valoir, ou en exagérant ſes avantages & ſa faveur, ou en cachant ſon peu de conſiſtance dans le monde, ou en s'accréditant par les femmes avec leſquelles on vit.

Le Respect humain.

Le respect humain est un très-mauvais motif, dont il résulte souvent de bonnes choses.

Il ne peut déterminer au mal que les gens naturellement portés au bien.

Celui qui, par ce motif, fait de bonnes actions, est une dupe.

Il ne lui en coûteroit pas plus d'avoir une bonne intention.

Alors le bien qu'il feroit, non-seulement lui deviendroit utile ; mais il sentiroit une satisfaction intérieure qui est toujours la récompense de la vertu ;

Au lieu que tout ce qu'on fait de bien, par respect humain, coûte à faire, & ne satisfait point.

Celui qui (porté au bien,) se

laisse entraîner au mal par respect humain, n'a pas l'esprit juste ; ou bien c'est un poltron qui cede à la force de l'exemple, & qui par foiblesse, commet une lâcheté.

Le méchant n'a pas besoin du respect humain pour mal faire ; tous ses penchans sont dirigés de ce côté.

S'il fait le bien par ce respect, il a toujours un double motif qui qui l'y porte, & ce motif est l'intérêt ; n'importe de quel genre.

Le respect humain est souvent caché sous l'apparence de la vertu ; c'est un comédien du premier ordre, qui rend tous les rôles dans la plus grande perfection.

En général, il est utile à l'humanité. Il engage les méchans qui sont en grand nombre, à faire de bonnes actions.

Les bons qui n'ont pas besoin

de lui pour y être engagés, animés par ce misérable motif, vont souvent au-delà du penchant qui les porte au bien.

Le respect humain supplée au bon naturel, & devient par-là très-utile à la société.

Il n'est nuisible qu'à ceux qu'il fait agir, parce qu'il rend infructueux pour eux tout le bien qu'ils font.

S'ils en retirent quelque avantage momentané, ils doivent en même temps en être humiliés intérieurement ; c'est acheter la bonne opinion des autres par une espece de lâcheté & de trahison.

SUR LES PASSIONS.

LA distance du vice à la vertu paroît infinie, & rien cependant n'est si aisé à rapprocher; par le moyen des passions, on passe rapidement de la vertu au vice.

L'homme a toujours quelque passion dominante par laquelle il se sent attiré.

Si cette passion le surprend dans un moment de négligence, elle s'empare de lui, & devient bientôt victorieuse de sa raison & de sa vertu.

Outre les passions dominantes, il en est un grand nombre qui, de foibles qu'elles sont, peuvent devenir très-vives, si elles ne sont pas captivées.

Le cœur de l'homme est le point

de ralliement où toutes les passions qu'excitent les sens, viennent se réunir comme à leur principe.

On peut les comparer à des rayons de feu qui partent du cœur, & qui, par le moyen des sens, vont frapper différens objets, & retournent ensuite à leur centre.

Ces objets par lesquels ils ont été frappés, leur ont fait acquérir plus de force.

Ce ne sont plus de simples rayons, ce sont des flammes ardentes.

Si l'on n'éteint ce feu naissant, il embrase tout ce qui lui est analogue.

Souvent même il se communique à ce qui lui est étranger, & emflamme de l'un à l'autre tout ce qu'il rencontre.

Voilà à-peu-près l'effet que font les passions.

Est-on plus coupable, en se livrant à ses passions, qu'en se prêtant à celles des autres ?

Voici ce que j'en penſe:

Suivre ſes paſſions, céder à ſon penchant;
C'eſt le foible & le tort de toute la nature.
Des paſſions d'un autre être vil complaiſant;
C'eſt du vice être l'inſtrument;
C'eſt s'en rendre à la fois, l'auteur, la créature.

SUR L'ENNUI.

IL me ſemble qu'il y a deux ſortes d'ennuis; l'ennui que l'on prend volontairement, eſt celui qu'on reçoit.

J'entends par le premier, celui que le déſœuvrement & le peu de reſſource en ſoi-même cauſe.

J'entends par le ſecond, celui que donne le déſœuvrement des autres, qu'on eſt obligé de ſupporter, lorſqu'on pourroit très-bien ſoi-même paſſer ſon temps.

On peut éviter celui qu'on ſe

procure soi-même ; & il est cruel de le faire supporter aux autres.

Mais peut-on être à l'abri de l'ennui qui ne dépend pas de soi?

Comment se garantir des importuns & des oisifs ? Comment se dispenser des visites à faire & à recevoir, & qui ne menent à rien ?

Comment éviter la nécessité de vivre avec des gens ennuyés & ennuyeux, qui vous font servir à les distraire de l'ennui qu'ils ont, sans s'appercevoir que vous prenez auprès d'eux la portion d'ennui que vous leur ôtez ?

Je ne plains point l'ennui que l'on a par sa faute. L'occupation en est le remede. On est maître, par conséquent, de s'y soustraire.

Que cet ennui est différent de celui que nous prêtent les autres !

Sentir que l'on use, pour ainsi dire, sa vie en pure perte avec

eux, tandis qu'on auroit de quoi en remplir agréablement tous les momens, c'eſt ſe ſentir mourir par partie, à chaque inſtant.

Il n'eſt d'autre remede à un ennui de cette eſpece, que la réſignation à ſon ſort, à ſa poſition.

Il faut faire des actes de détachement de ſoi-même, & ſe réſoudre à vivre pour les autres, c'eſt avec ſa vie allonger la leur.

Si l'on fait ce ſacrifice à quelqu'un qu'on aime, il coûte moins; mais il eſt toujours fort difficile.

On me répondra à cela, qu'on ne doit jamais s'ennuyer avec ceux qu'on aime.

Cela paroît ſans replique; cependant rien n'eſt ſi commun que les exemples contraires.

On aime tendrement ſon pere, parce qu'on tient de lui ſon exiſtence, parce qu'il nous aime, parce qu'il a mille vertus, mille bonnes

bonnes qualités ; parce qu'en toutes occasions, il a eu pour nous des bontés ; parce qu'il est digne de notre estime à tous égards, & de celle des autres.

Que de raisons pour l'aimer ! Mais ce pere, avec toutes ses perfections, ne sçait point s'occuper : il exige, par son désœuvrement, le soin de l'amuser ; & son fils se trouve justement un homme qui aime l'étude & l'occupation : l'oisiveté est pour lui un supplice ; cependant il se sacrifie pour se conformer au goût de son pere. L'ennui le gagne malgré lui. Qu'il y a de positions semblables !

Il en est de bien plus fâcheuses encore : celle d'un fils qui a un pere dur, injuste, & qui exige ce que le premier ne fait que mériter sans l'exiger.

C'est dans cette position qu'on a besoin de toute sa raison, pour

ſupporter l'ennui qu'elle cauſe.

Il doit y avoir des momens bien terribles auprès d'un pere tel que ce dernier, qui n'a point ſçu ſe faire aimer ni eſtimer, & qui n'a pour lui que le devoir.

QUELLES SONT LES QUALITÉS de l'eſprit & du cœur les plus à deſirer.

ON voudroit avoir toutes les qualités du cœur & de l'eſprit; mais comme on ne peut les réunir toutes, s'il s'agiſſoit de choiſir entr'elles, quel choix feroit on?

Je ſuppoſe que, par un deſir, il fût poſſible de les acquérir, & qu'on ne pût en deſirer qu'une de chaque eſpece; on feroit peut-être trop long-tems à ſe décider.

Quant à moi, je n'héſiterois

point, & voici le choix que je ferois.

Je desirerois d'avoir l'esprit juste, & le cœur bon.

Ce choix paroîtra puéril à bien de gens ; cependant je m'y tiendrois, & voici mes raisons.

Avec un esprit juste, on peut & on doit juger, avec équité, de soi-même & des autres.

Cette qualité suffit pour la conduite de la vie, & pour connoître & prévenir l'empire des passions.

Elle est d'ailleurs analogue à la bonté de cœur, qui seroit l'objet de mes desirs.

Quoique la bonté de cœur rende souvent dupe ; éclairée par un esprit juste qui apprécie chaque choses à leur valeur, un bon cœur conduit avec sagesse & prévoyance par ce Mentor, ne seroit point dupe de sa bonté ; & il ne feroit ni de grands écarts ni des ingrats.

L'esprit juste renferme, ce me semble, bien des qualités qui sont de sa dépendance.

On ne sçauroit avoir l'esprit juste, qu'on n'ait aussi de la raison, du jugement, & un esprit de justice.

Dès qu'on voit juste ce qu'on voit, on doit agir en conséquence, ou bien on a tort.

Outre la justesse de l'esprit que j'ai choisie, voyons les qualités qui lui restent;

Le feu, la sagacité, le brillant, la profondeur, l'imagination, la vivacité, l'éloquence, la finesse & la pénétration.

Toutes ces choses n'excluent point la raison & le jugement; & quoique je m'en sois emparé, ces deux qualités de l'esprit vont à toutes les autres, sans être néanmoins idispensablement attachées à toutes.

La pénétration, la profondeur,

l'éloquence marchent toujours avec la raiſon & le jugement : les autres qualités en ont beſoin ; mais elles ne ſont point indiſpenſablement liées enſemble.

Le bon cœur comprend l'humanité, la clémence, le pardon des offenſes, & l'indulgence.

Que de raiſons pour le choiſir ! Mais n'eſt-ce point choiſir le tout au lieu d'une partie ? J'en ai peur. Quelles autres qualités le cœur peut-il avoir encore qui puiſſent mériter d'être deſirées ?

La grandeur d'ame, la généroſité, la nobleſſe, le courage, la fermeté, l'intrépidité. Je n'envie point toutes ces choſes, & je m'en tiens au bon cœur ſimplement.

SUR LES PEINES.

SI les peines qu'on a, ſont ſuſceptibles d'être adoucies & ſoulagées, il faut y apporter tout de ſuite le remede, & s'épargner la plainte qui ne fait que rapprocher de ſoi l'objet qui la cauſe; qui ne remédie à rien, & fatigue ceux à qui l'on ſe plaint.

Si les peines qu'on éprouve ſont ſans remede, il faut ſe ſervir de ſa raiſon pour en écarter l'idée; auſſi-bien le tems qui uſe tout, doit enfin les faire ceſſer, ſans que nous nous doutions que nous travaillons à en détruire le ſouvenir.

Les peines les plus difficiles à ſupporter, ne ſont pas celles qu'on regarde communément comme telles.

De toutes les peines, la mort

paroît la plus cruelle, sur-tout lorsqu'elle nous sépare de ce qui nous est cher.

Cependant les peines qui n'ont point de terme, qui sont journalieres, & qu'on a sans cesse devant les yeux, me paroissent plus douloureuses que la mort même.

Voir quelqu'un qu'on chérit, souffrir sans relâche de vives douleurs, (qui doivent durer toujours, & qui ne peuvent cesser que par la mort,) est une peine plus insupportable que la mort qui doit la terminer.

Le moment qui doit séparer pour jamais de l'objet qu'on chérit, est un moment affreux; mais la suite de sa mort est, je crois, moins douloureuse que le spectacle cruel & continu de le voir souffrir continuellement sans pouvoir remédier à ses maux.

L'espérance qui veut toujours nous flatter, tant que vit la per-

ſonne que nous chériſſons, augmente encore l'inquiétude qu'on a pour elle, parce qu'elle eſt auſſi-tôt détruite que conçue ; le peu de ſuccès des remedes qu'on ne peut ſe cacher, eſt une douleur de plus.

C'eſt voir quelqu'un mourir en détail, que de le voir vivre & ſouffrir, avec la certitude que ſes maux n'ont de terme & de remede que la mort.

Qui ne préféreroit, pour ſoi-même, une mort prompte (pourvu qu'elle ne ſoit pas ſubite,) à une mort précédée de longues & de vives douleurs ?

Si l'on penſe pour ſoi de cette façon, ne devroit-on pas penſer de même pour ceux qui nous ſont chers ?

Le moment où l'on quitte la vie, après de longues douleurs, doit être un moment heureux.

On doit ſe laſſer de vivre, lorſqu'on ne vit que pour ſouffrir.

L'Effet d'une joie inopinée à la ſuite d'un vif chagrin.

Plus le chagrin qu'on a éprouvé, a été violent, plus la joie qui le détruit doit être vive ; l'un doit être proportionné à l'autre.

Un pere qui a cru ſon fils unique tué à l'armée dans une affaire toute récente, & qui reçoit la nouvelle qu'il eſt vivant, & bleſſé dangereuſement, ne fait point attention à la ſeconde partie de cette nouvelle qui, dans toute autre circonſtance, ſeroit affreuſe pour lui.

Son fils qu'il a cru mort, eſt vivant ; il n'entend que cela dans le premier inſtant.

Sa joie eſt mêlée d'un reſte de premiere douleur ; il pleure : il rit tout à la fois ; ſon ame n'eſt

pas capable de contenir tous les sentimens dont elle se sent saisie.

Il cede, il tombe en foiblesse; & la joie semble faire sur lui l'effet de la douleur.

Il revient à lui, il relit la lettre qui lui apprend que son fils existe; ce n'est point encore là le moment où il s'occupera de la blessure : il n'est pas rendu à lui-même; laissons passer cette premiere joie.

Le lendemain sera un jour de douleur pour lui; ses sens calmés & rassis, la nature offre un nouveau champ à sa douleur.

Ce fils ne lui est rendu que pour être une seconde fois dans la crainte de le perdre.

L'inquiétude qu'il va lui causer sera cent fois plus douloureuse que les suites de sa mort ne l'auroient été.

Les peines sans ressources sont plus vives dans le premier inf-

tant, mais plus supportables, parce qu'elles sont courtes, que celles qui tiennent sans cesse entre la crainte & une vaine espérance.

C'est ce qui fait que les coquettes enchaînent tant d'amans à la fois ; c'est l'adresse qu'elles ont de les tenir tous entre l'espoir & la crainte.

Une femme honnête éconduit ou préfere un amant, & ne cherche point à faire durer l'espérance de l'un, ni le malheur de l'autre. Ce qu'elle pense se devine aisément, quoiqu'elle n'en convienne pas. Revenons à notre sujet.

Un homme vient d'être ruiné par la perte d'un procès : il en appelle à un autre tribunal, & il gagne le même procès, (cela se voit tous les jours.)

C'est passer de l'adversité au bonheur. Ce passage doit être vif, quelque peu que l'on soit

attaché aux richeſſes. Qui ne l'eſt pas au bien être ?

SUR LE CARACTERE.

NOUS naiſſons tous avec un caractere different ; & c'eſt une choſe qu'on ne peut changer.

On peut, avec beaucoup de peines & de ſoins, en cacher les défauts : on peut les affoiblir par l'habitude de retenir les penchans auxquels il nous porte ; mais le caractere reſte.

On prend quelquefois du caractere de ceux avec leſquels on vit habituellement, comme ils prennent du nôtre, ſans que cela change le fond de celui qu'on a.

La bonne éducation rend le caractere flexible, elle accoutume à le ſubjuguer ; mais comme elle parle à la raiſon, elle n'a

pas des droits aussi sûrs que l'usage du monde qui parle à l'amour propre. Ce dernier est toujours suivi d'exemples qui font impression.

On voit que ceux qui se livrent aux défauts de leurs caracteres, déplaisent, ne réussissent point; en faut-il davantage pour exciter à s'en corriger ?

La politesse établie dans le monde rend tous les caracteres égaux; ils le paroissent du moins.

Il faut vivre de suite, & un certain tems, avec les gens du monde, pour connoître leur caractere.

Il y a, à la longue, des momens de négligence où le caractere se décele.

Qui pourroit soutenir un combat continuel avec soi-même? On se fatigue de ce travail; & les défauts du caractere s'apperçoivent.

S'il s'agissoit de choisir quelqu'un avec qui l'on voulût passer sa vie, préféreroit-on un caractere semblable au sien à un qui lui seroit tout opposé ?

Il me semble qu'on devroit être fort indécis sur ce choix. Il a son pour & son contre.

Il y a des caracteres très-opposés que l'on voit aller très-bien ensemble.

Il y en a qui ont les mêmes défauts, & qui ne peuvent se les passer mutuellement, lorsqu'ils vivent sous le même toît.

Les caracteres emportés, durs, contredisans, pleins d'humeur, exigeans, en un mot, difficiles, ne peuvent vivre les uns avec les autres, ayant les mêmes défauts.

Au contraire, les caracteres doux, complaisans, tranquilles, non seulement vont à ceux qui leur ressemblent; mais ils sont également analogues à ceux qui

ſont les plus inflexibles & les plus bizarres.

Je choiſirois donc, ſi je devois paſſer ma vie avec quelqu'un, un de ces caracteress flexibles qui n'ont que des paſſions douces, quelque caractere que j'euſſe moi-même.

LA MODE ET L'USAGE.

LA mode, dans la plus grande partie de l'univers, a un très-petit empire : il y a même des pays où elle eſt inconnue ; mais, en général, elle n'a droit que ſur la maniere de ſe vêtir. Nous avons en France une preſcription à cet égard.

La mode ſemble y avoir élu pour jamais ſon domicile. De-là elle donne des loix à différens peuples qui s'aſſujetiſſent à celles que nous avons reçues, & qui

bien ſouvent en étendent & en multiplient le ridicule.

Les caprices de la mode ſont infinis, & n'ont pas moins force de loix; loix tyranniques auxquelles les gens les plus ſenſés ſont forcés de ſe ſoumettre.

La mode a empiété, parmi nous, ſur les droits de l'uſage. Dans les autres pays où la mode s'eſt établi un tribut, on la diſtingue de l'uſage; on lui paſſe ſes caprices toutes les fois qu'ils n'ont trait qu'à la forme de l'habillement; mais l'uſage eſt une choſe fixe & immuable, & n'a rien à démêler avec cette folle.

En France il ſeroit très-difficile de diſtinguer ce qui eſt de mode d'avec ce qui eſt d'uſage; cependant on fait honneur à l'uſage de preſque toutes les phantaiſies de la mode. On dit, Cela eſt d'uſage: on ſeroit honteux de dire que c'eſt en conſéquence

de la mode que l'on ſe conduit d'une façon plutôt que d'une autre ; & cependant la mode régle non ſeulement l'habillement, mais la conduite & la façon de penſer.

Ainſi, lorſque l'on parle de l'uſage en France, il faut ſous-entendre la mode : c'eſt donc de la mode dont je vais parler ſous le nom de l'*uſage*.

L'uſage eſt une choſe dont les hommes conviennent entr'eux, ſans ſçavoir pourquoi, du moins dans ce pays. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ce ſont les plus foux d'entr'eux qui l'établiſſent; les plus raiſonnables ne font que s'y ſoumettre, & ſont forcés d'y céder pour n'être pas ridicules, & n'avoir pas l'air miſanthropes.

Il y a des uſages faits pour une nation entiere, comme l'habillement ; & chez beaucoup de

peuples, cet uſage eſt invariable. En France tous les uſages changent ; celui de la maniere de ſe vêtir n'eſt ni plus variable ni plus ſtable que les autres.

Dans cette maniere de ſe vêtir, il y a des nuances d'uſages qui ne ſont point générales ; & d'ailleurs comme ce n'eſt point par un édit public qu'un uſage s'établit, il arrive qu'il finit à la cour, tandis qu'il commence dans le fond des provinces où il ne paſſe que par relation.

Un homme de la cour n'eſt point mis comme un particulier, ſi on l'examine bien : il ſeroit fâché qu'il n'y eût pas quelque différence remarquable dans ſa façon de ſe mettre ; & pour cela, il change à chaque inſtant quelque choſe à la forme de ſon habillement : c'eſt lui qui invente, le reſte du genre humain l'imite, ou ſe ſoumet forcément à ce qu'il

a imaginé, quelque incommode que soit la nouvelle invention.

La différence des préjugés, ou le degré de force de ces mêmes préjugés fait que l'on adopte plus ou moins vîte les nouveaux usages établis, en quelque genre qu'ils puissent être.

Il y a des états où l'habit ne devroit point varier, & varie cependant.

L'habit des ecclésiastiques devroit être dans ce cas; mais la mode fait changer l'usage. Les rabats autrefois très-blancs, sont aujourd'hui d'un bleu noir, bordé de blanc: pourquoi cela? C'est ce qu'on ignore.

Tout le reste de l'habillement varie comme le rabat: ce sont les abbés de cour qui se chargent de diriger cette variété; & les prêtres les plus religieux sont forcés de se soumettre à l'usage.

On ſeroit montré au doigt, ſi on ne s'y conformoit pas.

Un homme qui auroit paſſé vingt ans dans ſon château, qui reviendroit à Paris, vêtu comme il en eſt parti, paroîtroit ridicule.

L'extérieur de la vie civile doit être aſſujetti indiſpenſablement à l'uſage, les heures des repas, la maniere de les ſervir & de préparer les mets; (car on aſſujettit à la mode le goût, auſſi-bien que la maniere d'être à table & de s'y faire ſervir.) Aujourd'hui l'on prétend avoir porté l'art de la bonne chére au plus haut point de perfection; on eſt parvenu à défigurer tout ce qui ſe ſert ſur la table, de façon que rien n'y paroît comme il eſt ſorti des mains de la nature. Il ſeroit ignoble qu'on y reconnût un poulet; il faut qu'il ait la forme d'un cra-

paud, ou de quelque autre chose ; n'importe, pourvu qu'il n'ait point l'air d'être ce qu'il est. Jamais la table n'a été plus délicate & plus recherchée ; jamais il n'a été plus convenable & plus du bel air d'être gourmand ; & jamais le temps qu'on passe à table n'a été plus réduit. C'est une tâche qu'on se presse de faire ; l'étiquette & l'usage veulent qu'elle soit plutôt une magnificence qu'un plaisir. Nos peres ont eu tort d'en faire leurs délices.

Les meubles, les ornemens des maisons, leur forme, les équipages, tout est reglé par l'usage ; la façon d'être dans la société ; le maintien pour chacun, suivant l'état & l'âge que l'on a ; les plaisirs, les devoirs extérieurs, la politesse, les mœurs ; tout enfin est gouverné par l'usage.

Il y a un protocole de la quantité de larmes qu'il faut donner

aux parens qu'on a perdus, suivant le degré de parenté ; il n'importe que l'on ait lieu de les regretter ou non. On doit se sequestrer tant de jours pour l'un, & tant pour l'autre.

On doit s'enfermer avec ses grands parens, dès qu'ils ont de ces maladies qui font courir le danger de la vie à ceux qui les soignent, dût-on en mourir de peur, dût-on même leur être à charge ou nuire à leur guérison par des soins contrarians ; l'usage ordonne : il faut obéir.

Une femme pourroit se porter assez bien pour être relevée de couches au bout d'une douzaine de jours : qu'il seroit ignoble qu'elle le fît ! Ce n'est qu'au bout de vingt-un jours qu'il lui est permis de se porter assez bien pour recevoir des visites ; il seroit contraire à l'usage d'en recevoir avant ce terme.

Perſonne n'oſeroit arriver dans une maiſon, pour ſouper avant neuf heures & demie; ce ſeroit un barbariſme en fait d'uſage du monde : on reſteroit plutôt à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu; ſans cela on ſeroit obligé de ſe confondre en excuſes vis-à-vis de celle chez qui l'on arriveroit pour ſouper avant l'heure convenue & décidée par l'uſage.

On ne prie à ſouper que pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier & une maiſon bien montée : voilà l'objet de l'exceſſive dépenſe que l'on fait pour la table.

On préſente différentes liqueurs & différens vins; ce n'eſt pas pour en boire : on ne s'en donne pas le temps; c'eſt toujours pour montrer ſa magnificence : l'uſage n'exige pas autre choſe.

L'uſage veut encore que l'on connoiſſe tout le monde, & que

l'on en ſoit connu : c'eſt pour cela que chacun de ſon côté fait chaque jour vingt ou trente viſites ; & comme tout le monde en fait autant, on ne trouve jamais chez eux que les malades : ceux qui ſe portent bien, courent les uns après les autres ; c'eſt l'uſage.

Il y a après cela les uſages particuliers pour les rôles que chacun a entrepris dans le monde.

Le ſçavant eſt mal peigné, mal mis : l'homme de lettres, qui va dans le grand monde, eſt ſeulement vêtu très-ſimplement ; cela annonce un philoſophe : il doit parler des ouvrages nouveaux, & paroître au fait des anciens & des modernes ; n'importe qu'il le ſoit en effet ; trop peu de gens ſont en état d'en juger.

L'homme en place doit être ſouvent inacceſſible, & ſe rendre inviſible le plus qu'il peut, afin

afin qu'il ſoit néceſſaire d'employer beaucoup de protections pour lui parler ; ſon étude doit être de faire, en deux mots, un refus honnête, ou des promeſſes vagues ; & ſur-tout il doit ſçavoir abréger les viſites, & congédier ſon monde poliment, même quand il n'auroit rien à faire : l'uſage veut tout cela.

L'homme en crédit, & important, doit être toujours preſſé ; n'entendre qu'à moitié ce qu'on lui dit, & ne jamais répondre rien de poſitif.

Le dévot doit avoir un extérieur auſtere, ſérieux, meſuré, & fronder la licence du ſiécle.

La dévote doit avoir un viſage pâle, ſans rouge ; elle a tort ſi elle eſt jolie : cela eſt contre l'uſage ; elle doit avoir une coëffure fort avancée, & affecter une maniere de ſe mettre particuliere.

L'usage veut qu'elle ait un directeur, outre son confesseur, & qu'elle ait un soin extrême de prévoir les choses qui peuvent être agréables à ce directeur, pour les lui procurer.

L'homme du monde est le véritable arcboutant, la cheville ouvriere de l'usage, en général.

La femme du monde est sa copie ; ou ils le sont tour-à-tour l'un de l'autre : ils se donnent la main, pour avoir plus de consistance.

Cet homme du monde doit être des premiers au fait de tous les événemens, des grandes nouvelles qu'il ne dit jamais qu'à demi, afin de laisser croire que le reste lui a été confié ; cet homme du monde, je le suppose de la cour.

Il doit avoir une ou plusieurs maîtresses, & une petite maison écartée, pour donner des soupers fins à elles & à ses amis.

Il doit être des premiers au fait de toutes les nouvelles brochures ; cela se lit à la toilette, en se faisant coëffer.

Il doit être tant soit peu incrédule, du moins en avoir l'air, & le laisser soupçonner. Leger dans ses propos, il ne doit qu'effleurer toutes sortes de sujets, n'en jamais suivre aucuns, avoir l'air distrait, & cependant décider en peu de mots, être toujours bien mis ; c'est à lui à donner le ton : l'usage est à ses ordres.

Il lui est permis de mettre en nouveaux mots de nouvelles expressions. Son air doit être noble, aisé & sûr ; son projet doit être de plaire ; & il doit y réussir, parce que dans le monde on n'a jamais le temps de rien approfondir.

C'est à qui en imposera le plus adroitement ; le monde est une

séduction réciproque, convenue, & sans laquelle la société ne pourroit subsister : l'usage du monde en est le liant.

La femme du monde, modele des autres femmes, ajoûte à cela une coqueterie, qui quoique recherchée, a l'air aisé & naturel. Elle donne tout ce qu'elle fait pour des usages établis ; les mêmes traits de l'homme du monde la caractérisent.

Tous les états ont leurs usages particuliers, qui ne vont pas plus loin que leurs spheres.

L'usage est une convention tacite, ou une imitation continuelle ; l'oisiveté & la vanité établissent les usages les plus coûteux & les moins nécessaires.

Les usages utiles sont imaginés par des gens vertueux & sages, occupés du bonheur de leurs semblables, par des citoyens enfin, ou bien par des gens industrieux

qui en retirent quelque fruit, & que leur intérêt a rendus utiles aux autres.

Tout le monde a droit de créer des usages, dès qu'ils sont utiles ou agréables.

Le voluptueux invente tout ce qui peut flatter les sens.

Le glorieux a pour district le luxe ; c'est à lui de chercher les moyens de paroître en tout genre, plus qu'on n'est en effet ; & il est toujours imité.

L'avare trouve des moyens d'œconomie quelquefois utiles ; l'usage en est plus ou moins reçu.

Le gourmand forme des cuisiniers, perfectionne la bonne chère, en fait un art méthodique ; c'est lui qui établit la maniere & l'usage de bien servir une table.

Les usages utiles qui devroient être suivis avec empressement,

ſont ceux qui ont le plus de peine à s'établir.

Ils ſont propoſés, pour l'ordinaire, par des gens qui ont moins de célébrité que de mérite.

SUR L'AMOUR PATERNEL.

L'AMOUR paternel eſt une eſpece d'inſtinct de la nature; c'eſt une partie de notre être que nos enfans.

Le moment où ils voient le jour, voit commencer notre attachement pour eux.

Une mere, à peine délivrée des douleurs de l'enfantement, ſent déja un ſi tendre intérêt pour l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, que pour lui ſauver la vie, elle donneroit volontiers la ſienne.

Cet intérêt, purement machinal, augmente chaque jour; le

pere le partage ; cet enfant croît.

Les plus legeres marques de connoiſſance qu'il donne, ſont intéreſſantes pour ceux de qui il tient la vie.

Paroît-il les diſtinguer, les connoître pour les auteurs de ſes jours ? Que de joie il leur cauſe !

Le développement de ſa raiſon augmente leur amour pour lui. Le plaiſir d'être pere les ſéduit, ſouvent même il les aveugle ; à peine apperçoivent-ils ſes défauts.

Leur tendreſſe les pallie, les excuſe ; toutes ſes fautes leur paroiſſent legeres, tant qu'elles n'ont rapport qu'aux autres.

Le moment où cet enfant paroîtra coupable à leurs yeux, eſt celui où il oubliera ce qu'il leur doit, ſur tout lorſqu'il paroîtra ne pas répondre à leur amour pour lui.

Juſques-là, qu'il s'écarte de

tous ses devoirs, s'il paroît leur être attaché, ce sera une douleur tendre qu'ils sentiront; mais ils le chériront encore.

Ils gémiront de ses écarts, sans cesser de l'aimer. Leur tendresse pour lui semblera s'augmenter, à mesure qu'il perdra dans l'opinion des autres.

S'ils examinent leurs sentimens pour lui, ils conviendront qu'ils ne l'ont jamais tant aimé, que depuis qu'il a cessé de le mériter.

Soit pitié, soit tendresse, soit intérêt, parce qu'ils partagent ses fautes, parce que son deshonneur retombe en partie sur eux; s'ils en sont aimés tendrement, ils lui pardonneront tout.

Ce seul point essentiel dédommage l'amour paternel, c'est son véritable aliment; le devoir, le respect ne sont rien pour des peres & meres tendres, en comparaison des sentimens qui répondent

directement à leur tendresse.

Si enfin cet enfant devenoit ingrat, dénaturé ; si son cœur s'endurcissoit pour ceux à qui il doit la vie, alors leur tendresse se convertiroit en inimitié & en fureur.

Le voile qui leur cachoit une partie de ses torts, cet amour indulgent qui jettoit sur eux une ombre qui leur faisoit illusion, le prestige de la prévention disparoissant, la passion, la colere rendroient ces peres & meres plus rigoureux & plus inexorables que le public, tout sévere qu'il est.

Il faut bien du courage & de la modération pour soutenir l'ingratitude de ceux qu'on aime ; celle des autres doit nous être indifférente.

Plus les ingrats nous sont chers, plus notre cœur flétri &

affligé se sent entraîner à la haine & à la vengeance.

La tendresse abusée & trompée perd tous ses droits ; l'ingratitude la détruit sans espoir de retour.

Le cœur ne revient jamais sur ses pas, lorsqu'une fois l'on a trahi ses plus tendres vœux.

Il seroit plus aisé de le ramener de l'antipathie à l'amitié, quelque distance qu'il y ait entre l'une & l'autre.

Le chagrin d'avoir mal placé & perdu un sentiment de préférence ; celui de voir évanouir le bonheur de sa vie ; le désagrement d'être dupé, trompé, trahi : quelle douleur pour des peres & meres tendres !

Doivent-ils s'y attendre ? Je n'ose dire ce que je pense à cet égard ; mais s'ils veulent développer leurs propres foibles, ils

conviendront qu'ils se flattoient mal-à-propos d'un retour semblable à leur tendresse. L'ont-ils sentie, ou la sentent-ils pour ceux qui leur ont donné le jour ?

L'amour paternel est toujours, en grande partie, destiné à se voir mal récompensé ; il faut qu'il s'y attende, qu'il s'en prenne à la nature.

C'est elle qui est cause que nous sommes plus attachés à ce qui est à nous, qu'à ceux à qui nous sommes, & à qui nous devons tout.

Ce sont peut-être ces obligations dont nous ne pouvons jamais nous acquitter, qui sont cause que nous abandonnons le projet d'y satisfaire, ou que nous nous en occupons foiblement.

L'autorité que l'on a sur ses enfans, la dépendance dans laquelle nous les tenons une grande partie de leur vie, sans nous en

appercevoir, nous attache à eux, & les détache de nous.

La preuve de cela, c'eſt que lorſqu'ils ſont devenus libres, l'intérêt que nous y prenons eſt certainement moins tendre.

Le beſoin qu'ils ont de nous, nous attendrit ſur leur ſort; ils nous ſont plus intimes.

Volent-ils de leurs propres ailes? Le cœur ſemble ſe repoſer; il a moins de ſoins & moins d'intérêt, par conſéquent, à ce qui a rapport à eux.

Ils ſe marient : leurs femmes, leurs enfans, l'indépendance, tout contribue à les détacher de nous : nous le ſentons; & ſans nous en douter, l'amour paternel s'affoiblit auſſi en nous.

Notre cœur eſt une eſpece de machine qu'un aimant réciproque attire, à meſure que l'aimant s'éloigne d'un côté ou de l'autre. Ces miraculeuſes machines n'étant

plus également attirées & soutenues, perdent leur équilibre.

Plaignons-nous à la nature de ce qu'elle nous a fait si fragiles, à tous égards. Le sentiment s'use en nous, comme tout le reste ; tout s'affoiblit & nous avertit que tout finit.

Effet de la Surprise.

LE moindre plaisir inattendu vaut mieux que les plus magnifiques fêtes annoncées.

La moindre joie inopinée fait une impression plus agréable que celle qui d'avance est prévue, même lorsque cette derniere a des circonstances plus importantes & plus intéressantes.

La plus legere peine à laquelle on n'est pas préparé, est plus douloureuse qu'une plus consi-

dérable à laquelle on s'attend.

On eſt plus frappé d'une mort ſubite, que d'une qui s'annonce depuis long-temps.

Le retour imprévu de quelqu'un que l'on chérit, fait une impreſſion de joie bien plus vive, que lorſqu'on en eſt averti d'avance.

Pourquoi le même ſentiment fait-il un effet ſi différent ſur nous, lorſqu'il nous ſurprend ?

Seroit-ce que nous ne ſommes capables de ſentir vivement qu'un inſtant ? Seroit-ce que l'effet d'une choſe qu'on prévoit, eſt affoibli par l'intervalle qui eſt entre l'événement & l'idée qu'on s'en fait, comme un coup qui part de loin, perd dans ſa route une partie de ſa force ; au lieu que celui qui frappe de près, n'en perd point ?

Ce raiſonnement ſeroit bien méchanique pour expliquer le ſentiment ; on voudroit trouver

quelque chose de moins physique.

Il semble qu'on est humilié de le sentir tenir à des causes aussi grossieres.

Cependant, comment définir cet effet de la surprise ?

Seroit-ce qu'elle s'empare d'abord de nos sens, & que par contre-coup, elle saisit notre cœur qui se trouve frappé & pris au dépourvu ?

Nous avons beau vouloir anoblir les effets du sentiment ; nous sentons que lorsque la réflexion ne le dirige pas, il est plus vif, mais tout-à-fait machinal & indépendant de nous.

SUR LE CELIBAT & le Mariage.

ETANT attachée à mon idée sur le mariage & le célibat, je crains de ne pas appercevoir bien clairement ce qui peut la combattre ; je veux cependant tâcher de mettre de côté toute prévention.

Il y a bien des manieres de les enviſager ; les différens âges, les différens états, le ſexe, les bonnes mœurs, la loi naturelle & le bien public.

L'âge des paſſions eſt bien dangereux à paſſer dans le célibat ; un garçon de quinze à trente ans, que la bienſéance ſeule contient, peut donner dans de grands écarts.

Qu'il ſe marie entre vingt & vingt-cinq ans, eſt-il plus à l'abri des dangers de ſon âge ?

Les préjugés du monde le laissent aussi libre de céder à ses passions, que s'il étoit garçon ; pourvu qu'il vive honnêtement avec sa femme, le public lui passe d'être libertin : il n'exige des hommes que des égards ; la vertu, la bonne conduite est le devoir des femmes ; encore le monde se contente-t-il de l'apparence.

S'il se marie à trente ans, il fera un bon mari, s'il est honnête homme, si sa femme a un bon esprit, & qu'ils soient faits l'un pour l'autre.

Sera-t-il plus heureux que s'il restoit garçon ? C'est ce qu'il faut examiner.

Il aura des momens très-agréables ; & le journal de sa vie sera rempli de douceur, s'il a une femme qui lui plaise & à qui il soit cher.

Mais est-il sûr qu'elle lui plaira

& qu'il lui conviendra, quand ils se connoîtront, & qu'ils auront vécu quelque temps ensemble?

Ils auront des enfans. Que de soins, que d'inquiétudes ces objets d'attachemens entraînent? Les risques de la vie qu'on voit courir à une femme qu'on aime, dont on est aimé, font acheter bien cher le plaisir de se voir renaître dans ses enfans.

Ces objets si chéris ne voient pas plutôt le jour, qu'ils deviennent à la fois des sujets de peines & de plaisirs.

Leur santé, leur éducation, leurs défauts, (malgré l'illusion que fait l'amour paternel,) leur établissement, leurs bons ou mauvais succès; toutes ces choses enfantent mille soins, mille peines, & donnent rarement la satisfaction qu'on en avoit attendu.

J'ai choisi l'état du mariage le

plus heureux ; voyons les ſuites d'un mariage mal aſſorti : c'eſt le grand nombre.

Les intérêts arrangent & déterminent les mariages plus qu'aucun autre motif.

Avec beaucoup d'aiſance, & même au milieu des plus grandes richeſſes, ſi l'on eſt lié à une femme qui déplaît, ou qu'on aime, & qui ne répond pas au goût qu'on a pour elle, eſt-on heureux ?

On ſçait que le monde permet aux hommes des dédommagemens qui peuvent interrompre le déſagrement de vivre avec une femme qui déplaît, ou à qui on ne plaît pas.

Mais eſt-ce la peine de ſe-marier, pour n'enviſager que cette reſſource ? Eſt-ce la peine de faire le ſacrifice de ſa liberté, pour avoir journellement devant les yeux un

objet qui devient de plus en plus chagrinant?

Qu'en arrive-t-il? Le mari se dérange; sa maison est celle qu'il fréquente le moins : la femme offensée de cette conduite, soit qu'elle la mérite ou non, rencontre dans son chemin des gens qui blâment son mari, pour s'insinuer dans son esprit : dès qu'ils s'en sont emparés, le cœur se met bientôt de la partie; & voilà ce qui produit généralement les plus grands écarts de part & d'autre.

Ont-ils des enfans? Leur éducation souffre toujours de la mésintelligence du pere & de la mere.

Ils les aiment moins, quand ils sont désunis entr'eux : le mari qui a le droit de diriger les biens, refuse souvent le nécessaire; mais communément il retranche une

partie de ce qu'il faudroit pour les bien élever : la femme n'a pas elle-même tout ce qu'il conviendroit de lui donner ; le mari la punit par-là, ou plutôt il emploie à ses plaisirs ce qu'il devroit destiner à l'entretien de sa maison, de sa femme & de ses enfans.

Il est des états qui exigent qu'on se marie ; une femme est souvent nécessaire dans certaines positions.

Un homme en place a besoin d'une femme pour faire les honneurs de sa maison.

Un homme veuf très-occupé, qui a des enfans, est souvent dans la nécessité de se marier, parce qu'il n'a pas le loisir de vaquer à leur éducation.

Tous ceux qui ont à répondre au public ; dans le poste qu'ils occupent, sont obligés de prendre une femme pour tenir leur maison.

Un fils unique doit à ſes pere & mere la ſatisfaction de leur donner des héritiers, ſoit par rapport à leur nom, ſoit par rapport à leurs richeſſes.

Un aîné eſt deſtiné à perpétuer ſa race; ſoit préjugé, ſoit raiſon, puiſqu'il doit réunir la plus grande partie des biens de ſa famille ou de ſa maiſon, c'eſt à lui à ſacrifier ſa liberté au bonheur de ſes pere & mere, au ſoutien de ſa race, en la perpétuant: c'eſt un eſpece de devoir.

La loi naturelle, la premiere deſtination de l'homme eſt de croître & de multiplier; elle s'accorde en cela avec la politique & le bien de l'état & de la ſociété.

S'il s'agiſſoit de partir de ce principe, il ſembleroit que tout homme ſeroit obligé de ſe marier: cependant les loix divines & humaines autoriſent le célibat,

soit pour choisir un état plus parfait, soit même pour le soutien des familles & des maisons.

Si un homme qui a plusieurs garçons, les marioit tous, ce partage de ses biens détruiroit sa fortune, souvent dégraderoit son nom par l'impossibilité de le soutenir décemment.

Politiquement les gens aisés, qui n'ont pas de richesses immenses, ne marient que leur fils aîné.

Les gens du peuple se marient tous, parce qu'ils n'ont rien à risquer, n'ayant ni nom ni richesses, ni réputation à ménager.

Les gens aisés, ou qui portent un beau nom, sont donc, par l'usage, autorisés à ne marier qu'un fils, quoiqu'ils en aient plusieurs.

Qu'arrive-t-il de cela? Souvent celui qu'on marie préféreroit le célibat, & céde au devoir, en faisant le sacrifice de sa liberté.

L'intérêt, les convenances, la vanité des peres & meres préſident au choix qu'ils font pour leur fils ; il ſe trouve lié, pour ſa vie, avec une femme qu'il ne connoît point.

S'il eſt heureux, ce ſera par hazard : on n'a rien fait pour concourir à ſon bonheur.

Pendant qu'il court, malgré lui, le riſque d'être fort à plaindre, en ſubiſſant le ſort d'un aîné, ſes cadets ſe plaignent ſouvent d'être deſtinés à paſſer leur vie dans le célibat ; & il arrive qu'aucuns d'eux ne ſont heureux.

L'inégalité dans le partage des biens eſt la ſource de ces inconvéniens ; le luxe opere les mêmes effets, & fait naître les mêmes abus dans les pays où la loi partage également chaque enfant.

Le célibat eſt donc l'état le plus nombreux parmi les gens nobles, riches ou aiſés.

C'eſt

C'eſt le peuple qui eſt chargé de remplir la véritable deſtination de l'homme.

Quelle contrariété dans l'uſage établi au préjudice de cette deſtination !

Un pere, je ſuppoſe, a trois garçons & trois filles.

S'il eſt ſeulement aiſé, il tâchera de marier ſes trois filles ; mais il ne mariera que ſon fils aîné.

Si chacun faiſoit ce calcul ; à qui ce pere pourroit-il marier ſes trois filles, en ſuppoſant (ce qui eſt vraiſemblable) qu'il y ait autant de filles que de garçons dans le monde ?

Nous ſommes toujours inconſéquens dans nos vues & dans nos projets, parce que nous n'avons jamais que nous pour objet.

Nos enfans même ſemblent nous être étrangers, lorſqu'il eſt eſt queſtion de notre amour-pro-

pre : tout eſt ſacrifié à cet ennemi du genre humain : les intérêts les plus chers vont preſque toujours après lui.

On a le courage de donner une fille de quinze ans à un homme ſexagénaire, lorſqu'il lui fait ſa fortune ; on ne ſe met point en peine de ſon bonheur : la vanité veut qu'elle ſoit dans un état opulent.

Elle eût pu être unie à un mari d'un âge proportionné au ſien, beaucoup moins riche, à la vérité, que ce vieillard ; mais il auroit fallu ſe contenter de la rendre heureuſe ; & l'on a préféré la ſatisfaction de la voir languir au milieu des richeſſes qui attirent la conſidération.

Les filles ſont des victimes qu'on éleve avec ſoin, pour les immoler à l'orgueil de ceux qui leur ont donné le jour : j'entens parler des gens du monde.

Elles naiſſent eſclaves des préjugés ; il faut qu'elles ſoient mariées ou religieuſes.

Le célibat n'eſt fait pour elles, qu'autant qu'elles ſe lient pour jamais par des vœux.

La plûpart cependant ſeroient plus heureuſes en gardant ſimplement le célibat, qu'en aſſociant leur ſort à un homme dont elles dépendent, pris au hazard, qui rarement eſt digne d'être aimé ; qui n'en prend pas la peine ; qui preſque toujours s'explique par le droit d'autorité ; qui fait grace, quand il veut bien ſe rapprocher de l'égalité, & qui n'a d'égard qu'à ce qui contribue à ſon bonheur.

Le ſort du ſexe en général, & ſa deſtination eſt d'être privé de ſa liberté. On ne ſçauroit donc trop accoutumer de bonne heure les filles à la dépendance : elles doivent l'enviſager comme une

chose de droit, contre laquelle il seroit inutile de se révolter.

Heureuses encore, quand on leur laisse le choix du genre d'esclavage.

On blâme la jeunesse de ce siécle, du libertinage auquel elle se livre.

Que ne marie-t-on les garçons aussi-bien que les filles, comme faisoient nos peres ? Ce seroit suivre la loi naturelle ; ce seroit coopérer comme citoyens au bien de la société, & au bonheur de l'Etat.

Ce seroit être vraiment peres, & en remplir un des devoirs des plus essentiels, pourvu qu'on n'y employât pas une autorité qui contraignît le goût, l'inclination ; car alors ce seroit aller contre le principe, qui est de faire le bonheur de ses enfans, ou du moins de l'avoir toujours en vue.

L'état du mariage pour les

hommes, est celui qui peut le plus les porter aux bonnes mœurs. C'est le bonheur de l'Etat que les garçons se marient; la nature exige l'union des deux sexes, & rien n'est mieux établi que le mariage pour la propagation : l'autorité étant départie aux hommes, c'est un moyen de rendre les nœuds du mariage moins désagréables, lorsqu'ils n'ont pas fait un bon choix.

Le célibat n'a pour eux que des écueils du côté des mœurs ; & le mariage est une source inépuisable de peines, lorsqu'il n'est pas assorti à tous égards.

Le sexe est plus à plaindre, en ce que c'est très-rarement de son choix qu'une fille se marie.

Si elle reste fille, elle est esclave de mille bienséances. Le célibat n'est pas pour elle un état de liberté; tant qu'elle est jeune,

elle eſt déplacée dans le monde.

Le cloître eſt une priſon éternelle pour elle ; & l'état du mariage eſt encore celui où elle a le plus d'eſpoir de jouir d'une partie de ſa liberté ; c'eſt pourquoi toutes les filles deſirent de ſe marier.

C'eſt par la raiſon contraire que les hommes, qui penſent en honnêtes gens, ſont éloignés du mariage.

Ils ſentent que ce lien doit leur faire perdre une partie de leur liberté, & les aſſujettir à beaucoup de devoirs.

Tous ces inconvéniens du mariage n'exiſtent que depuis les gens aiſés, bien élevés, & audeſſus du peuple, juſqu'aux plus grands ſeigneurs.

Le peuple des deux ſexes eſt porté au mariage, parce qu'heureuſement il ne raiſonne point.

Sur l'Honneur.

L'Honneur est très-difficile à définir ; il y en a de plusieurs especes.

L'honneur qui mérite ce nom, consiste dans nos sentimens, & dépend d'eux absolument & uniquement.

L'honneur qui dépend de l'opinion que les autres ont de nous, nous rend esclaves des préjugés établis & reçus dans le monde.

L'honneur essentiel d'une femme consiste dans sa vertu.

Celui que le monde exige d'elle, consiste à paroître en avoir.

Le véritable cependant est celui qui réunit la réalité & l'opinion.

La vertu est aussi le véritable honneur des hommes ; mais l'honneur, tel qu'on l'entend dans le monde, exige d'eux des choses

contraires à la raiſon & aux loix divines & humaines.

L'honneur du monde veut que ſi un homme eſt inſulté par un autre, il en tire raiſon, en riſquant ſa vie pour l'ôter à celui qui l'a offenſé ; qu'il foule aux pieds toute autre loi, pour celle du point d'honneur, & qu'il abandonne le ſoin de ſon ame pour ſatisfaire à ce préjugé.

L'honneur veut encore, dans un certain ordre de gens, qu'un homme ſoit reſponſable des écarts de conduite de ſa femme, & qu'il ſoit deshonoré, ſi elle eſt ſenſée l'être.

Il veut encore qu'un honnête négociant, connu pour avoir la plus grande probité, s'il manque à ſes engagemens par quelque malheur que ce ſoit, reſte deſhonoré parmi ſes ſemblables.

Combien cet honneur chimérique du monde a-t-il de caprices ?

Il veut, à toute rigueur, que l'on paye les dettes du jeu ; sa loi dit, dans les vingt-quatre heures, dut-on ruiner sa femme & ses enfans : les familles même se cotisent pour y satisfaire.

Tandis que l'honneur du monde a cette exactitude stricte pour cette espece de dette, il souffre, il semble même autoriser ce joueur à ne payer de sa vie celui qui lui fournit les alimens les plus nécessaires à sa subsistance.

Il est, en général, plus indulgent pour les femmes que pour les hommes.

L'apparence de la vertu est tout ce qu'il exige d'elles.

SUR LES BESOINS.

LEs arts ont produit la molleſſe, & multiplié nos beſoins.

Les beſoins réels ſont en très-petit nombre : le payſan heureux & aiſé jouit des choſes vraiment néceſſaires à l'homme.

Tout ce qui eſt au-delà, nous eſt plus nuiſible qu'utile.

Ce payſan accoutumé aux injures du tems, & à une vie dure, ne craint ni le froid ni le chaud.

Celui qui habite la ville, craint l'un & l'autre ; il ſouffre lorſqu'il n'a pas ce qui eſt néceſſaire pour s'en garantir, & il eſt ſenſible aux moindres intempéries de l'air.

Cet habitant de la ville, s'il étoit réduit à n'avoir que du pain, ſeroit très à plaindre, tandis que le payſan ſe trouve heureux, lorſqu'il eſt aſſuré d'avoir ce pain,

dont il fait ſon unique nourriture.

Il eſt vêtu de la même maniere dans toutes les ſaiſons.

Il faut à l'homme policé des habits chauds pour l'hiver, & de legers pour l'été.

Le payſan paſſe de très-bonnes nuits ſur la paille, ou à l'injure du tems.

L'habitant des villes ſe plaint, ſe trouve miſérable, lorſqu'il eſt réduit à un méchant lit, à un ſimple matelas.

L'homme qui a de quoi avoir du pain, de quoi ſe vêtir, & de quoi dormir à couvert, a cependant le néceſſaire, puiſque le payſan ſe trouve heureux, lorſqu'il peut avoir ces trois choſes eſſentielles à la vie, & qui renferment tous les vrais beſoins.

Les autres auxquels nous donnons ce nom, ne ſont réellement que des habitudes.

Les arts ont fait naître la mol-

leſſe ; la cupidité a produit l'induſtrie : nos paſſions entretiennent l'un & l'autre ; cela ſe tranſmet de génération en génération.

On éleve ſes enfans comme on a été élevé ; on leur rend le mauvais ſervice de les accoutumer à mille choſes inutiles à la vie & à la ſanté, qui même y nuiſent ſouvent.

Cette habitude priſe dans l'enfance, ſe convertit en beſoins, pour les rendre heureux, à ce qu'on croit, on les expoſe à ſe trouver fort à plaindre dans le cours de leur vie, lorſqu'ils viennent à manquer de ces choſes inutiles, auxquelles ils ſont accoutumés.

Les peres & meres (qui en ont la faculté,) font ſervir leurs enfans comme on les ſert ; s'ils n'ont pas le moyen de les faire ſervir, la plûpart les ſervent eux-mêmes.

Si au lieu de les accoutumer à avoir besoin des autres pour ce qui leur est nécessaire, on les habituoit à s'en passer, ne leur rendroit-on pas un plus grand service ?

Si nous devions nous procurer nous-mêmes tout ce que nous exigeons du service de nos gens ; combien ne retrancherions-nous pas de nos prétendus besoins ? Que de choses inutiles nous paroîtroient telles, s'il nous falloit prendre la peine de les préparer ! S'il falloit nous assujétir aux soins qu'elles exigent, à la peine qu'elles donnent avant d'en jouir, combien n'en supprimerions-nous pas ?

La vraie mesure de nos besoins est celle que nous prenons pour calculer, réduire, & mesurer ceux du pauvre que nous voulons soulager, en lui procurant le nécessaire.

Le prétexte de la différence des états est bien souvent un faux-fuyant dont nous nous servons, pour nous en faire accroire : c'est abuser de notre raison, pour satisfaire nos sens & nos passions.

La privation des choses dont nous nous sommes fait des besoins, nous rend malheureux ; & la jouissance de ces mêmes choses, (par l'habitude d'en jouir) nous devient insensible & insipide.

Pourquoi nous faire des besoins, & nous surcharger de soins qui nous assujettissent sans nous rendre heureux ?

Si nous essayons de nous passer de quelques-uns de ces prétendus besoins, il nous en coûteroit d'abord un peu ; mais bientôt en en perdant l'habitude, ils ne nous paroîtroient plus nécessaires, & nous n'en sentirions pas la privation.

Combien de retranchemens

nous pourrions faire sur ces apparens besoins !

Si l'on vouloit attaquer seulement ce qui a rapport au luxe, que de riens importans à supprimer, sans être moins convenablement chacun dans son état !

Les recherches du luxe sont souvent aussi incommodes qu'onéreuses.

Une femme qui tient cercle, est entourée de mille petits meubles, ou embarrassans, ou casuels, qui exigent une attention, & qui ne sont commodes qu'aux yeux des autres.

Que de belles porcelaines ! que de magots de la Chine ! que de dorures ! que d'ornemens que la cupidité a imaginés pour nourrir la vanité !

Quelle richesse dans les ameublemens, à laquelle on pourroit substituer une noble & honnête simplicité !

Quelle recherche pour la table, moins pour satisfaire le goût que la vanité!

Que de variété & de richesse dans les habits, moins pour la décence de son état, que pour effacer & surpasser celle de ses égaux!

Quel nombreux domestique, & que d'équipages somptueux, moins pour l'utilité que pour la magnificence!

Combien de gens, pour paroître atteindre le luxe de leurs pareils, se privent du nécessaire!

Dans les choses commodes ou prétendues telles, que de retranchemens à faire!

La plûpart excitent & nourrissent la mollesse; la mollesse affoiblit, énerve l'homme, & fait à la longue dépérir l'espece.

Voit-on, en général, dans les villes (& sur-tout parmi les gens à leur aise,) des hommes robustes

& forts comme ceux qui cultivent les campagnes?

Y voit-on des femmes capables de ſuffire à des travaux pénibles comme les payſannes?

Une femme à ſon aiſe dans une ville peut à peine ſe promener une heure dans un jardin, tandis que les autres, ſouvent accablées d'un lourd fardeau, font à pied pluſieurs lieues.

L'une eſt preſque toujours incommodée, délicate & foible; & l'autre jouit d'une bonne ſanté, malgré la vie laborieuſe & pénible qu'elle mene.

L'une toujours occupée de travaux ou de ſoins indiſpenſables & intéreſſans pour elle ou ſa famille, ne connoît point l'ennui. Le temps eſt toujours court pour elle.

L'autre dans une oiſiveté volontaire, & obligée de chercher des reſſources contre l'ennui,

compte les heures qui lui paroiſſent ſouvent longues ; le plaiſir (à force d'être à même d'en jouir,) lui devient inſipide.

Chaque choſe qui devroit faire l'objet des ſoins de celle-ci ; ſon mari, ſes enfans, ſa maiſon ; rien de tout cela ne l'occupe : elle s'en rapporte à ceux qu'elle a chargés d'y veiller.

Son mari que la diſſipation entraîne, que le monde, les plaiſirs, l'ambition ou les affaires occupent, n'a pas le temps de voir ce qui ſe paſſe chez lui, ou ne s'en met point en peine.

Leurs enfans, filles ou garçons, ont des perſonnes auprès d'eux pour les élever : le collége & le couvent, dès qu'ils ſont en âge d'y aller, débarraſſent cette femme nonchalante pour ſes devoirs, & ce mari diſſipé & frivole des ſoins généraux qu'ils avoient pour leurs enfans. On

établit les filles, au sortir du couvent : on place les garçons suivant leur état, au sortir du collége, & on ne se met guères en peine de leurs mœurs. Ils deviennent ce qu'ils peuvent : le pere & la mere jouissent ou croient jouir de la vie ; & en effet ils se trouvent au bout de leur carriere, sans sçavoir comment ils y sont parvenus, ni à quoi ils ont passé leur vie. Leur fortune est souvent dérangée par leur négligence, ou le faste, ou le désordre de leurs mœurs.

Ils meurent accablés de dettes & de procès, & laissant une succession délabrée a des enfans mal élevés comme eux, & qui ont déja dissipé d'avance leur héritage.

Ces peres dénaturés meurent souvent avec le regret de n'avoir pas eu le temps d'achever de se ruiner.

Ceci paroît outré ; & cependant ces sortes d'exemples deviennent très-communs.

C'est, en général, la conduite des gens du monde.

Ils appellent *besoins* tout ce qui a trait à leurs plaisirs, ou plutôt à leurs passions.

Que de besoins multipliés nos passions font naître quand nous les écoutons !

La fortune de l'homme le plus riche lui paroît insuffisante pour les contenter, parce qu'ils se multiplient à l'infini, lorsqu'on les satisfait.

L'homme le plus heureux est celui qui a le moins de desirs, le moins de passions, & le moins de ces prétendus besoins que l'on se fait à plaisir, qui n'intéressent que les sens ou les passions qu'ils nourrissent.

La source du bonheur paroît attachée à la faculté de les satis-

faire, & rien ne nuit autant à la félicité.

Si l'on retranchoit une grande partie des beſoins qu'enfantent nos deſirs, on ſeroit plus heureux. On ne ſeroit point d'envieux. On auroit des reſſources contre les revers de la fortune. On jouiroit d'un ſuperflu conſidérable qu'on pourroit employer à de bonnes actions.

On auroit une meilleure ſanté, plus de vraies ſatisfactions, & beaucoup moins de mortifications, de privations & de peines.

SUR LA MODERATION.

ON eſt engagé à la modération, par amour-propre, par vertu & par principe.

On a beſoin de modération, lorſqu'on éprouve quelque injuſtice qu'on ne s'eſt point attirée.

Quoique le blâme ſoit entiérement pour celui qui commet l'injuſtice, il eſt bien plus puni, lorſqu'on ſe rend maître de ſon reſſentiment que ſi on s'y livroit.

C'eſt le confondre, c'eſt le mettre tout-à-fait dans ſon tort; rien n'eſt ſi humiliant pour lui, & ſi honorable pour celui qui ſçait ſe poſſéder.

Dans une diſpute, celui qui cede a preſque toujours raiſon; & il lui eſt aiſé de ſe contenir.

Celui qui a tort, a engagé ſon amour-propre; c'eſt lui qu'il

défend, lorſqu'il s'obſtine ; ce n'eſt plus le ſujet de la diſpute qui l'intéreſſe. Les gens qui ont l'eſprit juſte ſont rarement obſtinés.

Ce ne ſont pas les injures ni les effets de la colere qui mettent la modération aux plus rudes épreuves.

Ce ſont certains propos railleurs & malins qui bleſſent l'orgueil ou l'amour-propre, auxquels il eſt difficile d'être inſenſible. Plus la raillerie eſt fine, plus on eſt piqué ; & plus il eſt rare qu'on ſoit moderé, parce qu'il y a plus de vertu que de gloire à ſe contenir en pareil cas.

Les ſpectateurs ſont toujours contre celui qui eſt groſſier, bruſque, ou emporté ; mais ils ſont auſſi preſque toujours pour le railleur.

La modération dans le malheur, dans les peines, eſt l'effet

de la vertu, ou d'une raiſon très-ſupérieure & très-rare.

La modération dans les deſirs eſt l'effet du tempérament, ou de l'éloignement des occaſions, ou de l'habitude de réfléchir, & du fruit que l'on a tiré de ſes réflexions.

On devroit ſe faire une habitude de la modération, puiſqu'à chaque inſtant on en a beſoin pour ſon propre bonheur & pour celui des autres.

La politeſſe en tient lieu aſſez ſouvent, ou elle retient du moins en partie.

Les vertus dont l'éclat n'éblouit point, & dont il réſulte peu de ſatisfaction pour la vanité, ne ſont pas les plus recherchées ni les plus conſidérées.

La modération eſt de ce nombre; elle eſt plus intérieure qu'éclatante.

C'eſt

C'eſt un très-petit avantage dans le monde, que d'être modéré, ſuivant l'eſtimation qu'on en fait.

Ce ſeroit, à ce qu'on croit, donner à quelqu'un une mince louange.

Cependant pour avoir cette qualité, il faut en réunir beaucoup d'autres fort eſtimables.

Il faut, pour être modéré, de la raiſon, du jugement, de la prudence, de la douceur, & beaucoup de pouvoir ſur ſes paſſions.

Il faut diſtinguer la modération de la diſſimulation qui fait que l'on ſe contient pour l'inſtant, à condition de s'en dédommager avec avantage, en ſe vengeant.

La vraie modération eſt généreuſe; ou ſi elle eſt quelquefois intéreſſée, elle n'eſt point vindicative.

Elle eſt plus utile encore par

rapport à soi, que par rapport aux autres.

Le moment où l'on se retient par modération, est le triomphe de la raison.

Celui qui le suit est le triomphe de l'amour-propre.

SUR LES CONSOLATIONS.

LEs consolations les plus à portée de nous, sont celles que nous préférons.

Le malheur des autres, par comparaison au nôtre, est la consolation la plus naturelle; ensorte que s'il n'y avoit personne qui éprouvât le même malheur que nous, nous ne sçaurions comment nous y prendre pour nous consoler.

Nos amis ne sont utiles à notre consolation, qu'autant qu'ils en-

trent dans nos peines ; & nous leur ſçavons mauvais gré, lorſque pour nous conſoler ils veulent nous perſuader qu'elles ſont moins conſidérables qu'elles ne nous paroiſſent : pour les adoucir, il faut qu'ils pleurent avec nous.

Nous nous plaiſons à groſſir nos chagrins ; il y a une ſorte de douceur à s'affliger.

Nous voulons être plaints, ou nous voulons tirer une eſpece de gloire du triomphe que le temps doit naturellement remporter tôt ou tard ſur notre douleur.

Nous n'enviſageons d'abord ni remede ni terme à nos peines. Nous regardons cette ſenſibilité, moins comme une foibleſſe que comme un effet de notre raiſon.

Les peines réelles, comme la perte de ceux que nous chériſſons le plus ; la perte de la beauté, la perte de ſon bien ; la mauvaiſe conduite de ceux qui nous

appartiennent, comme mari, femme ou enfans, ſont des peines indépendantes de nous, & que nous regardons comme des coups du ſort qui nous accablent ſans l'avoir mérité.

Voyons comment nous nous y prenons pour nous en conſoler; car on ſe conſole enfin de tout.

La réſignation ſeroit le meilleur & le plus court moyen; mais c'eſt le dernier que nous employons.

Au lieu de prendre d'abord cette route, nos paſſions, notre foibleſſe nous font prendre le chemin oppoſé.

Nous nous livrons à notre douleur, nous nous en faiſons une ſorte de mérite vis-à-vis de nous-mêmes & vis à-vis des autres.

Nous la ſavourons, pour ainſi dire, nos plaintes l'excitent; nous cherchons ceux qui la partagent; il nous ſuffit même qu'ils en faſ-

ſent le ſemblant ; pourvu qu'ils l'approuvent. nous croyons, ou nous nous faiſons accroire qu'ils la ſentent.

Ce qu'ils paroiſſent en prendre, eſt un ſoulagement ; il ſemble que nous prenions plaiſir à chagriner les autres de nos peines.

Ceux qui ſe prêtent à cette manie, y ont ſouvent un intérêt éloigné.

Ils penſent que s'ils éprouvoient quelque chagrin, ils nous trouveroient ſenſibles à leur ſituation.

Peu de gens partagent généreuſement la peine de leurs amis.

Le temps ſeul vient à bout de détruire les peines & le chagrin, ſans le ſecours de perſonne. Pourquoi ſe rendre à charge à ceux qui nous aiment ?

Pourquoi ne pas nous dire tout ce qu'ils nous diroient ?

Malgré l'eſpece de plaiſir que nous prenons à perpétuer des

maux ſans remedes, le temps nous en guérit.

C'eſt prolonger ſes peines, que d'y chercher des conſolations humaines. La réſignation eſt la ſeule conſolation qui les peut abréger.

C'eſt la derniere que nous cherchons pour l'ordinaire, parce qu'elle combat nos paſſions & notre foibleſſe.

Nous nous plaiſons tellement à être plaints, que nous nous faiſons mille petits chagrins à plaiſir, pour intéreſſer à ce que nous croyons les autres, & jouir de la bonté de leur cœur.

Ce n'eſt pas un projet raiſonné; mais c'eſt une habitude, un penchant que nous careſſons, pour ainſi dire, qui, bien loin d'être un moyen d'intéreſſer, eſt celui de refroidir nos amis pour nous.

Nous ſentons que nous avons bien aſſez chacun des malheurs & des peines réelles que nous

éprouvons, sans nous charger de celles d'autrui.

Quelque intérêt que nous y prenions, elles nous paroissent toujours fort au-dessous de celles qui nous sont personnelles; & nous attendons des autres un intérêt vif qui nous console en les affligeant.

Cette injustice mérite le mauvais succès quelle a toujours, qui est de lasser, de fatiguer & de détacher enfin de nous ceux qui nous auroient le mieux aimés.

On devroit plutôt éviter que chercher les amis lorsqu'on est dans la peine; ce sentiment généreux s'attireroit bien mieux l'intérêt tendre que nous cherchons, & qui, dans le malheur, semble, en quelque façon, nous rendre heureux.

LA LIBERTÉ.

L'HOMME n'a qu'un seul moyen d'être véritablement libre ; c'est en se rendant maître de ses passions.

Il jouit plus ou moins de sa liberté, à proportion qu'il les soumet, ou qu'il s'y livre.

Celui qui en a le moins, est le plus heureux & le plus libre.

Celui qui en a le plus, est un malheureux esclave, enchaîné de toutes parts, & qui ne peut, pour ainsi dire, rien faire de lui-même.

Entraîné par elles, il va où elles le menent ; elles le ballotent & le tourmentent.

L'une l'attire d'un côté, l'autre de l'autre : souvent opposées entr'elles, elles excitent dans son cœur tant de trouble & d'agi-

tation, qu'elles le rendent malheureux par l'impossibilité de les satisfaire toutes.

Pour n'être plus attiré par des passions qui se combattent, & qui toutes à la fois veulent lui faire sentir leur empire, il faudroit en vaincre quelques-unes; mais comment rompre des liens qu'il chérit, qu'il se fait, ou tout au moins auxquels il se prête avec complaisance?

Nous tenons encore plus à nos passions qu'elles ne tiennent à nous.

C'est de plein gré que nous en sommes les esclaves.

Quelque vives qu'elles soient, nous sentons la possibilité de les subjuguer.

Nous sentons même qu'il est plus aisé de les vaincre, que de les satisfaire toutes.

Pour les vaincre, les moyens dépendent entiérement de nous;

pour les satisfaire, presque toujours ils dépendent des autres.

Tout le monde chérit, (à ce qu'il croit) sa liberté ; & presque personne n'a le courage de se la donner.

Nous la cherchons souvent en vain, parce que nous l'entendons mal.

Celui qui la desire le plus, est souvent celui qui en connoît le moins le vrai principe.

Si ce principe nous est connu, les difficultés nous effrayent.

Vaincre toutes ses passions ; se dégager entiérement d'elles, c'est se dégager de soi-même.

Ce détachement de nous-mêmes nous paroît une mort anticipée ; & cependant notre liberté est à ce prix.

Nous tenons moins à la vie qu'à nos penchans ; nous ne sentons bien positivement que nous existons, que par l'usage de nos

sens, & le mouvement tumultueux de nos passions.

Si nous ôtions à notre ame le soin de l'un & de l'autre, elle s'ennuieroit dans ce monde, & n'auroit d'autre desir que celui d'être séparée de notre corps.

Libre des passions, c'est l'être autant qu'il est possible ici-bas; & cependant pour être tout-à-fait libre, il y manque quelque chose.

Nous sentons que cet abandon de nous-mêmes laisse un vuide qui a besoin d'être rempli par quelque chose de supérieur à tout ce que nous connoissons.

Notre ame annoblie par le détachement de nous-mêmes, se sent élever au point que rien dans le monde n'est digne d'elle.

Pour éprouver ce sentiment intérieur, il faut être l'homme du monde le plus parfait; mais le plus imparfait des hommes peut

ſentir la vérité de ce raiſonnement.

Tous les jours on exprime un ſentiment qu'on n'a jamais éprouvé. Il ſuffit de le prendre dans ſon principe, & de le ſuivre pas à pas dans ſes effets.

Les uns ſont la conſéquence des autres. On définit & l'on explique le ſentiment comme une machine de méchanique.

C'eſt pour cela qu'il ne s'enſuit pas de ce qu'on connoît la vérité, ni même de ce qu'on l'aime, qu'on ſuive exactement toutes ſes loix.

Nos paſſions, nos malheureux penchans, nos ſens l'éloignent de nous, ſans nous la faire méconnoître.

Après avoir défini la véritable liberté, voyons quel eſt le phantôme que nous prenons ſouvent pour elle.

Nous deſirons tous notre li-

berté ; qu'entendons-nous par-là ?

Le voici ; nous desirons d'être libres, de nous livrer à tous nos goûts & à tous nos penchans.

Il ne nous suffit pas d'être libres de nos idées ; c'est de nos actions que nous voudrions être les maîtres.

Nous desirerions qu'elles ne dépendissent jamais de la volonté des autres ; n'avoir aucuns devoirs à remplir, & aucunes dettes à payer à la société.

Si le Créateur exauçoit ce vœu général des hommes, que deviendroit le monde ?

Pouvons-nous nous passer les uns des autres ? Non ; il est donc aussi injuste qu'inconséquent, de ne vouloir rien prêter à ceux dont nous avons un besoin journalier & indispensable.

Quel droit avons-nous chacun en particulier de vouloir faire seulement ce qui nous plaît,

tandis que les autres s'occupent de ce qu'il nous faut ? Nous doivent-ils plus que nous ne leur devons ?

Les devoirs entre les hommes ſont réciproques. Pour n'être obligé à aucuns devoirs envers les autres, je ne ſçais qu'un moyen ; c'eſt d'aller habiter les forêts, & d'y vivre avec les ours.

Sans parler de l'injuſtice qui nous fait deſirer notre liberté aux dépens de ce que nous nous devons tous, examinons l'uſage que nous en voudrions faire, s'il nous étoit donné par prédilection le droit de n'être bons à rien.

Notre volonté, (voilà ce que chacun répond, c'eſt-a-dire beaucoup, & ne rien dire ;) notre volonté nous guideroit ſûrement vers quelque objet.

Suppoſons que cet objet fût le plaiſir, nous aurions beſoins des autres, (car l'homme qui n'eſt

pas détaché de lui-même ne peut se suffire.)

De ce moment, notre liberté ne seroit plus qu'un être imaginaire ; nous dépendrions de la volonté des autres.

Leurs devoirs, leurs dépendances, leurs volontés, leurs caprices deviendroient les arbitres de nos plaisirs.

Arrêtés à chaque instant par des liens étrangers que nos plaisirs nous rendroient propres, autant vaudroit-il être dépendans des nôtres & de nos devoirs.

Mais, dira-t-on, c'est toujours être soustrait à l'esclavage que de n'être point assujettis à des devoirs indispensables : ceux qu'on se fait deviennent agréables ; ils sont de notre choix : on s'en défait quand on veut.

Ces chaînes volontaires sont douces & faciles à rompre. J'en conviens ; mais de libres qu'elles

paroiſſent d'abord, ſouvent elles changent de nature ; elles ſe fortifient par notre ſécurité, & nous rendent eſclaves par notre foibleſſe.

Suppoſons qu'attentifs ſur nous-mêmes, nous ne donnions pas le temps à nos goûts, à nos penchans de devenir paſſions ; voyons un peu ce que nous ferions de cette apparente liberté.

Les jours qui paroiſſent ſouvent ſi longs, remplis en partie par les devoirs, deviendroient d'une longueur inſupportable ; car il ne faut pas ſe perſuader qu'on puiſſe toujours goûter le plaiſir quel qu'il puiſſe être.

Nous ſentons, quand nous voulons l'examiner, que tout eſt fini en nous. Nous n'avons qu'une certaine meſure de chaque choſe ; nos goûts ſur-tout, s'uſent par l'uſage que nous en faiſons : ils ne ſe ſoutiennent bien ſouvent que

par l'oppoſition que nous trouvons à les ſatisfaire.

Les ſens qui les font naître preſque tous, s'émouſſent & perdent leurs reſſorts dès, qu'ils ſont ſatisfaits.

Ce ne ſeroit pas aſſez des cinq ſens que nous avons pour fournir la carriere de la vie toujours en plaiſirs. Les ſens d'ailleurs, & l'uſage qu'on en fait, uſent le corps.

Le ſommeil, dira-t-on, répare ſes fatigues ; cela eſt vrai pour l'ouvrier & le laboureur ; pour l'homme qui gagne ſon pain à force de peine, pour celui enfin qui vit d'après notre véritable deſtination.

Mais la fatigue que l'uſage des ſens donne au corps, (quand elle paſſe les bornes du néceſſaire,) l'extenue & conſomme ſes forces.

On peut répondre à cela, qu'il

y a des plaisirs dépendans des sens qui, loin d'affecter la machine lui donnent du ressort; comme la promenade, la chasse, les jeux d'adresse, les voyages.

Il en est encore d'autres qui ne nuisent point au corps, & qui occupent agréablement l'esprit, comme la lecture, la peinture, la musique, l'usage enfin de différens talens propres à nous, ou appartenant aux autres.

En faisant succéder ces différens amusemens aux plaisirs vifs qui usent la machine, on pourroit croire qu'ils se prêteroient la main pour se soutenir, & nous faire aller de plaisirs en plaisirs, sans la moindre interruption.

Il y a des gens usant de tous ces avantages, à portée d'en jouir à leur gré, qui désabusent de l'idée où l'on seroit qu'ils font le bonheur.

On les voit tristes, mélanco-

liques, désœuvrés : ils n'ont plus que des desirs indéfinis qui ne portent décidément sur aucun objet ; ou pour mieux dire, il ne leur reste que des caprices

Le plaisir est insuffisant pour rendre l'homme heureux ; cela est prouvé par une infinité d'exemples.

Mais ne peut-on pas se faire des occupations qui dépendent de soi, & dont on ne dépende pas ?

Si ces occupations sont vives & intéressantes, bientôt elles prendront le caractere & le nom de *passions*, & bientôt nous dépendons d'elles

SUR L'USAGE qu'on fait du Temps.

QUE faisons-nous du court espace de temps qu'il y a de l'âge de raison à celui où notre carriere se termine ?

Posons en fait que chacun sçait à quoi il est engagé par ses devoirs : supposons que chacun les remplisse ; & voyons à quoi on emploie le tems qui reste.

Les uns prennent l'oisiveté pour délassement ; les autres, les exercices qui sont utiles à la santé.

D'autres s'abandonnent à la paresse ; le repos est pour eux une récréation. D'autres travaillent, d'autres jouent ; les uns fréquentent les spectacles, les autres les promenades.

L'un lit, l'autre écrit ; celui-ci

étudie ou sur des sujets qui peuvent l'instruire, ou sur des objets intéressans qui peuvent lui procurer des connoissances qu'il n'a pas.

Cet autre a un goût décidé pour la musique ; sa tête est organisée de façon que l'harmonie y fait une impression qui le rend passionné pour elle.

Je ne prétends parler ici que de ceux qui ont du tems à eux chaque jour, dont ils peuvent disposer à leur gré.

S'il étoit possible qu'on n'eût aucun penchant, à laquelle de ces occupations donneroit-on la préférence ?

Plusieurs me répondront qu'ils ne choisiroient point exclusivement aucune de celles dont je viens de parler, & qu'il faudroit s'en servir tour-à-tour pour diversifier ses amusemens.

Cette variété qui semble devoir

être suivie du plaisir, ne l'est point.

L'homme le plus changeant & le plus leger est bientôt rassasié de tout, lorsqu'il ne fait que voltiger d'un plaisir à l'autre.

Celui qui s'amuse le plus, est, pour l'ordinaire, celui qui s'occupe d'une seule chose ; de quelque côté que son goût le porte, s'il est unique & fixe, il doit s'amuser.

Il n'y a, ce me semble, que l'oisiveté qu'on en peut excepter : c'est une infirmité de l'esprit, dont on doit s'efforcer de guérir.

De toutes les occupations dont j'ai parlé, les plus utiles sont celles qui contribuent à la santé, & celles qui font acquérir des connoissances, comme la lecture & l'étude.

Ces dernieres ont cependant leur pour & leur contre.

Si on tire de ses lectures des

lumieres & des moyens pour devenir meilleur ou plus utile à la société, quand ce goût deviendroit passion, il ne pourroit nuire : ce seroit la passion du bien ; on peut s'y livrer sans danger, pourvû que les devoirs marchent toujours avant elle.

Un homme qui devroit beaucoup, & qui, au lieu de s'acquitter, donneroit tout son bien aux pauvres, seroit un fou ; ce seroit méconnoître & oublier ses devoirs : avant tout, il faut être juste.

Une étude bien utile, & à laquelle peu de gens donnent leur tems, c'est l'étude de soi-même. A chaque instant, on y fait de nouvelles découvertes ; si elles ne sont pas flatteuses pour l'amour-propre, on sent qu'elles rendent l'esprit juste, qu'elles forment le jugement, & éclairent sur le principe & l'effet des passions : ces connoissances doivent porter au

bien ; rendre humain & compatiſſant pour les foibleſſes & les fautes des autres.

Beaucoup de gens ont du goût pour l'étude ; pluſieurs en font leur unique occupation ; mais un très-petit nombre étudie utilement.

C'eſt toujours d'après ſon penchant, ſes idées, qu'on ſe choiſit le genre de ſes études. C'eſt ſur-tout d'après ſon caractere.

Eſt-on ſérieux ? On choiſira un travail analogue à ſon penchant ; une étude profonde, n'importe ſur quoi, ſera préférée à une étude ſimplement agréable.

Eſt-on minutieux ? On ſe donnera une peine infinie pour ſçavoir l'origine, l'étymologie d'une choſe abſolument inutile.

Eſt-on d'un caractere changeant ? On eſſayera un peu de tout ce qui ſe préſentera ; ne ſe fixant à rien, on ſçaura très-peu de choſe, quoiqu'ayant beaucoup étudié.

La

Sur la Honte.

LA honte peut avoir différens principes ; la connoissance de ses fautes, la crainte du mépris qu'on n'a point mérité, & le cas qu'on fait du mérite qu'on nous suppose & que nous n'avons pas.

La honte de ses fautes, lorsqu'on les connoît, vient ordinairement du repentir qu'on en a ; ce principe est le plus ordinaire : cependant il peut arriver que cette honte soit causée par la crainte de les voir découvertes, & de ce que l'amour-propre en souffriroit, plutôt que du regret qu'on a de se trouver coupable.

La honte causée par la crainte d'essuyer mal-à-propos le mépris, est une prévoyance de l'orgueil, & une injustice qu'on fait gratuitement aux autres, lorsqu'ils

n'ont point encore donné lieu à cette crainte.

Si on a déja éprouvé leur mépris, il ne faut pas s'y exposer, à moins de se sentir assez de courage pour les confondre.

La honte qu'on peut avoir du cas qu'on fait de nous, en nous supposant un mérite que nous n'avons pas, peut avoir deux motifs;

La vanité qui craint d'être humiliée, ou la modestie qui rejette un encens qu'elle sent ne lui être pas dû.

Il est rare que la honte, en ce dernier cas, n'ait d'autre motif que la justice qu'on se rend : il s'y joint presque toujours quelque sentiment d'amour-propre, qui fait craindre de perdre la chimérique opinion qu'on a de nous, parce qu'alors nous éprouverions des mortifications plus sensibles, que n'a pu être flatteuse l'erreur qui nous a fait valoir, & dont nous avons joui malgré nous.

Sur la Paresse.

LA pareſſe éteint le feu de toutes les autres paſſions ; elle en eſt l'antidote.

Ceux qu'elle domine, ont très-peu de deſirs ; il ont tout au plus le germe & l'idée des paſſions.

C'eſt par tempérament qu'ils ſont modérés dans leurs deſirs, ou par indolence ; il faudroit ſurmonter leur paſſion dominante : pour devenir vicieux, il leur en coûteroit trop.

Naturellement indifférens pour tout ce qui exigeroit de la peine ou des ſoins, ils ne ſont ſenſibles qu'à ce qui contribue à leur tranquillité ; & rien ne les chagrine, que ce qui trouble leur indolent repos.

Si cette paſſion rend preſque inacceſſible au vice, elle n'eſt

cependant pas exempte de blâme, puiſqu'elle entraîne à beaucoup de fautes qui quelquefois rendent très-coupable.

Si elle s'oppoſe au bien qu'on pourroit faire, ſi elle eſt cauſe qu'on néglige de remplir ſes devoirs, elle eſt très-condamnable; & c'eſt ce qui lui arrive preſque toujours, dès qu'elle a acquis le titre & l'empire d'une paſſion.

La pareſſe ſeroit un penchant à deſirer, ſi elle ne nuiſoit point au bien & aux devoirs.

Elle ſerviroit de rempart contre les autres paſſions. Quoi de plus heureux?

Les paſſions modérées par la raiſon, ſont ſouvent utiles à l'homme; le plus ſûr cependant eſt de tâcher de les éteindre toutes.

Le ſeul moyen d'y parvenir, à ce qu'il me ſemble, eſt de tra-

vailler à modérer ſes deſirs, & à en diminuer le nombre, en s'y oppoſant dans leur principe.

SUR L'INCREDULITÉ.

L'INCREDULITÉ eſt une mode; cette mode a paru commode; on l'a adoptée preſque généralement.

Elle paſſera comme tant d'autres qui ont d'abord été ſuivies, & dont on a oublié juſqu'au nom.

On y trouvera des inconvéniens, ſur-tout lorſqu'elle aura gagné le peuple; les gens groſſiers s'en tiennent à la lettre, & de-là tirent leurs conſéquences.

S'il n'y a rien à craindre après la mort, diront-ils, tâchons d'eſquiver le gibet; & d'ailleurs, volons pour nous mettre à notre aiſe dans ce monde.

Quelques maîtres assassinés, d'après ce système, feront, je crois, passer la mode de l'incrédulité.

D'incrédule on deviendra peut-être hypocrite : cette mode aura de moindres inconvéniens ; & peut-être qu'ennuyé d'être comédiens, la mode viendra d'être enfin ce qu'on doit être, pour son bonheur, pour le bon exemple, pour sa propre sûreté, pour le bon ordre & le bien de la société.

Sur la Hauteur.

Il y a de la hauteur de bien des espèces ; celle qui prend sa source dans le caractere, celle qu'inspire la présomption, celle qui résulte de l'habitude d'être flatté, & celle qui vient d'un esprit faux.

La hauteur, dont le principe est dans le caractere, s'apperçoit dès la plus tendre enfance ; on peut en arrêter les progrès, en pallier les effets, si on en prend de bonne heure l'habitude.

Si on est élevé par des gens éclairés & soigneux, ce défaut pourra devenir tolérable ; mais la disposition naturelle à ce penchant restera.

La hauteur qui naît de la présomption, étant nourrie par la vanité & par l'amour-propre, est

une maladie de l'esprit, presque incurable.

L'humiliation & le mépris sont les seuls remedes qui puissent en guérir ; il faut la heurter de front pour qu'elle se reconnoisse.

La hauteur qu'on acquiert par l'habitude d'être flatté, est facile à déraciner.

Un peu de réflexion sur soi-même & sur l'intérêt qu'ont eu les autres à nous trahir en nous flattant ; la comparaison que l'on peut faire de ces adulateurs à ceux qui n'ont point de raisons pour nous tromper, & qui n'en prennent pas la peine ; le peu de cas que ces derniers paroissent faire de nous, sans avoir le projet de nous humilier ; toutes ces réflexions sont des traits de lumiere, qui doivent nous ramener, vis-à-vis de nous-mêmes, à notre valeur réelle.

Dans quelque position que l'on

soit, & quelque mérite qu'on ait, rien ne peut autoriser à avoir de la hauteur, parce qu'il y a toujours en nous assez de défauts, pour compenser ce qui excite notre orgueil.

La hauteur qui naît d'un esprit faux, est celle qu'on se croit en droit d'avoir avec ses égaux, pour des avantages imaginaires, & qui n'existent que dans notre opinion.

Se croire au-dessus d'un autre, parce qu'on est plus riche que lui, parce qu'on a une charge plus chere, parce qu'on est mieux vêtu, qu'on a plus de chevaux, de plus beaux équipages, une maison plus considérable, qu'on fait meilleure chere; parce qu'on a fait une grande alliance, ou qu'on a un parent en place; parce qu'on a une plus jolie figure, ou qu'on se croit plus aimable; parce qu'on vise au bel air, &

qu'on manque de ſens ; parce qu'on dépenſe beaucoup, & qu'on doit encore plus ; prendre le droit d'être haut pour ces prétendus avantages, n'eſt-ce pas avoir l'eſprit bien faux ?

Il y a des gens de la plus commune, & même de la plus baſſe extraction, qui devroient être humiliés par leur état & leur fortune, qui ont cependant de la hauteur.

Elle eſt née avec eux, & priſe dans leur caractere, puiſqu'ils n'ont rien qui puiſſe l'exciter.

Le ſort & la nature leur a tout refuſé, juſqu'à la raiſon & le jugement.

Si ces gens-là ſe trouvoient placés dans une poſition flatteuſe pour l'amour-propre ; s'ils poſſédoient des honneurs, des dignités ; s'ils avoient du pouvoir, du crédit, perſonne ne pourroit les ſupporter ni avoir affaire à eux.

Il s'en trouve quelquefois parmi les gens distingués ou en place. Malheur à ceux qui en dépendent ou qui ont besoin de les solliciter !

L'orgueil, la dureté, l'arrogance, l'ironie, le ton impérieux les annoncent ; & leur hauteur se fait sentir dans tous leurs propos comme dans leurs actions.

Sûrs qu'on respectera leur rang, qu'on craindra leur pouvoir, qu'on a besoin de leur crédit, & qu'on souffrira tout de leur part, ils abusent sans ménagement des égards qu'on a pour eux, s'enyvrent de leur grandeur, & en font porter le poids à tout ce qui les approche.

La hauteur ne peut supporter l'égalité, à plus forte raison l'infériorité ; elle veut exercer un empire, qu'elle en ait le droit ou non.

Il y a des gens hauts, quoi-

qu'avec de l'esprit & du jugement: ils se connoissent ce défaut ; & loin de s'en corriger, sous différens prétextes, ils lui cherchent des excuses.

J'ai remarqué qu'en général, les gens les plus hauts sont aussi les plus rampans.

S'ils croient que quelqu'un soit en passe de les élever, pour réussir auprès d'eux, on les voit s'avilir par mille bassesses.

Pour avoir l'air d'être en liaison avec des gens au-dessus d'eux, ils supportent leur orgueil, leurs caprices, en essuient mille mortifications.

Ils veulent ensuite prendre avantage sur leurs égaux, des fra s qu'ils ont faits pour acquérir cette fausse gloire, & se croient autorisés à les traiter avec hauteur.

Les égaux payent ordinairement la hauteur par le mépris :

il en réſulte donc qu'au lieu de la conſidération que ces orgueilleux ont cru trouver auprès de leurs égaux, ils ſe ſont ſeulement avilis à leurs yeux ; l'égalité n'admet que des devoirs réciproques.

La hauteur avec ſes ſupérieurs, eſt contraire au bon ſens ; celle qu'on fait éprouver à ceux qu'on a ſous ſa dépendance, eſt une eſpece de tyrannie.

C'en eſt aſſez de ſupporter le déſagrément d'obéir, & d'être ſoumis.

La hauteur à l'égard de ſes inférieurs, eſt inhumaine.

N'eſt-on pas aſſez humilié de ſe ſentir au deſſous d'un homme ſemblable à ſoi, plus imparfait peut-être ? C'en eſt ſouvent trop pour l'humanité.

Y joindre la hauteur, c'eſt abuſer de l'avantage que la ſupérioté donne ſur les autres.

Ce prétendu avantage n'eſt

intrinſéquement qu'un effet arbitraire du ſort, ou une convention néceſſaire pour maintenir le bon ordre & la ſubordination, ou très-ſouvent l'effet de quelque préjugé établi auquel l'uſage a donné force de loi.

Il n'en eſt pas de même de l'obéiſſance au Souverain; celle-là eſt de droit divin.

La hauteur n'eſt autre choſe qu'une conſéquence de l'orgueil; ce défaut & ce vice ſont inſéparables.

La hauteur affiche, pour ainſi dire, le mépris; & le mépris révolte.

Il y a une ſorte de méchanceté dans le principe de ce défaut.

Se plaire à mortifier, à humilier, à rendre malheureux qui que ce ſoit, c'eſt être méchant; & voilà cependant le projet que ſe propoſe la hauteur.

On veut anoblir cet indigne

penchant, en lui prêtant les traits de la grandeur, de l'air de dignité, ou l'air imposant.

Ceux qui en éprouvent les effets, sçavent très-bien démêler le principe qui les blesse, d'avec les dehors affectés qui lui servent de prétexte.

SUR LA FORTUNE.

RIEN n'eſt ſi capricieux que la fortune ; elle répand ſes faveurs ſans diſcernement, & ne fait ordinairement que des ingrats.

Elle refuſe tout aux uns, & donne ſans meſure aux autres : elle ſemble ſe paſſionner pour ſes favoris ; & comblés de ſes bienfaits ; ils croient toujours mériter encore plus.

Jamais contens d'elle, inſatiables dans leurs deſirs, comptant pour rien les dons qu'elle leur a faits, dès qu'ils en ont joui, ils en méconnoiſſent le prix.

Les plus reconnoiſſans ſont ceux à qui elle donne peu.

L'homme dénué de tous biens, qui ſeroit aſſuré du néceſſaire, ſe trouve heureux.

Celui qui a de quoi subsister commodément, est bien moins sensible aux avantages que lui fait la fortune : il les attribue à son mérite ; à ses talens, en un mot, il croit qu'ils lui sont dûs.

Ceux que la fortune a comblés de bienfaits, deviennent insensibles à ses faveurs ; ou bien l'avarice s'empare d'eux, & fait croître leur cupidité à mesure qu'elle sembleroit devoir être satisfaite.

Outre les richesses, la fortune distribue bien d'autres avantages auxquels les hommes mettent un prix.

C'est elle qui mene à la faveur, qui donne le crédit, qui très-souvent dérobe au mérite les grandes places, pour les donner à ses favoris. Elle tient dans sa main le laurier qui couronne le héros : la gloire, la victoire se décident au gré de ses caprices ;

c'eſt elle qui d'une action téméraire en fait une brillante & honorable, en la juſtifiant par le ſuccès.

Sans elle, le mérite reſte preſque toujours inconnu. Elle détruit à chaque inſtant ſon propre ouvrage ; auſſi inconſtante qu'elle eſt aveugle, elle répand ſes bienfaits ; & des dépouilles de l'un, elle fait le bonheur de l'autre.

Elle ſe plaît à triompher des plus grands obſtacles, ſoit pour élever ceux qu'elle chérit, ſoit pour abbatre ceux qu'elle a elle-même conduit au faite des grandeurs.

Elle ſe joue, ſans pitié, du bonheur & du malheur des hommes.

Fin de la premiere Partie.

EXTRAIT

Du Catalogue de VINCENT.

CHronologie Egyptienne, pour servir de suite à l'Egypte ancienne, par M. *Dorigny*, in-12, 2 vol. 1765, 5 l.

Code militaire des Suisses, contenant tous les Réglemens & Ordonnances pour les troupes Suisses, par M. *le Baron de Zurlauben*, in-12, 4 vol. 1764, 10 l.

Commentaire sur le Théâtre de *P. Corneille*, & autres morceaux intéressans, par M. *de Voltaire*, in-12, 3 vol. 1764, 7 l. 10 s.

Confiturier Royal, ou nouvelle Instruction pour les Confitures, les Liqueurs & les Fruits, avec de nouveaux Desseins de Tables, in-12, *Fig.* 2 l. 10 s.

Code Militaire, ou Compilation des Ordonnances des Rois de France concernant les gens de guerre; par M. *de Briquet*, nouvelle édition augmentée, 1761, in-12, 8 vol. 20 l.

Le Comédien, Ouvrage divisé en deux parties; par M. *Remond de Sainte-Albine*, nouvelle édition augmentée & corrigée, in-8°, 4 l.

Les Comptes faits, ou Tarif général de toutes les monnoies, tant anciennes que nouvelles; par M. *Barreme*, in-12, 2 l. 10 s.

Droit politique par *Burlamaqui*, in-4°, les 2 vol. reliés en un, 10 l.

Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, par M. *Mignot*, in-12, 2 l. 10 s.

Dictionnaire domestique portatif, contenant

toutes les connoissances relatives à l'Oeconomie domestique & rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'Agriculture; la manière de soigner les Chevaux; celle de nourrir & de conserver toute sorte de Bestiaux; celle d'élever les Abeilles, les Vers à soie; & dans lequel on trouve les Instructions nécessaires sur la Chasse, la Pêche, les Arts, le Commerce, la Procédure, l'Office & la Cuisine, &c. in-8°, 3 vol. 1764, 13 l. 10 s.

Dictionnaire d'Architecture civile, militaire & navale, avec l'explication des termes qui concernent les bâtimens, &c. in-4°, *Fig. sous presse.*

Dictionnaire portatif des Eaux & Forêts; par M. *Massé*, in-8°, paroîtra en 1766.

Dictionnaire d'Anatomie, Botanique, Histoire naturelle, &c. in-8°, 2 vol.

La Double Folie, ou Mêlange de Poësies, in-12, petit format, 1 l. 10 s.

Espion dans les Cours des Princes chrétiens, in-12, 9 vol. 22 l. 10 s.

Essai sur le Bonheur, ou Réflexions sur les biens & les maux de la vie; par M. *Formey*, in-12, 2 l.

Essais politiques sur l'Etat présent de l'Europe; par M. le Vicomte *d'Andresel*, nouv. édit. in-12, 2 vol. 1766. 4 l. 10 s.

Esprit de Mlle Scudery, par M. l'Abbé *Delacroix*, in-12, 1766, 2 l. 10 s.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, par M. *Roux*, in-8°, 2. vol. 1766, 12 l.

Elemens de l'Art militaire, par M. *Cugnot*, ancien ingénieur, in 12, 2 vol.

Esprit des Monarques philosophes, par M. l'Abbé *Delaporte*, in-12, 1764, 2 l. 10 s.

Fables choisies mises en vers par M. *de la Fontaine*, grand in-12, 3 l.

Fables de *Lessing*, traduites de l'allemand en françois, par M. *d'Antelmy*; avec une dissertation sur la Fable, in-12, 1764, 3 l.

Fabliaux & Contes des Poëtes François des XII, XIII, XIV & XV siécles, par M. *de Barbazan*, in-12, 3 vol. 6 l.

Familles des Plantes, par M. *Adanson* de l'Académie Royale des Sciences, in-8°, 2 vol. 1764, 12 l.

Le Génie de *Montesquieu*; par M. *Deleyre*, in-12, nouv. édit. 1762, 2 l. 10 s.

Grammaire Françoise du *P. Buffier*, in-12, 2 l. 10 s.

Grammaire Hébraïque, par M. *Ladvocat*, in-8°, nouvelle édition, 1765, *broch.* 3 l.

Histoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes; par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 5 l.

Histoire de la réception du Concile de Trente dans les differens Etats catholiques, avec les piéces justificatives; par M. l'Abbé *Mignot*, nouv. édit. in-12, 2 vol. 1766, 5 l.

Histoire de l'Eglise en abrégé, depuis le commencement du monde jusqu'à présent; par M. *Dupin*, in 12, 4 vol. 10 l.

Histoire de Louis XIV; par *Pelisson*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.

Histoire des Navigations aux Terres Australes; par M. *Desbrosses*, in-4°, 2 vol. *gr. papier*, 24 l.

Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, par *P. Fr. Le Courayer;* nouvelle édition à laquelle on a joint la défenſe de l'Auteur contre les cenſures de pluſieurs Prélats & Théologiens, in-4°, 3 vol. 30 l.

Hiſtoire du Démêlé de *Henri II*, Roi d'Angleterre, avec *Thomas Becket* Archevêque de Cantorbery; par M. l'Abbé *Mignot*, in 12, 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Peuple de Dieu; par le *P. Berruyer;* premiere partie, contenant l'ancien Teſtament, in-12, 10 vol. 25 l.

—— La même, in-4°, 8 vol. 80 l.

Hiſtoire du Peuple de Dieu, par le *P. Berruyer;* ſeconde partie, contenant le nouveau Teſtament, in-12, 8 vol. 20 l.

—— La même, in 4°, 4 vol. 36 l.

Hiſtoire Eccléſiaſtique par M. l'Abbé *Fleury*, nouvelle édition, in-4°, 36 vol. 216 l.

—— La même, in-12, 36 vol. 108 l.

—— Table générale de cette hiſtoire, in-4°, 15 l.

Idylles & Poëmes champêtres de M. *Geſſner*, traduits de l'Allemand, par M. *Huber*, in-8°. 1762, *avec Vignettes*, 3 l.

Le Jardinier fleuriſte ou la Culture univerſelle des Fleurs, Arbres, &c. avec des Deſſeins nouveaux pour les Parterres, Boſquets, &c. la maniere de rechercher les eaux & faire les Baſſins; par le ſieur *Liger*, nouvelle édition, in-12, *Fig.* 1763. 3 l.

Les Réglemens & Ordonnances pour les troupes Suiſſes; par M. *le Baron de Zurlauben*, in-12, 4 vol. 1764, 10 l.

Mes Loisirs ; & l'Apologie du Genre humain, par M. le Chevalier *d'Arc*, nouvelle édition augmentée, in-12, 2 l. 10 s.

Maladies des femmes, in-12.

La Mort d'Abel, Poëme de M. *Gessner*, traduit de l'allemand, par M. *Huber*, nouvelle édition, in-12, *petit format*, 1764, 2 l.

Oeuvres de M. l'Abbé *de Chaulieu*, nouvelle édition augmentée & corrigée, in-12, 2 vol. 4 l.

Oeuvres de *P. Corneille*, in-12, 7 vol. 17 l. 10 s.

—— Les mêmes in-12, 10 vol. *petit format*, 20 l.

Les Préjugés des anciens & nouveaux Philosophes sur la nature de l'ame humaine, ou Examen du matérialisme, in-12, 2 vol. 1765, 5 l.

Précis de la matiere médicale, par M. *Lieutaud*, pour servir de suite au Précis de médecine, in-8°.

Traité des Droits de l'Etat & du Prince sur les biens possédés par le Clergé, par M. *Mignot*, nouvelle édition, in-12, 6 vol. 1766. 15 l.

Traité des Prêts de Commerce, ou de l'Intérêt légitime & illégitime de l'argent, par M. *Mignot*, nouv. édit. in-12, 4 vol. 1759, 10 l.

Traité du Domaine; par M. *Lefevre de la Planche*, 3 vol. in-4°, 1765, 36 l.

Traité de la formation méchanique des Langues & des Principes physiques de l'Etymologie, in-12, 2 vol. *Fig.* 1765, 6 l.

Le Voyageur François, ou la connoissance de l'ancien & du nouveau monde, par M.

l'Abbé *Delaporte*, in-12, 2 vol. 1765, 3 l.
Les Tomes III & IV du Voyageur François; par M. l'Abbé *Delaporte*.
Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, par M. l'Abbé *Racine*, nouvelle édition, in-12, 15 vol. 52 l. 10 ſ.
— Séparément les tomes X, XI, XII, XIII, 16 l.
— Et les Tomes XIV, XV, 1764, 8 l.
— Le même Abrégé, in-4°, les ſix premiers vol. 60 l.
— La ſuite paroîtra en 1766.
— Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de l'Egliſe; par M. l'Abbé *Racine*, in 12, 2 vol. 7 l.
Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique, &c. par M. *Bruzen de la Martiniere*, nouv. édit. corrigée & augmentée, in-fol. 6 vol. paroîtra en 1766.
Le grand Dictionnaire hiſtorique de *Moreri*, ou le mêlange curieux de l'Hiſtoire ſacrée & profane, &c. nouvelle édition, dans laquelle les Supplémens ſont refondus, in fol. 10 vol. 1759, 240 l.
Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de l'Egliſe; par M. l'Abbé *Racine*, in 12, 2 vol. 7 l.
Diſſertation ſur l'origine des François, in-12, *broch.* 12 ſ.
Hiſtoire critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules; par M. l'Abbé *Dubos*, nouvelle édition, in-4°, 2 vol. 20 l.
Hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament, & des Juifs, pour ſervir d'Introduction à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'Abbé *Fleury*; par *D. Calmet*, in-4°, 4 vol. 36 l.

REFLEXIONS

HAZARDÉES

D'UNE FEMME IGNORANTE,

QUI ne connoît les défauts des autres que par les siens, & le monde que par relation & par ouï-dire.

SECONDE PARTIE.

SUR LES PREJUGÉS.

NOUS voulons tout ramener à nos goûts, à nos usages, à notre façon de penser & à nos préjugés.

De quel droit voulons-nous que l'univers se soumette en esclave à nos décisions & à nos caprices?

Pourquoi prétendons-nous que nos mœurs, que nos usages, que nos idées valent mieux que ceux des autres peuples qui, de leur côté, croient penser & se conduire mieux que nous?

Sommes-nous plus heureux que ceux dont nous blâmons les coutumes & la façon de penser? Le sont-ils plus que nous?

Sommes nous meilleurs qu'eux? Valent-ils mieux que nous?

Est-il deux hommes sur la terre qui pensent & qui agissent exactement de même?

En est-il deux qui sentent au même degré, & de la même maniere l'impression des passions?

Les sens, le tempérament, l'humeur, les goûts, l'intelli-

gence, tout diffère en eux. Il en eſt de même de leurs préventions & de leurs préjugés.

Les préjugés de chaque nation paroiſſent les mêmes pour tous ceux qui la compoſent ; & cependant il n'y a pas deux perſonnes qui les ayent au même degré, ni qui les enviſagent préciſément de la même maniere.

Outre les préjugés généraux de chaque nation, il y en a beaucoup d'autres.

Préjugés d'éducation, préjugés du monde, préjugés d'état, préjugés de ſociété, préjugés dépendans des paſſions ; principes en préjugés ; préventions que nos ſens plus ingénieux que notre raiſon, transforment habilement en préjugés.

Rien n'eſt ſi facile à contracter que les préjugés ; & rien n'eſt plus difficile à détruire.

Ceux de l'enfance, qui dépendent des premieres idées que nous avons, ou qu'on nous donne avant même d'avoir de la raiſon, ſont ſi forts, que la réflexion & le diſcernement éclairé par le jugement, ne peuvent bien ſouvent venir à bout de les détruire.

C'eſt pour cela qu'il eſt bon de graver dans l'eſprit des enfans les grands principes, avant même que leur raiſon puiſſe les appuyer & les défendre contre les paſſions. Ne craignons point d'en faire des préjugés d'enfance : qu'importe que ce ſoit la raiſon ou le préjugé qui ait formé l'homme vertueux ? N'eſt on pas ſûr que la raiſon approuvera, défendra, affermira ce que le préjugé aura fait, lorſqu'il nous aura appris le chemin qui mene à la vertu ?

Ce préjugé d'enfance eſt auſſi utile, que les autres, en général, ſont dangereux.

Les puériles frayeurs qu'on fait aux enfans, ſoit pour les amuſer, ſoit pour les rendre craintifs, ſont des préventions très-dangereuſes. Si on n'en rectifie promptement les effets par une éducation raiſonnable; ſi on ne s'occupe à détruire ces premiers préjugés, on eſt sûr qu'ils ſe fortifieront avec l'âge. Ils pourront changer d'objets; mais il s'enſuivra toujours, qu'on ſera ſuſceptible de peur, de ſuperſtition, & dominé par une crainte ſervile qui retrécit l'eſprit, affoiblit le cœur, & énerve l'ame.

Les préjugés du monde ſont plus multipliés & plus fâcheux encore.

Ils dirigent, pour ainſi dire, & ils entraînent aux plus grands déſordres ceux qu'un heureux na-

turel & une bonne éducation portoit sans effort à toutes les vertus.

Une jeune personne qui n'a point encore senti l'effet tumultueux des passions, dont toutes les idées sont simples & inocentes, est d'abord instruite par ceux qui l'environnent & de qui elle dépend, des devoirs du monde.

Ces devoirs prétendus sont fondés sur la fausseté, la vanité, le respect humain & l'hypocrisie.

Que lui enseigne-t-on? Qu'on doit s'occuper de plaire par tous les moyens permis & en usage dans le monde. Sa naïveté est proscrite comme un défaut : on exige qu'elle prévoie & qu'elle évite, en s'exprimant, ce qu'elle doit ignorer si elle est bien élevée.

Comme l'on sent que c'est lui demander l'impossible, on lui recommande le silence, à moins que ce ne soit pour dire des choses obli-

geantes & flateuſes, ſoit qu'elle les penſe ou non. Cela s'appelle la politeſſe; & l'on ſçait, dit-on, à quoi s'en tenir ſur de tels propos. Ils n'intéreſſent point la vérité; cependant ce ſont des menſonges.

Peu accoutumée à cette duplicité, on loue ſes charmes, ſes graces, ſes talens, ſon eſprit: indépendamment de ce que l'amour-propre eſt ingénieux à perſuader ce qui flatte, elle ſent que ce qu'on lui dit eſt vrai; elle en ſçait gré à ceux qui font ces remarques. De ce moment, elle perd cette modeſte ignorance de tout ce qu'elle a d'aimable, qui étoit le plus attrayant de ſes charmes.

On lui a dit qu'il faut s'occuper de plaire; l'y voilà encouragée par de nouveaux éloges; & quelques hommages, ſouvent trompeurs, & toujours intéreſſés, flattent ſon orgueil.

Elle emploie toutes les ruſes

de l'amour-propre & de la coqueterie pour multiplier ses triomphes. Il faut plaire, lui a-t-on dit ; la nature, les sens appuient en elle ce préjugé d'éducation.

Son cœur que ce desir insatiable de plaire a déja corrompu, est livré aux passions les plus séduisantes & les plus dangereuses.

Elle n'aimoit, ne connoissoit que la vérité ; la fausseté est devenue nécessaire à ses vuës : tous ses projets ont pour objet la séduction ; on lui en a fait une loi ; l'intérêt de sa vanité a converti cette loi en préjugé ; son penchant l'appuie : l'usage l'autorise.

Une fausse gloire qui résulte de ses succès, (toujours d'après les préjugés du monde,) gâte son esprit : au lieu de raison, elle n'a que des préventions & des préjugés ; elle ne pense & n'agit plus que relativement à eux.

L'extérieur d'une bonne conduite eſt tout ce que le préjugé exige d'une femme. La vertu réelle n'eſt qu'un acceſſoire à l'eſtime du monde. L'eſſentiel pour lui, ce ſont les apparences en tout genre, & les bienſéances convenues d'après les préjugés établis.

Un jeune homme, avec les mœurs les plus déréglées & les plus repréhenſibles, jouira de la meilleure réputation. Pourvû qu'il rempliſſe les devoirs du monde, le préjugé fera pour lui; il n'exige que la ſuperficie des vertus.

Auſſi eſt-on très-attaché aux maximes du monde & à tous ſes préjugés: la moindre négligence à cet égard couvriroit de ridicule.

Non ſeulement le préjugé décide de la vertu ſur l'apparence, mais auſſi du mérite; il embraſſe tout: c'eſt lui qui établit les petites fauſſetés d'uſage, & le ton de la bonne compagnie. Minutieux

& frivole par état, il rend considérables tous les riens sur lesquels il a prononcé, & traite de bagatelle tout ce qui est essentiel & qui le condamne.

Il a pour base l'hypocrisie le respect humain, la prévention & l'ignorance.

Chaque état a une régle de conduite dont le préjugé décide & dont on n'ose s'écarter.

Chaque société a ses préjugés établis, & se croit en droit d'être choqué, lorsqu'on néglige de s'y assujettir. Les préjugés de l'une condamnent ceux de l'autre, & donnent matiere à une mutuelle critique.

Le préjugé est favorable à toutes les passions, quoiqu'il s'annonce comme leur censeur. De l'ambition qu'il condamne, il en fait une emulation louable; il appelle *galanterie* les plus grands écarts de conduite. La vengeance

eſt par lui autoriſée ſous le nom de *point d'honneur*, & ainſi de toutes les autres paſſions.

Les préjugés qui nous prêtent des torts, ou qui nous font injuſtement partager ceux d'autrui, ſont les ſeuls qui nous bleſſent.

Ses loix les plus tyranniques ſont les mieux établies & les plus généralement reçues. On en blâme la rigueur & l'injuſtice; mais on eſt forcé de s'y ſoumettre.

Qu'une femme ait une foibleſſe; que cette foibleſſe faſſe de l'éclat, ſon mari ſera plus ſenſible à la honte ridicule que le préjugé va faire tomber ſur lui, qu'à l'inſulte perſonnelle qu'elle lui a faite.

Ce n'eſt point ſon crime qui l'outrage, c'eſt l'éclat qu'il a fait. Il ne s'occupe que des railleries dont il va devenir l'objet. Voilà l'effet du préjugé.

Le préjugé établi sur le point d'honneur, qui ordonne le duel comme un devoir indispensable pour celui qui est insulté, ne peut être détruit, quoique les loix divines & humaines le condamnent de concert.

Le deshonneur qui retombe à perpétuité sur une famille qui a le malheur d'avoir un parent dont la justice a flétri la mémoire, est encore un préjugé consacré par l'usage, & que la raison condamne en vain.

Chacun sent l'injustice & l'inconséquence de ces préjugés; ils révoltent la raison; & nulle autorité ne peut les détruire.

Osons-nous bien, avec des préjugés aussi bizarres, blâmer ceux des autres nations? N'est-il pas ridicule de rire, de nous moquer d'un étranger dont l'habit est différent de celui que nous portons, dont les maximes sont op-

posées à nos principes, dont les manieres diffèrent des nôtres?

Vouloir qu'il sçache notre langue, lui en faire un devoir, lorsque nous ne sçavons pas un mot de la sienne; vouloir qu'il agisse & qu'il pense d'après nos préjugés, comme s'il n'avoit pas les siens, qui souvent leur sont opposés; le blâmer parce qu'il pense d'après la raison, tandis que la nôtre est assujettie à nos préjugés, rien n'est plus inconséquent.

Les gens les plus hérissés de préjugés sont justement ceux qui lancent leur critique avec le moins de ménagement, contre les préjugés des autres.

Ils croient n'en point avoir, parce qu'ils les méconnoissent pour tels; ils n'admettent que les leurs, & n'apperçoivent que ceux qu'ils n'ont pas.

Le préjugé est une prévention à laquelle nous sommes attachés

par l'intérêt qu'y prennent nos passions, ou par imitation, ou par habitude.

Si l'on aime à être flatté, on approuvera ce ton obligeant établi dans le monde sur les ruines de la vérité.

Si l'on est imprudent, frivole, étourdi, on jugera des événemens par le succès.

Si l'on est hardi, enrreprenant, on méconnoîtra le mérite d'une conduite sage, modérée & réfléchie, & l'on sera partisan de la témérité; ainsi nos passions sont la source d'une infinité de préjugés.

Les préjugés établis se prennent par imitation, comme ceux de l'enfance se prennent par habitude ou par insinuation.

Si l'on estélevé par des gens superstitieux, on aura foi comme eux à de prétendus prestiges.

Si l'on est élevé par des gens

orgueilleux, on aura sûrement de la hauteur.

L'exemple est une source de préjugés, lorsque la raison n'est pas encore assez développée pour les combattre.

L'insinuation, la persuasion ont aussi bien plus de pouvoir sur nous, lorsque nous ne nous sommes encore formés aucune idée sur ce qui frappe nos sens.

Nous devrions être sans cesse en garde contre les préjugés, puisqu'il est clair que rien n'est si humiliant pour nous que d'y assujettir notre raison.

Il ne faut pas non plus heurter en misanthrope les préjugés établis. Il faut se contenter de les connoître pour ce qu'ils sont, & tâcher de s'y soustraire adroitement, sans désobliger ceux qui en sont esclaves.

SUR LES LIAISONS.

CE qui forme les liaiſons, n'eſt autre choſe qu'un rapport apparent de goûts, ou de façon de penſer.

Nous trouverons toujours aimables les gens qui nous ſont analogues, ou qui nous le paroiſſent.

Eſt-on lié avec ceux qu'on a cru faits pour ſoi, par mille rapports intéreſſans? Bientôt ces mêmes rapports ſont l'occaſion d'une rupture.

Une femme du monde ſe lie avec une autre du même genre; elles ſont également jolies, aimables : toutes deux aiment le plaiſir; mais toutes deux deſirent de plaire excluſivement.

Elles s'apperçoivent réciproquement qu'elles ſe nuiſent, que

leur principal objet ne peut être rempli, tant qu'elles seront en liaison ; la froideur s'introduit ; l'envie détruit le penchant qu'elles sentoient, ou croyoient sentir l'une pour l'autre ; elles se cherchent des torts ; & l'on s'en trouve toujours lorsqu'on est guidé par la prévention ou l'envie ; elles s'éloignent comme de concert, se quittent & rompent enfin toute liaison.

L'homme d'esprit regarde comme un fléau celui qui n'en a point, & fait peu de cas de celui à qui il en croit moins qu'il n'en a à lui-même.

Il évite toute liaison autant qu'il le peut, avec ceux qu'il croit trop inférieurs à lui à cet égard.

Il s'imagine que l'agrément de sa vie dépend d'être avec des gens d'esprit. Supposons le lié dans une société composée comme il la desire.

Il croit avoir rencontré ce qui lui convient, & il se trompe. Son amour-propre souffre, lorsque quelqu'un de sa société brille plus que lui: il avoit compté être supérieur aux autres; il se voit surpassé, ou environné d'égaux; il ne sent plus le même goût pour ceux avec qui il a cherché à se lier; ils lui deviennent pour le moins indifférens. Cette liaison n'en est plus une pour lui; il en cherche d'autres qui ne lui réussissent pas mieux.

Celle-ci humilioit son amour-propre; une autre ne le satisfera qu'à demi; d'autres ne seront pas capables d'apprécier son mérite.

Les liaisons les plus intimes ne sont pas celles qu'un mérite égal ou supérieur au nôtre a paru former.

Ce sont nos foibles; c'est l'intérêt de nos passions qui forme entre nous l'intimité, c'est-à-dire

que nous nous attachons de préférence à ceux qui ont les mêmes foibles & les mêmes passions que nous, parce qu'ils excusent ou autorisent, en quelque façon, les nôtres.

Nous cherchons rarement à nous lier avec des gens dont les vertus semblent faire le contraste de nos défauts, ou dont le mérite éclipse le nôtre.

L'amour-propre n'est point du tout liant; s'il cede sur un point, c'est à condition qu'à tout autre égard il aura l'avantage.

C'est lui qui commence & qui rompt presque toutes les liaisons que les hommes forment entr'eux.

S'il est intéressé du côté des foibles ou des passions, à nous lier les uns avec les autres, alors il rendra nos liaisons intimes & durables.

C'est pour cela que nous devons être en garde contre les

mouvemens de notre cœur, lorſqu'il ſemble nous indiquer des objets dignes de notre attachement.

Combien de gens vertueux, jugeant des autres par eux-mêmes, trompés & ſéduits par des vertus apparentes, ont contracté, par des liaiſons faites au hazard, des vices qu'ils ne connoiſſoient que de nom !

Les femmes paroiſſent avoir peu de choſe à craindre des liaiſons qu'elles forment entr'elles. La vanité, l'envie ſemblent être les ſeuls écueils qu'elles ont à prévoir & à éviter, en ſe liant enſemble ; & il y en a bien d'autres.

Celles dont le cœur eſt bienfait, ſont portées à la confiance : incapables de la moindre fauſſeté, elles agiſſent avec franchiſe. Le plaiſir de développer leur ame, les entraîne à des aveux dont une

amie perfide profite, soit en leur conseillant le vice, sous le nom de *revanche* ou de *vengeance*, soit en aigrissant de petits chagrins qu'elle sçait faire valoir, pour amener une innocente victime au point de se sacrifier, dans la seule vue de la rendre aussi coupable qu'elle.

Une femme dont la conduite n'est pas à l'abri de reproche, cherche ordinairement à se lier avec des femmes raisonnables pour rétablir sa réputation, ou pour empêcher qu'elle ne reçoive quelque échec ; ou bien si ses mœurs sont entiérement corrompues, elle cherche à s'autoriser dans son désordre, en favorisant celui de ses semblables, en les attirant dans le piége, en les engageant à devenir coupables, & en rendant leurs fautes publiques, afin qu'elles ne puissent être ramenées à la vertu.

Rien, en général, n'eſt plus eſſentiel que le choix des connoiſſances, & ſur-tout des liaiſons, parce qu'on tire de-là ce qu'on appelle *amis*, & que c'eſt preſque toujours de ce dernier choix que dépend la conduite de la vie.

SUR LA SUBORDINATION.

DANS les pays policés, c'eſt un mal néceſſaire que la ſubordination; ſans elle l'ordre ne pourroit ſe ſoutenir. Les peuples qui ont des loix doivent leur être ſubordonnés, auſſi-bien qu'à ceux qui ſont faits pour les maintenir.

Ceux qui ont un ſouverain doivent lui obéir; & lui être ſoumis.

Le ſouverain lui-même n'eſt-il pas obligé de s'aſſujettir à rem-

plir ſes devoirs, & aux bienſéances de ſon état?

Quoiqu'il ne doive compte de ſa conduite qu'à Dieu ſeul, s'il veut être obéi, aimé, & bien ſervi, il faut qu'il rende à ſes peuples la juſtice; qu'il leur montre l'exemple de l'obéiſſance, en ſe ſoumettant volontairement à celle qu'il doit au Souverain de l'univers, & aux loix qu'il a dictées lui-même.

Si le ſouverain remplit, ou doit remplir ce devoir, eſt-il un de ſes ſujets qui puiſſe ou qui doive ſe révolter contre ſon autorité?

Eſt-il un fils qui doive ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'il doit à ſon pere?

Eſt-il un inférieur qui puiſſe revendiquer ſa liberté au préjudice de l'autorité que ſes ſupérieurs ont ſur lui?

Ce qui fait qu'on ſe plaint

d'être ſubordonné, c'eſt qu'on voudroit commander.

On ne ſe contenteroit pas d'être libre, quand même chacun pourroit l'être.

On ne ſeroit pas même ſatisfait de la ſupériorité ſur ceux ſur qui on l'a de droit, on veut dominer ſes égaux; & ſouvent l'orgueil n'eſt pas encore ſatisfait. Que deſire-t-il donc de plus?

Dès qu'on commence par être injuſte, bientôt on devient criminel.

On deſire d'uſurper l'autorité de ceux auxquels on doit être ſoumis; on méconnoît la ſubordination, on ſe ſouſtrait à l'obéiſſance; puis on cherche à détruire un pouvoir qui met des bornes à notre orgueil, à notre ambition. Voilà la progreſſion de l'eſprit d'indépendance.

Sur les Loix.

Les hommes n'auroient que faire de loix, s'ils étoient tous raisonnables.

Les gens sages, & dont les mœurs sont simples & pures, pourroient (aux droits du prince près) ignorer toute leur vie s'il y a des loix.

Si nous étions sans passions, nous serions sans vices; & si nous étions exempts de vices, il seroit inutile de nous donner des loix.

Les peuples sauvages qui n'ont point contracté les vices de ceux qui sont policés, vivent sans loix, & sont sûrement plus heureux que nous. Non parce qu'ils ne sont soumis à aucunes loix, mais parce qu'ils sont assez sages pour n'en avoir pas besoin.

Les loix sont la sauve-garde

des bons contre les méchans.

Celui qui se plaint d'être assujetti aux loix, sous prétexte qu'elles attentent à la liberté, doit convenir qu'on n'en est esclave, qu'à proportion qu'on est coupable, & de ce moment, voir qu'il ne tient qu'à lui d'être libre.

Les loix font la sûreté publique ; quel recours auroit-on sans elles contre l'injustice ? C'est une des plus belles inventions des hommes.

Quelques-uns se plaignent de ce qu'on les a trop multipliées : cela nuit, disent-ils, à la connoissance de la jurisprudence. Outre que leur nombre prodigieux favorise la chicane, il est absurde que les hommes soient assujettis à des loix qu'ils ignorent. Peut-on les observer sans les connoître ?

Toutes ces objections sont justes ; néanmoins il est nécessaire qu'il y ait des loix,

Il y a des princes qui, de nos jours, ont remédié à ces inconvéniens par un nouveau code. Mais peuvent-ils remédier aux malheureux penchans des hommes?

Leur méchanceté a toujours été plus ingénieuse que la sagesse des législateurs n'a pu être prévoyante; c'est ce qui a produit l'infinité de loix qui se nuisent les unes aux autres, qui embarrassent les juges, allongent la procédure, & font perdre, par ignorance, la cause la plus juste, parce que, faute de connoître les loix, on manque à chaque instant à la forme.

LE MENSONGE & la Fauſſeté.

UN menteur ne trompe que lui-même ; c'eſt à ſes frais qu'il a ce défaut.

Un homme faux ne l'eſt jamais qu'aus dépens des autres. Le menſonge n'eſt pour lui qu'une reſſource dans l'occaſion ; il en a de bien plus ſûres.

Le menteur, loin d'être faux, s'annonce pour ce qu'il eſt ; tout le monde le connoît pour tel : il eſt le ſeul qui ignore qu'il a cette réputation.

On eſt menteur, pour ſe faire valoir, ou par habitude.

Cette habitude du menſonge vient d'une mauvaiſe éducation ; il n'eſt qu'un défaut de l'eſprit. Un menteur a rarement l'eſprit juſte.

L'homme faux eſt plus caché & plus dangereux que le menteur. Il ſe ſert du menſonge ; mais ce n'eſt que pour flatter l'amour-propre des autres, & s'inſinuer par l'adulation dans leur confiance, ou pour ſe faire valoir à propos.

Le menteur eſt mépriſé ; & l'homme faux (s'il eſt connu,) eſt haï & craint.

Il n'eſt perſonne cependant, qui ne ſoit quelquefois menteur, & quelquefois faux.

Le liant de la ſociété, l'union dans les familles, l'humanité, la crainte, le bon cœur, la politeſſe, les égards, le reſpect ; toutes ces choſes, ſuivant les circonſtances, forcent, pour ainſi dire, au menſonge & à la fauſſeté. Mais on n'eſt ni faux ni menteur, quand on ne fait que céder, pour ainſi dire, à la néceſſité de l'être.

Ira-t-on dans la ſociété rompre en viſiere à quelqu'un qui établit

une chose pour vraie qu'on sçait ne l'être point ?

Fera-t-on le Don-Quichotte pour défendre tous ceux qu'on blâme, & qui ne le méritent pas ?

Ne faut-il pas quelquefois, dans les familles, pour y conserver l'union, pour y mettre la conciliation, faire quelques legers mensonges, pour diminuer le tort des uns, pour adoucir l'esprit des autres ?

Dira-t-on d'un domestique qu'on renvoie, tous les défauts qu'on lui connoît, si l'on en vient prendre information ? L'humanité engage au mensonge & à la fausseté, pour éviter de lui nuire.

Conviendra-t-on d'une vérité, qui nous attirera une querelle ou une forte réprimande ? On place là un mensonge ; on céde à la crainte.

Verra-t-on accuser quelqu'un

d'un tort qui va lui faire perdre une place, un poste avantageux, sans avoir envie de l'excuser? Si un mensonge suffit pour le justifier, se le refusera-t-on?

Souvent on se charge soi-même, par un mensonge, d'une faute que quelqu'autre a faite, pour lui éviter une réprimande, un chagrin. Ce sont les effets du bon cœur.

Des gens qui nous sont supérieurs en dignité, en naissance, en crédit, nous mettront dans la nécessité de mentir; si ce n'est pour leur plaire, c'est du moins pour ne s'en pas faire des ennemis; par égard enfin.

Le respect force encore plus que les égards, à cacher, à taire une vérité qui peut offenser, ou qui peut seulement déplaire. La taire, n'est ni mentir ni être faux; mais on est souvent forcé de la nier, par égard & par respect, si celui qu'elle regarde, peut s'en

offenſer, & qu'on lui doive des égards ou du reſpect.

Les menteurs ſont preſque toujours vains & avantageux. Ils mentent pour ſe faire valoir en ſe vantant, ou pour paroître tout ſçavoir, & faire croire qu'ils ſont mieux informés que d'autres de ce qui ſe paſſe dans le monde. La vanité les porte à ce défaut.

Comme la vanité veut humilier, veut briller aux dépens de qui il appartiendra, chacun ſe cabre contre elle. On la punit & l'on s'en venge par le mépris.

C'eſt la juſtice que l'on rend aux menteurs, & dont ils ne ſe doutent jamais, parce que leur vanité leur fait accroire qu'ils ont réuſſi à en impoſer à leur avantage.

La fauſſeté n'eſt pas un défaut; je la regarde comme un vice. Elle trompe, elle trahit, elle eſt ingrate, & joue la reconnoiſ-

ſance ; elle a l'écorce des vertus & le fond de tous les vices.

Veut-on découvrir la fauſſeté ? Il y a des indices sûrs pour la reconnoître ; mais peu de gens ſont aſſez ſur leurs gardes pour en faire uſage.

L'indice le plus sûr de la fauſſeté, c'eſt l'adulation. Pour la diſtinguer, il faut ſe faire juſtice à ſoi-même : ſans cela, on prend l'adulation pour louange ; la louange flate ; dès qu'on ſe laiſſe prendre à ce piége, on ſe perſuade aiſément que l'adulation la plus outrée eſt une louange méritée.

Notre amour-propre donne beau jeu à la fauſſeté. D'entrée-de-jeu, elle a par ſon moyen un avantage décidé & certain ſur la plûpart des hommes. Elle a encore ſur eux le bien-jouer, parce qu'elle eſt de ſang froid, & que ſes parties adverſes ſont enyvrées.

& ne se possédent plus, dès quelles s'abandonnent à la séduction de leur amour-propre ou de leur vanité.

SUR L'INTÉRÊT.

C'EST, après l'orgueil, le vice le plus général & le plus fâcheux que l'intérêt : à quoi ne mene-t-il point ?

Il divise les familles les mieux unies ; il rend les peres injustes envers leurs enfans, & plus souvent encore les enfans ingrats envers leurs peres.

Il veut tout envahir. Il m éconnoît l'équité, la justice. Il ne reconnoît de loix que celles qu'il se fait ; & il ne s'en fait point d'autres que d'attirer tout à lui.

Sur ses autels il voit de sang froid sacrifier les victimes les

plus cheres, les avantages les plus précieux.

Dès qu'on s'eſt une fois livré à cette paſſion, on ne tarde pas à s'aveugler ſur l'honneur, la probité. Bientôt on les regarde comme des êtres imaginaires, faits pour en impoſer au gens ſimples.

A-t-on perdu ces précieux préjugés d'honneur & de probité qui menent à toutes les vertus morales? A-t'on foulé aux pieds des principes plus reſpectables encore? Les à-t-on ſacrifiés à l'intérêt? Bientôt l'ame avilie ſe corrompt au point de méconnoître le bien & le mal; elle confond tout.

L'intérêt ſeul la gouverne. C'eſt ſon point fixe qu'elle ne ceſſe de regarder; tel que celui qui, par des tours d'équilibre, étonne les ſpectateurs. Tout ſon art conſiſte à fixer conſtamment le même objet. Il ſeroit perdu, s'il ceſſoit un inſtant de le fixer.

Les remords utiles n'ont jamais lieu dans une ame qui a franchi par ſes déſordres toutes les loix, tous les principes, & ſur-tout qui eſt devenue inſenſible à ces retours heureux qui ramenent à la vertu. Eſt-on endurci ſur le remord? Il ne reſte que le reſpect humain, qui a pour principe l'orgueil.

L'homme que l'intérêt a amené à ce point, n'a que deux écueils à craindre & à éviter; celui de ſe connoître, & celui d'être connu des autres pour ce qu'il eſt.

S'il s'apperçoit qu'on le connoît & qu'on le priſe ce qu'il vaut, ſon orgueil humilié le détourne, le diſtrait de l'intérêt qui a toujours été ſon point de vue fixe. S'il ſe reconnoît alors, il eſt perdu, & ſe mépriſe autant qu'il eſt mépriſé.

Le déſeſpoir s'empare de lui; au lieu de ſe réconcilier avec la

vertu par un repentir ſincere, il la hait & l'accuſe de l'humiliation qu'il éprouve : il voudroit pouvoir la rendre coupable de tous ſes crimes ; il ſe ſatisfait en blaſphêmant contre elle.

SUR L'HUMEUR.

L'HUMEUR a des effets divers, parce qu'elle a différens principes.

L'injuſtice des hommes eſt ſon principe le plus ordinaire ; elle en a cependant pluſieurs autres.

On a de l'humeur par tempérament, ou faute d'éducation.

La fauſſeté de l'eſprit la produit, la dureté du caractere, quelquefois celle du cœur.

Il y a de l'humeur cauſée par l'injuſtice qui eſt en ſoi, & il y en a que l'injuſtice des autres excite en nous.

Celle que produit notre propre injuſtice, eſt intolérable.

Plus nous en ſommes humiliés, & moins nous pardonnons aux autres d'en avoir été témoins, ou de l'avoir ſupporté.

Si l'humeur que nous avons, naît de nos propres torts, nous le ſentons ; & c'eſt pour les pallier, ou pour nous en excuſer vis-à-vis de nous-mêmes, que nous voulons les faire tomber ſur les autres ; ou que nous cherchons à leur en trouver ; c'eſt une conſolation pour l'amour-propre.

L'humeur cauſée par notre injuſtice, excite toujours dans les autres un mouvement d'humeur ; & cette humeur eſt de toutes la plus pardonnable.

Il ſeroit mieux de regarder en pitié celui qui laiſſe mal-à-propos tomber ſon humeur ſur nous, & mieux encore de regarder cette injuſtice comme une foibleſſe humaine.

L'humeur d'être maltraité injuſtement, eſt le mouvement de la nature ; le reſte eſt le produit de la réflexion & de la raiſon.

Celle que les torts des autres à notre égard excite en nous, eſt un eſpece de beſoin, quelquefois très-preſſant. Peu de gens ont le courage de s'en rendre maîtres.

L'humeur par tempérament ſe joint ſouvent à celle qui a pour principe notre injuſtice.

Celle qu'on a par tempérament, ſe prend à tout ; & plutôt que de convenir du moindre tort, ſi on diſoit à ceux qui en ſont atteints dans certains momens, qu'ils ſont honnêtes gens, ils ſeroient capables de ſoutenir avec humeur, qu'ils ne le ſont pas.

Le défaut d'éducation laiſſe à l'eſprit toutes ſes erreurs, tous ſes préjugés, & toutes les choſes qui le rendent difforme.

L'habitude de céder à tous ſes

penchans, bons ou mauvais, se prend aisément, lorsque rien ne s'y oppose.

Celui qui n'a jamais fait aucun effort pour se retenir, pour se vaincre, prend de l'humeur, dès que la moindre chose le contraint ou le contrarie.

Il céde à ce penchant & s'y livre sans mesure ; l'humeur est chez lui plus ou moins forte, plus ou moins fréquente, suivant le plus ou le moins de douceur & d'humanité qu'il a reçu de la nature.

S'il est heureusement né, il aura peu d'humeur; si, au contraire, ses passions sont violentes, s'il est naturellement dur ou injuste, l'humeur sera chez lui un défaut insupportable.

La fausseté de l'esprit fait envisager les choses toujours du mauvais côté ; il n'est pas étonnant qu'elle soit une source infinie d'humeurs.

Lorsque l'on prend tout à contre-sens, ce qui est fait pour plaire, déplaît ; ce qui est juste, paroît injuste.

La fausseté de l'esprit renverse entiérement l'ordre des choses : ainsi tout est fait pour exciter l'humeur, quand on a l'esprit faux, excepté ce qui est réellement mal.

La dureté du caractere a diverses causes qui produisent également l'humeur, par des moyens différens.

L'on a souvent le caractere dur, parce qu'on s'est accoutumé à être dur & inéxorable pour soi-même.

Cette habitude prise, il est bien difficile & bien rare qu'on soit indulgent pour les autres.

Leurs moindres fautes sont senties, apperçues, & relevées durement & avec humeur.

Il est rare qu'on permette aux

autres ce qu'on se défend, & qu'on leur passe ce qu'on se refuse

Les gens austeres & durs partent de leurs principes, & jugent de ce que devroient faire les autres par ce qu'ils font.

Le cœur s'endurcit, sans qu'on s'en apperçoive ; quelquefois il est né tel.

Les gens nés avec le cœur dur, n'ont pas seulement l'idée de l'humanité ; aussi leur humeur est-elle insupportable.

Elle se plaît à chagriner, à mortifier, à faire souffrir ceux qui sont dans leur dépendance.

Ces caracteres sont rares ; mais il y en a.

L'humeur est un défaut que l'on cache autant qu'il est possible, parce qu'il naît presque toujours de l'orgueil, & que ce principe & ses conséquences offensent les autres plus que l'humeur même.

C'eſt ce qui rend ſi attentif à en rejetter la cauſe ſur les autres.

C'eſt la faute des autres, ſi on a eu de l'humeur contre eux ; ils l'ont excitée : pourquoi ſont-ils venus, ou trop tôt, ou trop tard, ou mal-à-propos? L'humeur trouve toujours de quoi s'excuſer aux dépens des autres.

Qu'il eſt difficile de convenir de ſes torts ! ne fût-ce que vis-à-vis de ſoi, quoiqu'on les ſente diſtinctement.

Preſque tous les hommes ſont à quelques égards un peu bourſouflés : l'orgueil eſt analogue à tous les caracteres & à tous les tempéramens ; il eſt de tous les pays.

Si on nous frappe à l'endroit où nous ſommes foibles, qu'il faut être maître de ſoi pour réſiſter à ce premier mouvement qui excite l'humeur ! C'eſt l'ouvrage de la vie, quand on a les paſſions vives.

SUR LES CAPRICES.

D'OU naiſſent les caprices ? Le dirai-je ? Tant de gens (très-honnêtes d'ailleurs) ſont atteints tellement de cette maladie de l'eſprit, que c'eſt offenſer preſque toute la nature, que d'en expliquer les cauſes.

Ils affectent cependant rarement les gens très-occupés ; leur véritable ſphere eſt l'oiſiveté.

Ils ſont en général (& par cette raiſon) plus du reſſort du ſexe, que de celui des hommes.

Qu'eſt-ce qu'un caprice ? J'héſite à le définir.

C'eſt à la fois vouloir une choſe, & ne la vouloir pas.

C'eſt vouloir vivement ce qu'on ne deſire pas ; c'eſt former à moitié un deſir, qui eſt détruit à l'inſtant par le commencement

d'un autre ; c'eſt en effet ne ſçavoir au juſte ce que l'on veut.

Une femme dont les caprices ſont en action, demandera à ſes gens vingt choſes à la fois, toutes contraires les unes aux autres, comme d'ouvrir & de fermer une fenêtre, d'entrer & de ſortir.

Elle voudra en même tems, que l'on monte & que l'on deſcende.

A ſa toilette, de dix ou douze coëffures toutes diverſes qu'on lui préſentera, aucunes ne lui conviendront.

Il faudra promptement courir lui en chercher d'autres qui ne lui plairont pas mieux.

La couleur qu'elle deſire à ſon ruban eſt juſtement celle qui ne ſe trouve pas dans les douze qu'on lui préſente.

Si elle ſe trouve un jour moins jolie qu'un autre, elle fera tourner l'eſprit aux femmes qui la ſervent.

Ses cheveux ſeront mal arran-

gés ; ſes femmes ſeront maladroites.

Qu'il y a de ſources de caprices! L'amour-propre, l'envie, le deſir de plaire, la vanité, la hauteur, la legéreté, la vivacité.

Ceux qui ſont ſujets à cette infirmité de l'eſprit, n'ont pas ordinairement des idées nettes ni ſuivies.

L'imagination ſeule les gouverne ; tout ce qui s'y trace, veut devenir quelque choſe, & ne contient rien.

Diſtraits par les écarts répetés de leur imagination, l'œil n'eſt pas plus prompt à ſe frapper des différens objets, que l'eſt leur volonté à varier.

Quand le caprice eſt en pleine liberté, ſouvent il s'y mêle un peu d'humeur.

Ceux dont le caprice fait la principale eſſence, en général, n'aiment qu'eux.

Ils regardent le genre humain comme à leur ordre, & fait pour subir toutes les loix que dicte leur imagination.

Ils aiment à dominer ; & par une conséquence nécessaire, ils dominent ceux qui s'y prêtent.

On peut cependant avoir des caprices & un bon cœur ; il y en a mille exemples.

On peut même être assez juste, pour convenir qu'on a ce défaut, & assez généreux pour s'en vouloir, lorsqu'on a eu quelque caprice incommode ou désobligeant pour les autres. On peut sentir ce tort au point d'en faire excuse à ceux sur qui il est tombé.

Peu de gens sont capables de cette justice ; & ces exemples sont rares.

Il faut pour cela un si bon fond, tant de véritable vertu, qu'il est difficile que cela arrive souvent.

Il faut que le caprice ne soit causé que par l'extrême vivacité, & un peu trop de legéreté dans l'esprit, pour qu'il ait ce noble retour sur lui-même.

Il y a des hommes qui prennent à tâche de gâter les femmes à cet égard ; il en est que les caprices ont seuls le droit d'attirer & de fixer.

C'est en eux un caprice du goût. Ils ne sont pas exempts d'en avoir comme les femmes, quoiqu'ils soient moins communs parmi eux.

Comme en général ils ont l'autorité, leurs caprices sont, pour l'ordinaire, plus importans & plus incommodes pour ceux qui dépendent d'eux, parce qu'ils sont absolus ; ils en ont le droit.

Si leurs caprices n'avoient trait qu'à eux, on les leur passeroit.

S'ils s'en tenoient aux caprices des habits, chevaux, équipages, meubles,

meubles, ou s'ils portoient sur leurs plaisirs, ils laisseroient en repos ceux qui vivent sous leur dépendance.

Si, au contraire, c'est aux dépens des autres qu'ils ont des caprices ; qu'un mari (par exemple) prescrive aujourd'hui à sa femme une maniere de vivre, demain une autre ; qu'il change à chaque instant de volonté sur ce qu'il desire d'elle, comment sa femme pourra t elle régler sa conduite, & obéir à des ordres sans cesse détruits l'un par l'autre ?

Il faut être excessivement l'este pour pouvoir être à la suite du caprice, quand il est bien conditionné.

La condescendance que l'on a pour lui, le fait renaître & multiplier ; les obstacles en arrêtent souvent le cours.

Quand on est en droit de s'y opposer, pour en diminuer le

nombre, il n'y a d'autre moyen que de leur rompre en viſiere.

L'on rend ſervice à ceux qui ont ce défaut, en s'y oppoſant, au lieu de s'y prêter.

Lorſque le caprice entraîne la complaiſance des autres, qu'il tyranniſe leur volonté, il devient un défaut inſupportable.

Si l'on n'avoit de caprice que vis-à-vis de ſoi, ſans en faire ſouffrir les autres, ce ſeroit une incommodité comme la migraine : peu de gens ſont exempts de cette migraine de l'eſprit.

Sur le Bonheur.

Le bonheur en ce monde eſt une perſpective qu'on voit de loin dans différens points de vuë ; on s'en éloigne à meſure qu'on croit le plus en approcher.

Le vrai bonheur n'eſt pas fait pour ce monde ; & pour jouir de celui de l'autre vie, qui eſt le le ſeul véritable & sûr, il faut ſçavoir mettre à profit tous les malheurs, toutes les peines & tous les maux de celle-ci.

Ce bonheur ne s'acquiert pas à peu de frais : il faut, ſans ceſſe & ſans relâche, contrarier la nature, & combattre preſque tous ſes penchans.

Enviſager d'un œil ferme tous les malheurs; les regarder comme des choſes prévues & auxquelles on a préparé ſon courage.

Souffrir avec patience, & même avec une sorte de reconnoissance les peines de l'esprit, les maux du corps, le mal-aise, le besoin même, parce que c'est la Providence qui le veut ainsi.

Le bonheur acheté à ce prix, ne peut être bien senti que par des ames déja perfectionnées & bien convaincues des vrais principes de notre foi.

On peut être persuadé, sans être encore en état de goûter ces vérités, je veux dire, sans avoir encore le courage de régler sa vie en conséquence.

Nos passions, nos sens nous entraînent & nous font des illusions si séduisantes, qu'il est très-difficile de leur résister.

Les gens de bien goûtent d'avance le bonheur de l'autre vie, par l'espérance qu'ils ont d'en jouir; mais la crainte qu'il ne leur échappe, diminue cette félicité prématurée.

Il n'y a donc de bonheur parfait que dans l'autre vie.

Les gens les plus heureux en ce monde, au milieu de tous les biens & de toutes les félicités dont ils jouissent, sentent leur insuffisance ; & qu'ils sont loin du vrai bonheur!

Leurs desirs se multiplient à mesure qu'ils sont satisfaits ; la jouissance les rassasie ; & dans la plénitude de tous leurs desirs satisfaits, ils possedent tout, sans jouir de rien.

L'homme est fait de façon, qu'il ne goûte bien, que ce qu'il a longtems desiré, que ce qui lui a coûté beaucoup de soins & de peines ; & l'habitude vient encore anéantir peu-à-peu ces moyens passagers d'être heureux.

L'homme le plus heureux en ce monde, est celui qui s'occupe du bonheur de l'autre vie, & qui s'en occupe uniquement.

Après celui-là, vient le philosophe ; il faut être conformé pour le devenir.

L'homme heureusement né, qui a peu de passions, chez qui elles sont foibles, a peu de desirs ; & il desire foiblement.

Cet homme est né philosophe ; & il en est de cela comme des vertus naturelles : elles sont plus sûres que toutes celles qu'on acquiert.

Cet homme né philosophe, doit être naturellement moins malheureux qu'un autre.

Passions, desirs, attachemens, peines, douleurs, plaisirs, tous ces ennemis du bonheur des hommes sont de foibles obstacles au sien ; s'il veut s'aider, il a toutes les facilités possibles pour être heureux dès ce monde, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Retenir & éteindre ses desirs, & s'encourager par leur défaite ;

voilà tout ce qu'il a à faire ; & cela lui coûte peu.

Il lui eſt aiſé de s'oppoſer à ſes paſſions, parce qu'elles ſont foibles ; il faut qu'il évite d'en ſubſtituer de nouvelles à celles dont il s'eſt rendu maître. Il n'a beſoin, pour cela, que de ſoins & d'attentions.

Le plus difficile pour lui, eſt d'acquérir du courage pour ſe trouver préparé aux fâcheux événemens de la vie, & pour réſiſter aux attraits ſéduiſans des plaiſirs.

Il y a des peines, des dangers qu'il eſt aiſé d'éviter, pour peu qu'on en ait la volonté ; mais il en eſt qui viennent nous ſurprendre, & qui accablent un homme foible, lorſqu'il n'y a pas préparé ſon courage. Il en eſt de même des paſſions & des ſéductions des ſens.

C'eſt cette prévoyance priſe dans la connoiſſance de ſa foi-

bleſſe, qui caractériſe le philoſophe ; c'eſt la digue la plus forte qu'il puiſſe mettre à ſes paſſions, à ſes deſirs.

Celui qui eſt parvenu à prendre cette habitude, eſt vraiment philoſophe, & non pas celui qui cede à ſes deſirs pour les détruire.

Ce dernier éteint le feu d'un côté, & il ſe rallume de l'autre ; & jamais il n'eſt maître de lui-même.

Il eſt aſſujetti à ſes goûts, à ſes penchans ; ce ſont eux qui le gouvernent.

L'homme devenu philoſophe par l'habitude de prévoir ſes foibleſſes, eſt bien dupe, s'il ne fait pas tourner cette victoire au profit de ſon ame pour l'éternité.

L'homme, qui eſt né foible, doit ſe contenter de réſiſter aux dangers qui s'offrent à lui ſans

s'y exposer volontairement, même avec la volonté de les surmonter.

Quand on ne peut faire que bien, il ne faut pas chercher à faire le mieux : bien des gens négligent l'un, en courant après l'autre ; & l'on dit, avec raison, que le mieux nuit souvent au bien : on manque aux devoirs, en voulant aller au-delà.

La raison de cela est qu'on présume mal-à-propos, parce qu'on ne se connoît point assez, & qu'on se croit toujours supérieur à ce que l'on est en effet.

D'ailleurs le devoir est une dette que nous payons à nous & à la société : nos devoirs bien remplis ne nous distinguent pas assez du commun des hommes ; au lieu que tout ce qui est au-delà se remarque, & intéresse notre amour-propre, par rapport aux autres.

Souvent nous ne demêlons pas ce motif, quoiqu'il existe en nous ;

c'eſt un des égaremens de la vie pieuſe mal dirigée.

L'homme né pour être philoſophe, parce qu'il a des paſſions foibles, & en petit nombre, (comme je viens de le dire) peut, dès ce monde, être fort heureux; il n'a que des moyens doux à employer pour cela.

L'homme ſimple & ſans malice, peut encore jouir, dès ce monde, d'un ſort aſſez heureux.

Celui-ci n'a à craindre que le développement de ſes paſſions; l'exemple & l'occaſion ſont les écueils.

S'il paſſe ſa vie avec des gens ſimples comme lui, il menera une vie innocente & heureuſe; & c'eſt le bonheur le plus réel de ce monde.

Le payſan eſt né, en général, pour jouir de ce bonheur.

Il y a un état mitoyen entre le bonheur & le malheur; c'eſt

celui du ſtupide. Du jour qu'il eſt né inſenſible à tout, le bonheur, le malheur ne font en lui aucune ſenſation.

Il n'a ni deſirs, ni eſpoir, ni craintes; aucunes paſſions ne le tourmentent : il ne prévoit rien; il cede à tout.

Il regarde, pour ainſi dire, ſans voit; il entend ſans concevoir : il eſt tout-à-fait ſans idées. Peut-être ſeroit-il à envier?

Je ne connois point de poſition plus à portée du bonheur que l'état de médiocrité.

La grandeur, l'opulence, les grandes places qui mettent en mouvement l'ambition, ſont environnées de précipices.

La jouiſſance de toutes ces choſes ne rend point heureux; & la privation de ces mêmes choſes, quand on en a joui, rend fort malheureux, toutes inſuffiſantes qu'elles ſoient pour le bonheur.

L'habitude d'en jouir en fait des beſoins ; c'eſt ce qui en rend la jouiſſance inſenſible, & la privation douloureuſe.

Il y a très-peu de moyens d'être heureux par cette ràiſon, & une multitude de cauſes & de ſources de malheur.

Il me ſemble qu'il y a de deux eſpeces de bonheur, & de deux eſpeces de malheur ;

Ceux qui ſont réels, & ceux que l'on ſe fait ; nous ſommes très-ſouvent ingénieux à nous faire des peines. Quelquefois nous nous forgeons auſſi diverſes félicités ; mais voici la différence que j'y trouve. Le bonheur qui dépend de notre imagination eſt toujours à venir, & ſe réaliſe rarement ; au lieu que les peines que nous nous faiſons, nous affligent & deviennent douloureuſes du momment que nous les imaginons.

Nous ſommes encore heureux ou malheureux, par l'opinion que l'on a de nous.

Il y a des gens très-mal à leur aiſe, qui ſont contens parce qu'on les croit aiſés.

Il y en a de très-aiſés qui ne paſſent pas pour tels, qui ſont à plaindre, parce qu'il leur manque cette réputation.

Ce n'eſt pas tant le crédit qu'on deſire, quand on eſt en place, que l'opinion qu'on a de celui qui en a, & la cour qu'on lui fait en conſéquence de cette opinion.

Le rang entraîne ſouvent de la gêne, de l'aſſujettiſſement; mais on lui rend, on a une ſorte de vénération pour lui.

On ſe ſoucieroit très-peu du rang, ſi on devoit vivre ſeul, ou avec ſes égaux excluſivement.

C'eſt cet homme qu'on mépriſe qui vient faire ſa cour, qui

fait valoir ce rang ; ſans cela, il ne produiroit rien de ſatisfaiſant à celui qui a cet avantage.

Il donne quelquefois le moyen de faire ou du bien ou du mal ; ce pouvoir eſt encore ce qui le fait valoir.

L'opulence donne le moyen de ſatisfaire l'orgueil ; elle humilie ceux qui, dans un rang au-deſſus, nés pour l'effacer en tout point, ſont forcés de ſe trouver inférieurs à cet égard.

Elle humilie auſſi les égaux qui ne ſont pas ſortis de leur ſphere.

Il y a, après cela, les revers de tous ces avantages que les hommes appellent *bonheur*.

Le rang très-ſouvent eſt effacé par le crédit ; le crédit eſt détruit par la faveur ; & l'opulence eſt humiliée par les deux autres, quand elle veut ſe placer trop familiérement à côté d'elles.

Voilà ce qui fait bien des malheureux ; l'orgueil terrassé, est de tous les malheurs le plus insupportable.

Dans le nombre de félicités & de malheurs que nous fait notre imagination, je doute qu'il y en ait quelques-uns qui ne dérivent pas de nos passions.

Il me semble qu'elles en sont toujours le principe.

Le bonheur & le malheur réel n'a pas la même relation que celui que notre imagination produit.

Le bonheur réel dépend entiérement de nous ; & je l'ai défini.

Le malheur réel est tout-à-fait indépendant de nous, du moins à ce qu'il me semble.

La perte de sa santé, de sa fortune, la perte de ce que l'on a de plus cher, les accidens im-

prévus, & qui ne peuvent se prévoir.

Les malheurs de situation, quand on est dans la dépendance des des autres.

Le fils qui a un mauvais pere, ou le pere qui a un mauvais fils indigne de sa tendresse, malgré la bonne éducation qu'il lui a donnée.

Le mari qui a une femme qui le rend malheureux.

La femme qui a un mari injuste; les grands parens qui abusent de leurs droits, en tyrannisant leurs enfans, leurs neveux.

Ces derniers sont malheureux, s'ils sont vertueux. Il y a aussi les malheurs causés par l'opposition totale des caracteres, étant obligés de vivre ensemble.

On dit tous les jours: Tel homme ou telle femme sont bienheureux; il faudroit dire souvent,

pour dire vrai : Tel homme ou telle femme ſont bien raiſonnables, bien prudens & bien vertueux.

L'intérieur des maiſons n'eſt rien moins que ce qu'il paroît.

Une jeune & belle perſonne entre dans le monde avec tous les avantages que donne une bonne éducation, tant du côté des choſes faciles que des choſes agréables.

Graces, talens, eſprit, prudence, ſageſſe, conduite ; elle a preſque tout ce qu'on acquiert par l'experience & la connoiſſance du monde; elle réunit, outre cela, beaucoup de richeſſes.

Ses parens lui donnent un mari qu'elle ne connoît point, auſſi riche qu'elle ; c'eſt-là le point eſſentiel : les intérêts d'accords, les eſprits & les cœurs doivent l'être.

Cette jeune perſonne, victime

de l'ambition de ſes parens, ſe voit en pouvoir d'un maître abſolu ; un mot l'a liée pour jamais.

Par un malheur très-ordinaire, ce maître veut jouir de toute ſon autorité, ſans chercher, par de bonnes façons, à lui adoucir ce joug.

L'amitié, la cordialité qui devroient faire les liens les plus eſſentiels du mariage, ſont entiérement exclus par l'autorité ; elle abſorbe tout.

On craint ſon maître, & voilà tout, quand il n'a pas pris ſoin de ſe faire aimer.

Cette femme eſt malheureuſe pour ſa vie ; c'eſt une eſclave qu'on honore du nom de *femme*.

Un homme ſage, au contraire, veut ſe marier pour avoir une compagne aimable qui, en partageant tout ce qu'il poſſede, l'en faſſe jouir avec plus d'agrément.

Cet homme cherche avec beaucoup de soins un sujet qui réponde à ses vues.

Assez riche pour se passer d'augmenter son bien par celui d'une femme, il se propose de faire la fortune à une fille bien née, bien élevée, vertueuse & aimable.

Il croit enfin avoir trouvé celle qui doit fixer son choix; il se marie.

Il s'occupe du soin de plaire à cette nouvelle moitié de lui-même, prévient ses moindres desirs; & en cherchant à s'en faire aimer, il s'attache véritablement à elle.

Cette femme sent le pouvoir qu'elle prend sur l'esprit de son mari. Née impérieuse, & devenue injuste par l'empire que son mari lui laisse prendre sur lui, elle s'en sert pour le rendre le plus malheureux des hommes.

Caprices, humeurs, dégoûts;

ſouvent même elle lui fait eſſuyer juſqu'au mépris.

Cet honnête homme n'eſt plus chez lui ; c'eſt chez ſa femme qu'il paroît être.

Avec l'eſprit & le cœur le mieux fait & le meilleur, cet homme eſt pour toujours malheureux.

Incapable, par ſa bonté, de ſecouer un joug injuſte, plus incapable encore d'avoir de mauvais procédés, il ſouffre d'autant plus qu'il aime ſon tyran.

Prudence humaine, que tu es aveugle & bornée !

L'homme cherche ſans ceſſe à ſe donner des liens ; ſes paſſions qui le tiennent enchaîné, & auxquelles il ſuccombe à chaque inſtant, ne lui ſuffiſent pas.

La liberté qui eſt un bien ſi doux, n'a pas le même prix pour ceux qui en jouiſſent.

Il y a mille gens qui ne ſçavent

qu'en faire, à qui même elle eſt à charge.

Ces gens-là prennent des engagemens par déſœuvrement, ſans en connoître la valeur ni l'importance.

Ce ſont toujours de pauvres eſpeces que ceux qui ne ſçavent pas jouir utilement ou agréablement de leur liberté; il faut qu'ils n'aient en eux-mêmes aucunes reſſources.

On prend un état, ſans examiner ſi on y eſt propre; on veut cependant être heureux.

On ſe marie pour perpétuer ſon nom par ſes enfans, bien réſolu d'abandonner ſa femme, dès qu'on aura aſſuré ſa ſucceſſion; & l'on veut être heureux.

A-t-on des filles dont la naiſſance ait malheureuſement précédé celle de l'héritier qu'on deſire? Dès le berceau, deſtinées au cloître, on diſpoſe pour tou-

jours de leur liberté ſans s'informer ſi elles veulent prendre ce parti.

Si elles oſent s'y oppoſer, on les traite ſi mal, qu'elles ſont forcées de ſe ſacrifier comme des victimes, & de conſentir à la volonté de leurs parens.

Des gens auſſi dénaturés, étoient-ils faits pour devenir peres ? N'auroit-il pas mieux valu qu'ils gardaſſent leur liberté, que d'aſſocier une femme à leur injuſtice ?

Combien ſont-ils de malheureux qui n'on pas mérité de l'être!

Un homme a eu pluſieurs garçons ; dès qu'ils ont vu le jour, leur deſtination a été faite.

L'aîné ſera militaire ou de robe ; le ſecond, chevalier de Malthe ; le troiſieme, abbé : ſouvent leur goûts & leur caracteres ſont entiérement oppoſés à leur deſtination. N'importe ; elle ſera ſuivie. Eſt-ce là le moyen de

faire des heureux, & de l'être soi-même ?

Ce qui est plus incompréhensible, c'est de voir des gens libres de choisir un état, ou de n'en prendre aucun, embrasser l'état religieux ou ecclésiastique ; le premier par un motif de paresse ; le second comme un moyen de fortune.

Je ne dirai rien sur la paresse, sinon qu'elle est en même temps la récompense & le motif ; c'est satisfaire une passion aux dépens de sa liberté, & se faire un bonheur bien mince, (supposé que c'en soit un.)

Mais se faire prêtre pour faire son chemin dans l'église, me paroît si semblable à un homme qui fait choix d'un métier mécha-ni que pour gagner sa vie, que je suis fâchée qu'il y ait des exemples de cela. Un tel motif peut-il réussir ? & les effets ne doivent-

ils pas être indignes de l'état ? Si ceux-là ſont malheureux, ne méritent-ils pas de l'être ? Ils ſont à juſte titre, au nombre des malheureux par leur faute.

Le ſeul malheur réel qui dépende de nous, eſt de nous rendre coupables de quelque façon que ce ſoit.

Un homme qui a eu ce malheur, eſt toujours tourmenté de regrets ou de remords.

L'aviliſſement intérieur de l'ame eſt le plus dangereux & le plus douloureux de ſes maux.

Après cette eſpece de malheur, le plus ſenſible eſt celui de perdre quelqu'un à qui l'on eſt bien véritablement & bien tendrement attaché.

L'amitié eſt un beſoin de l'ame. Nous faiſons honneur à notre cœur des regrets que nous donnons à la perte d'un ami ; nous croyons le pleurer : c'eſt nous que

que nous pleurons C'eſt rarement le mérite de nos amis qui nous a attachés à eux ; c'eſt ce je ne ſçais quoi qu'on ne peut appeller que le goût ; c'eſt lui qui lie les hommes par les ſenſations réciproques de leur ame, & plus encore par la conformité de leurs foibles.

Faut-il s'étonner ſi l'amitié eſt ſi peu conſtante, étant preſque toujours fondée ſur notre propre foibleſſe, ou ſur une choſe auſſi fragile & auſſi ſujette à varier que l'eſt le goût?

Cependant ſi notre ami ceſſe d'avoir pour nous ce goût, qui nous rendoit chers à ſon cœur; nous ſommes aſſez dupes pour commencer par nous en affliger, avant de nous en détacher.

N'eſt-ce pas faire à plaiſir notre malheur? Un tel ami mérite-t-il nos regrets?

Nous ſentons moins le plaiſir

d'être aimé, que la douleur de ne l'être plus.

C'eſt toujours dans ce qui nous manque, que nous imaginons le vrai bonheur ; & ce n'eſt preſque jamais (ou pour très-peu de temps) que nous le trouvons dans les choſes dont nous jouiſſons.

Ceux qui ont toujours eu une parfaite ſanté, n'en connoiſſent pas le prix. Viennent-ils à la perdre ? Alors ils en font le point de vue de leur bonheur.

Il en eſt de même de tous les autres biens. Les moins réels, quand nous n'en avons pas joui, ou quand nous les avons perdus, font l'objet de nos deſirs, & le point fixe où nous croyons notre bonheur attaché.

Dans la jouiſſance des mêmes choſes, il y a dans chacun de nous une maniere différente d'en faire uſage, & de les ſentir.

Voilà pluſieurs perſonnes éga-

lement riches. L'une ſera prodigue, l'autre avare ; l'une mettra ſa ſatisfaction à faire un uſage utile de ſes richeſſes, en en faiſant de bonnes actions. Une autre ne voudra les employer qu'à ſatisfaire tous ſes goûts, toutes ſes paſſions. Une autre en fera alternativement, ou en même temps, un bon & un mauvais uſage.

Ainſi avec des vues différentes, nous deſirons les mêmes biens ; & nos deſirs ſont plus ou moins vifs, ſuivant que les paſſions qui les excitent, ſont plus ou moins fortes.

LA JEUNESSE.

LEs avantages de la jeuneſſe ne ſont point équivoques, à beaucoup d'égards.

Il faut être jeune pour apprendre & pour retenir ; c'eſt l'âge où l'on ſeme, pour recueillir dans un âge plus avancé.

Le cœur qui ſort des mains de la nature a toute ſa candeur ; & quoique ce ſoit l'âge des paſſions, la bonne éducation y mettant des digues dans leur principe, retenues par-là, elles doivent reſter ſoumiſes à la raiſon.

Il faut que les gens obligés par devoir à veiller à l'éducation de la jeuneſſe, préviennent l'inſtant où la nature ſe développe ; qu'ils ne ceſſent de parler à la raiſon des combats qu'elle aura à ſoutenir, de la gloire qu'il en réſultera

pour elle, si elle l'emporte sur tous les penchans, sur toutes les passions.

Il ne faut jamais la faire douter de ses forces ; mais il faut lui persuader & lui prouver qu'il est plus facile & plus sûr de fuir le danger, que de s'en garantir lorsqu'on s'y expose.

Il est généralement plus aisé de se déterminer à une privation totale, que de se retenir sur les choses qui flattent ou qui plaisent, dans quelque genre que ce soit.

La présence de l'objet qui plaît attire à lui ; il faut, s'il est dangereux, le vaincre en personne, au lieu qu'en le fuyant, on n'a à se défendre que contre une idée agréable, qui n'a ni la même force ni le même attrait que l'objet même.

Toutes les passions sont semblables dans leurs progrès ; en-

écartant de soi ce qui les nourrit; on ne leur donne aucune prise.

Voilà ce qu'il faut faire sentir à la jeunesse, avant même qu'elle soit dans le cas d'en faire usage; c'est alors que les grands principes se gravent dans l'ame.

Il faut former de bonne heure l'esprit & la raison pour servir de surveillant au cœur, & le garantir par-là de la séduction des sens.

En général, dans l'éducation qu'on donne à la jeunesse, on s'attache trop aux choses extérieures & de pur agrément.

Les graces, les talens, voilà de quoi l'on s'occupe; quoique cela ne soit pas inutile à beaucoup près, il y a des objets plus importans. Il est bien plus essentiel d'éclairer l'esprit par la raison, & de former le cœur.

Si l'on attend, pour faire parler la raison, l'âge ou les passions se développent, elle n'a plus le pou-

voir de les retenir. On la regarde comme une gouvernante sévere qui exige l'impossible, parce que jusques-là, on a été gâté par sa nourrice, qui, trop indulgente pour les petites fautes, a négligé d'accoutumer l'esprit & le cœur à la docilité.

Si on ne fait comprendre de bonne heure à la jeunesse, la nécessité de soumettre sa volonté à la raison; si on ne lui en fait prendre l'habitude, comment retenir ensuite ces desirs impétueux & immodérés, qui découvrent les passions naissantes, & qui en font le caractere?

Il faut accoutumer la jeunesse à se retenir, à captiver ses goûts, à les soumettre aux devoirs & à la bienséance, avant qu'ils ayent acquis ce degré de force qui en fait des passions.

La lecture de l'histoire est propre à produire cet effet; on y voit

l'exemple des vertus relevé par les plus grands éloges ; celui du vice, blâmé & mépriſé.

Il faut encore tâcher de l'accoutumer à ſe rendre compte du motif de toutes ſes actions.

Ce retour fréquent ſur elle-même lui découvre ſes imperfections, & l'inſtruiſant à ſes propres dépens, lui donne néceſſairement le deſir de ſe corriger & d'acquérir des vertus, ſimplement pour être pluscontente d'elle-même. Il faut très-ſouvent ſe ſervir de nos défauts, pour nous empêcher de faire des fautes.

L'amour-propre eſt un des moyens le plus sûr pour nous corriger ; en le prenant du bon côté, il vient à l'aide des grands principes.

Il faut s'aider de tout dans l'éducation de la jeuneſſe.

L'avantage de plaire, dont elle eſt sûre, nuit ſouvent au pro-

grès des vertus ; elle sent que, sans aucun soin, tout lui réussit : il faut que la raison ait pris d'avance de profondes racines, pour persuader à la jeunesse qu'il ne lui suffit pas de plaire par ses agrémens, & qu'il faut faire des provisions pour un âge qui la suit, où l'on a besoin de ressources plus solides & plus durables, pour captiver l'estime & pour se rendre supportable aux autres & à soi-même.

Ceux qui gouvernent la jeunesse, doivent faire ce que fait un habile laboureur qui sçait bien cultiver sa terre.

Il la prépare pour recevoir à son gré les semences qu'il lui plaît d'y mettre ; il a grand soin d'arracher les mauvaises herbes dès qu'il les apperçoit, & qu'encore tendres & nouvelles, elles n'ont pu porter de graine.

S'il s'apperçoit qu'elles tirent

leur mauvaises qualités de l'espece de la terre, il tâche de l'améliorer ; & insensiblement il fait mourir les unes faute d'aliment, & empêche les autres de pousser à force de soins & de précautions.

Ces soins doivent être suivis & jamais interrompus, jusqu'à ce que la terre ait pris assez de force pour se défendre d'elle-même de produire de mauvaises herbes.

S'il se négligeoit, bientôt la mauvaise herbe qui pousse plus facilement que la bonne, en se multipliant, étoufferoit cette derniere.

Les peres & les meres devroient imiter ce laboureur actif & laborieux, & cultiver eux-mêmes avec soin l'ame de leurs enfans.

Ils doivent commencer par s'en faire aimer pour attirer leur confiance ; leur donner, en général, une idée noble & flatteuse du

bien ; se servir même de leur amour-propre pour le leur faire goûter. Avant d'aimer la vertu pour elle-même, il faut l'aimer en soi, & pour soi ; c'est un degré par où il faut qu'elle arrive à sa perfection.

Avant qu'une maison soit bâtie, on fait d'abord les fondations, puis les murailles, les planchers ; ensuite vient la couverture ; & la maison étant faite, on songe à la rendre commode & agréable. Il en est de même de notre ame. Heureux ceux qui ont eu d'habilles conducteurs, qui se sont attachés au solide !

L'avantage de la jeunesse le plus réel, est de n'avoir encore aucune impression des vices ; d'être par conséquent plus facile à plier du côté du bien, & plus portée à en prendre l'habitude, pour parvenir ensuite à le goûter & à en faire ses délices.

Cet avantage heureux eſt balancé par ſa fragilité & ſa foibleſſe.

Elle ſe ſent émue de toute part ; l'attrait du plaiſir l'attire : pleine de feu, toutes ſes paſſions ſont comme un eſpece d'artifice qui part avec violence, parce qu'il a été concentré & reſſerré. Dès que la paſſion (qui eſt l'air pour lui) le pouſſe le moins du monde, il éclate & fait des écarts de toutes les eſpeces, ſi l'on n'en prévient les effets par d'infinies précautions. De-là viennent les fauſſes démarches, les projets mal conçus, mal dirigés ; l'excès en tout genre, la témérité, l'imprudence, la mauvaiſe conduite, la ſoif des plaiſirs, l'abus de ces mêmes plaiſirs, les chutes fâcheuſes qui en réſultent pour les mœurs ou la fortune, & ſouvent l'honneur.

L'avantage preſque certain de

plaire, est pour la jeunesse un bonheur apparent, & un malheur réel.

Cette facilité de réussir par ses seuls agrémens, l'empêche de chercher d'autres moyens plus nobles & plus utiles pour satisfaire son amour-propre.

Elle l'empêche aussi de jetter les yeux sur ses défauts, & de s'examiner dans le miroir de vérité. Celui de la toilette a la préférence, parce qu'il n'offre rien qui ne soit agréable.

Une jeune personne qui consulte son miroir, est toujours satisfaite.

Il l'assure que tout ce qu'elle y voit, sera approuvé; que tous les cœurs vont se soumettre à son empire, & la vanité multiplie ces triomphes qui ne sont encore qu'en idée.

Elle s'enyvre de cette gloire prise dans la foiblesse des hommes,

& fondée sur des avantages qui passent aussi vîte que la fraîcheur de la rose, & qui sont la source de mille regrets.

Quel usage a-t-elle fait de ces avantages ? quel en est le fruit ?

Quel préjudice n'ont-ils point fait à son ame qu'elle a entiérement négligée pour eux ?

C'est une grande duperie de borner sa gloire à plaire par les les seuls agrémens de la figure. En plairoit-on moins, en y joignant les avantages d'un esprit cultivé, d'une raison éclairée, d'un cœur gouverné & soumis à cette raison ?

Avec tous ces secours le cœur a bien de la peine à n'être point pris pour dupe. Que seroit-ce, si on le livroit aux dangers, dirigé & conduit uniquement par l'amour-propre ?

C'est donc à force de cultiver, de former sa raison, qu'on peut

éviter d'être dupe de soi-même & des autres, parce qu'en apprenant à se connoître, on apprend aussi à connoître les autres.

L'esprit doit avertir le cœur des risques qu'il court ; mais pour cela, il faut qu'il raisonne, qu'il réfléchisse, qu'il envisage toujours le pour & le contre des choses. Cette habitude prise dans la jeunesse, reste ; & c'est une provision pour l'âge qui la suit.

Alors on en jouit ; au lieu que, comme la cigale, quand on n'a rien amassé dans la belle saison, l'automne vient, l'hiver la suit, & l'on se trouve mille besoins, & rien pour les satisfaire. On est obligé de se chercher des secours étrangers, qui souvent nous sont refusés, parce qu'on donne toujours à qui a déja, & que ceux à qui il faut tout donner, fatiguent.

Il ne faut pas prétendre que les autres mettent tout dans la société, tandis que nous n'y mettrons rien, sur-tout lorsqu'on n'a plus les graces de la jeunesse à y offrir ; qu'il n'est plus question de séduire ; qu'il faut mériter d'y plaire en connoissance de cause, ou du moins de s'y faire supporter ; ce qui souvent n'est pas peu.

La Vieillesse.

Les seuls avantages de la vieillesse sont d'avoir appris à se connoître par ses propres fautes, & si l'on veut, par celles des autres. C'est moins cependant sur ces dernieres que nos réflexions doivent porter.

Chacun trouve assez de besogne chez soi, sans aller faire celle de son voisin.

C'est donc de se connoître, & d'être persuadé que l'on ne se connoît encore que très-imparfaitement ; c'est d'avoir appris à se suffire à soi-même, c'est d'imaginer que les autres ne nous doivent rien, & que nous leur devons tout, afin d'être toujours portés à nous prêter, & à ne rien exiger.

C'est d'être sûr que la vieillesse

déplaît, sans s'en trouver humiliés ; cela étant dans l'ordre des choses & de tous les tems.

C'est de sçavoir se faire une gloire intérieure de faire le bien, de l'aimer, & de n'en être plus distrait par les passions dangereuses de la jeunesse.

Heureux ceux qui ont fait toutes ces provisions pour la vieillesse ! Ceux au contraire qui n'y ont jamais pensé, se plaignent sans cesse à eux-mêmes des désagremens, des ennuis, des dégoûts de leur âge.

Ils passent en regrets le tems où l'on sent le mieux le véritable prix de chaque chose, où l'on pense & où l'on juge le mieux ; où l'on se conduit le mieux, & où l'on fait le moins de fautes.

Le temps enfin où l'on mérite le nom d'hommes raisonnables, & où on l'est en effet, quand on on ne veut pas ramener à ses

goûts, à sa façon de penser ceux qui, beaucoup plus jeunes, doivent en avoir d'autres.

NOTIONS SUR L'AME.

TOUTES les facultés de l'ame ont pour principe le cœur ou l'esprit, ou tous les deux à la fois.

Le cœur ne fait que sentir; ses premieres impressions ne sont autre chose qu'un attrait qui l'entraîne de préference, & sans sçavoir pourquoi, vers un objet qu'à peine les sens ont apperçu.

Il se passe en lui une espece d'effet électrique, qui, pour l'ordinaire, est réciproque.

Tout foible qu'est cet effet, il n'y a personne qui ne le distingue en soi, plutôt par réflexion que

parce qu'il en eſt averti par cette ſenſation. On la ſent preſque toujours ſans y penſer.

En même tems que le cœur a cet attrait, qui eſt une diſpoſition à ce que l'on appelle le goût, une ſenſation repouſſante le diſpoſe à l'éloignement pour d'autres objets qu'il ſent être incompatibles avec lui.

Ces premieres impreſſions ne font en lui que des traces legeres, qui s'effacent preſque toujours dès que l'objet diſparoît; en voici un exemple.

Que l'on arrive au milieu d'un cercle où tous ceux qui le compoſent, nous ſont inconnus; dès que l'œil en a fait le tour, & qu'on y a entendu parler tout le monde, on ſent les deux effets que je viens de dire. C'eſt un commencement de prévention pour ou contre ceux que l'on voit.

Ce choix eſt infaillible; c'eſt-

à-dire que le cœur ne peut rester neutre.

Il choisit dès que les sens apperçoivent. Ce sont eux qui dirigent nécessairement ses premieres impressions.

De cette foible sensation ; (toujours susceptible d'erreur) il ne s'ensuit pas que, lorsqu'on se connoît mieux, on s'attache les uns aux autres, ni que la prévention qui a fait sentir une sorte d'éloignement subsiste & fasse des progrès.

Cette premiere impression étant plutôt un effet involontaire des sens, qu'un rapport ou un éloignement réel d'un objet à l'autre, un second coup d'œil la détruit ; & souvent le cœur se décide pour l'objet contre lequel il étoit prévenu, parce qu'alors il est éclairé par l'esprit, & que c'est lui qui détermine la volonté.

Malgré l'esprit & la volonté,

le cœur ne laisse pas de prendre bien des licences ; mais lorsque l'esprit veut se rendre le maître, il commande à la volonté ; & elle retient toujours le cœur, si ce n'est dans ses sensations, c'est du moins dans leurs effets.

Elle a un empire sûr & despotique sur lui & sur les sens qui l'induisent en erreur, (quant aux effets seulement,) lorsqu'elle prend conseil de la raison ; & elle a sur les causes beaucoup de pouvoir.

Le goût & le sentiment sont des mouvemens du cœur, que je n'entreprendrai point d'expliquer.

Ils anoblissent les opérations des sens, & sont donnés à l'homme, pour le distinguer, en cette partie, des animaux.

La raison, l'esprit ni la volonté ne les déterminent point ou très-rarement ; les actions des hommes

le prouvent à chaque instant.

Tous les jours, avec beaucoup d'esprit & de raison, on se prend de goût, & l'on prodigue le sentiment pour des gens incapables d'en être susceptibles, & par conséquent indignes de l'inspirer.

Il est honteux à l'homme de ne s'en pas rendre maître en pareil cas, puisqu'il le peut. C'est l'ouvrage de sa raison.

Si elle ne peut déterminer le goût & le sentiment, elle peut l'augmenter ou le détruire.

L'esprit m'est plus inconnu que le cœur. On distingue d'une maniere bien plus nette ce que l'on sent, que ce que l'on apperçoit.

On ne peut trop se défier de ses propres lumieres, lorsqu'on desire d'en acquuéir.

La raison, le jugement, la réflexion, le discernement & l'imagination me paroissent appartenir à l'esprit.

Les passions dépendent du cœur ou de l'esprit, & souvent de l'un & de l'autre tout à la fois. Voici la distinction que je fais des opérations du cœur d'avec celles de l'esprit ; le cœur sent, & l'esprit juge, distingue & choisit.

L'esprit pourroit se passer du cœur à ce que j'imagine ; & le cœur ne peut se passer de l'esprit.

Ce dernier est en quelque façon le tuteur de l'autre ; mais le cœur est un pupille imprudent, sujet à des écarts qui mettent son tuteur dans une continuelle agitation.

Je crains de m'égarer en voulant débrouiller les opérations de l'esprit.

Il est facile de s'écarter du vrai, quand on n'a point de principes, & que c'est dans la nature seule, dénuée de tout secours étranger, qu'on puise ses idées. N'importe ; j'irai à tâtons, au risque de me heurter.

Je

Je penſe donc que la réflexion eſt la premiere faculté de l'ame bien diſtincte.

Je compte pour rien la volonté qui n'a d'autre emploi que celui de diriger le mouvement.

Pluſieurs de ſes opérations ſont abſolument ſouſtraites au pouvoir de la volonté & de la réflexion. La douleur, par exemple, excite des plaintes, des cris, des mouvemens involontaires qui ne peuvent être refléchis.

Quoique le mouvement ſoit ſouvent indépendant de la volonté & de la réflexion, & purement machinal, il dépend cependant toujours, & indiſpenſablement de l'ame; puiſque dès qu'elle eſt ſéparée du corps, il n'a plus de mouvement.

Le mouvement du corps, tantôt libre, & tantôt aſſujetti à la volonté & la réflexion, eſt toujours

dépendant de son union avec l'ame.

La réflexion est aussi quelquefois libre, & quelquefois assujétie à la volonté.

Elle distingue les objets qui frappent les sens ; elle débrouille & développe les idées, & produit le discernement. La raison les apprécie & les dirige.

Le jugement a des fonctions plus utiles encore. Il perfectionne ce que la réflection & la raison ont fait de concert.

La réflexion & la raison croient avoir tout prévu ; le jugement leur prouve souvent qu'elles se trompent.

L'imagination est une volontaire qui va toujours devant elle, sans préciſément sçavoir où elle ira.

Elle n'a point de but ; & elle est si vive & si peu maîtresse d'elle-même, que si la raison ne la

gouvernoit, ſon propre feu la conſumeroit ; ou bien elle donneroit dans toutes ſortes d'écarts.

Elle eſt mere des idées ; c'eſt elle qui les enfante ; la réflexion les éclaircit ; la raiſon les apprécie & les polit, & le jugement prononce pour ou contre elles.

Quand la raiſon veut prendre trop d'empire ſur l'imagination, elle lui échappe & diſparoît. Dès qu'elle eſt contrainte, elle n'agit plus.

Pour qu'elle jouiſſe de tous ſes droits, il faut que la raiſon lui paſſe ſes eſpiégleries, & ſe contente de la garantir des accidens qui lui arrivent lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même, & que la raiſon la perd de vue.

Sa vivacité & ſes graces dépendent de ſa liberté ; l'eſprit ſans elle n'a point d'idées ; il les lui emprunte toutes.

Les idées ſe convertiſſent en

penſées, lorſqu'elles ont ſubi l'examen & la correction de la réflexion, de la raiſon & du jugement.

Voilà les notions les plus diſtinctes que l'on puiſſe avoir de l'ame, quand on ignore tout.

Elles appartiennent uniquement à la nature. Toute inſtructive qu'elle eſt, quand on cherche à la développer ſans principes, on n'en tire que de foibles lueurs, au lieu de lumieres.

Cette étude a toujours ſon utilité; on apprend à ſe connoître à meſure qu'on cherche en ſoi les cauſes de ce qu'on ſent de ce qu'on apperçoit, de ſes penſées & de ſes actions.

Si cette étude eſt utile, elle ne tourne pas au profit de l'amour-propre; on rencontre à chaque inſtant des ſujets d'humiliation pour lui.

Sur le Cœur.

TOus les principes & tous les préjugés reçus paroiſſent oppoſés à l'idée que je me fais du cœur humain.

J'en devrois conclure que ma façon de penſer eſt auſſi fauſſe que bizarre. Cette conſéquence ſeroit juſte ſans doute ; mais remplie de mon idée, qui me paroît tirée de mes propres ſenſations, tout ce que je puis obtenir de ma raiſon, eſt de douter & de me ſoumettre au déſagrement d'avoir tort.

Etant peut-être la ſeule qui ait oſé s'écarter de la route ordinaire ſur un ſujet tant de fois approfondi, je ne dois pas me flatter d'être approuvée ; c'eſt donc d'une eſpece de chimere que je vais parler.

Il eſt abſurde d'imaginer que l'ame ait un ſens, & que ce ſens ſoit le cœur ; c'eſt-là ma folle prétention. Voyons ſur quoi je l'établis. Il eſt, ce me ſemble, plus aiſé de le ſentir que de l'expliquer.

Toutes les facultés de notre ame me paroiſſent auſſi dépendantes du cœur, que nous le ſommes de nos ſens.

Le cœur s'intéreſſe à tout ce qui agit dans notre ame ; tout ſentiment eſt à lui, & vient de lui.

Avons-nous quelques deſirs qui ne l'affectent plus ou moins ?

La volonté n'a pas plutôt déterminé une action, que le cœur (qui prend part à tous les mouvemens de notre ame,) prend parti pour ou contre.

La raiſon veut-elle le dominer ? Souvent il lui céde, mais c'eſt en ſe promettant de la ſéduire ; ce

qui lui arrive presque toujours.

Rien de ce qui se passe dans notre ame, ne lui est étranger ni indifférent.

Par des rapports sensibles, quand nous y faisons attention, il a part à tout ce que nous pensons, à tout ce que nous disons & à toutes nos actions.

Il s'empare indifféremment du bien & du mal qui se trouve en nous.

C'est d'après les affections & les prétentions de notre cœur, que nous pensons. Nous parlons & nous agissons ensuite d'après notre façon de penser qu'il nous a inspirée. C'est lui ; c'est ce sens que j'établis qui nous gouverne sans nous en douter.

Si nous pensons, si nous agissons souvent contre son gré, c'est parce que nous écoutons & que nous préferons les avis que nous

donne la raiſon, qui eſt rarement d'accord avec lui.

Il ne s'enſuit pas de-là que notre cœur ne prenne point de part à des idées, à des actes qu'il déſapprouve.

La part qu'il y prend eſt, à la vérité, une peine. Alors il n'eſt pas le mobile de nos actions; il en eſt ſeulement affectée, à-peu-près comme le ſont nos ſens, quand notre corps ſouffre, ou lorſque quelque choſe s'oppoſe à leur ſatisfaction.

Nos ſens ne ſont pas toujours ſatisfaits; ils ont chacun les contraires de leurs ſatisfactions, indépendamment de leur ſubordination à la raiſon & à la volonté.

Le cœur eſt dans le même cas. Si l'eſprit a des peines, il ſouffre; ſi on s'oppoſe à notre volonté, il ſouffre auſſi; ſi la raiſon combat ſes penchans, il ſouffre encore.

Les desirs qui paroissent avoir le moins de rapport au cœur, ne lui sont point indifférens : ils contribuent ou ils s'opposent à notre satisfaction ; s'ils sont comblés, le cœur se sent une sorte de joie. Si nous ne pouvons les satisfaire, il est peiné plus ou moins, suivant que nos desirs sont plus ou moins vifs.

Les sens ont un rapport intime avec le cœur; c'est par leur moyen qu'il devient presque toujours le principe de nos idées, de nos desirs, de nos passions ; des jugemens que nous portons qui nous paroissent appartenir à la raison.

Ce cœur, ou ce sens plus séduisant, plus impérieux que ceux que nous reconnoissons pour tels, en impose souvent à toutes les autres facultés de notre ame.

Il dirige leurs opérations, ou par sa séduction, ou par le moyen

de nos sens qu'il trompe, & dont il fait ce qu'il lui plaît.

Lorsqu'il prête ses préventions à notre esprit, & que ce dernier n'est pas sur ses gardes, il lui fait voir ce qui n'est pas, toucher toute autre chose que ce qu'il touche, & entendre des merveilles, lorsqu'on ne lui dit que des absurdités.

N'est-ce pas être le sens de notre ame, que d'avoir le pouvoir de faire agir & de suspendre toutes ses facultés?

Notre esprit, qui seul peut les défendre & les garantir des trahisons du cœur, se laisse séduire, & se prend à chaque instant aux piéges qu'il lui tend.

Qu'est-ce donc qu'un sens? N'est-ce pas un sentiment dans ses opérations?

L'œil est frappé d'un objet; l'oreille l'est d'un son; le goût, de

quelque chose qui lui est sensible ; l'odorat est réveillé & frappé d'une vapeur plus ou moins agréable ; le tact est sensible à ce qu'il touche.

Le cœur est également affecté par toutes les opérations de nos sens ; c'est lui qui y met le prix.

C'est lui qui est fâché lorsqu'ils souffrent, & qui est content lorsqu'ils sont satisfaits.

Sans lui nous n'aurions que les sentimens des animaux ; ce sens de l'ame est le principe de nos passions, du plaisir, des peines.

Il est le centre du goût, du sentiment, & presque toujours l'organe de l'esprit.

Raison, jugement, reflexion, esprit, volonté, imagination, vous qui voulez vous croire libres, vous êtes ses esclaves, il vous gouverne sans vous en douter.

Il a tout ce qu'il faut pour

vous ſubjuguer. Tous les penchans de la nature ſont de ſa dépendance ; il en eſt le principe.

Sa foibleſſe cauſe votre ſécurité ; vous l'enviſagez comme un ennemi mépriſable & facile à dompter, parce qu'il ne raiſonne point.

Mais il agit, il ſéduit, il entraîne, il trahit avec & ſans méchanceté.

Pour s'emparer de vos ſuffrages, il vous cache ſes vues ; il ne laiſſe appercevoir qu'une partie de ſes forces, qu'il deploie à meſure qu'il vous ſéduit.

N'eſt-ce pas là l'effet & la marche oblique de tous nos ſens ?

Plus noble qu'eux par ſes opérations, puiſqu'elles ont droit ſur toutes les facultés de l'ame, &, ſans contredit, ſur nos ſens, il me paroît non ſeulement ſupérieur à eux ; mais en l'enviſageant

comme je viens de dire, je le regarde comme le ſens unique du corps & de l'ame ; les autres ſens ne ſont que les reſſorts de celui-ci.

LA VERITÉ & la Sincérité.

LA vérité eſt une vertu eſſentielle à la probité, & la ſincérité un ſentiment dépendant de l'amitié ; du moins j'enviſage ces deux choſes de cette façon.

Dans le monde civil, rien n'eſt ſi rare que la vérité ; elle y eſt preſqu'inconnue.

Elle chagrine l'amour-propre, ou elle bleſſe la politeſſe, à moins qu'elle n'approuve ou qu'elle ne loue.

Si elle approuve, ſi elle loue, c'eſt à proportion du mérite, de la valeur & de l'importance des

choſes ; elle ne ſçait point exagérer.

Préciſe, exacte, juſte, elle blâme & elle loue avec une égale équité.

Ce n'eſt point une vertu aimable ; elle eſt regardée comme ſévere, parce qu'elle n'admet ni ne tolere la flatterie, ni la moindre exagération.

On la craint preſqu'autant dans le monde, que la méchanceté.

On n'aime les gens vrais, que parce que leur ſociété eſt sûre, & qu'on eſt avec eux à l'abri des trahiſons. D'ailleurs on les regarde comme des gens auſteres qui humilient, par leur façon de penſer, ceux qui en ont une moins bonne ou tout-à-fait oppoſée.

La ſincérité appartient, ce me ſemble, uniquement à l'amitié.

L'on ſe joue dans le monde de ce ſentiment ; il n'y exiſte preſ-

que jamais que dans le propos.

Il ne peut être généralement d'usage, parce qu'il ne doit avoir lieu qu'avec l'amitié qui est aussi rare que lui.

Ces deux sentimens sont inséparables ; ils ne peuvent (je crois,) exister l'un sans l'autre.

S'il y a peu de gens sinceres, c'est qu'il y en a peu qui méritent qu'on le soit avec eux.

N'est-il pas injuste de prétendre inspirer un sentiment qu'on ne veut pas payer du moindre retour ?

La sincérité est le tribut de l'amitié ; elle est sa caution, & détermine son existence.

Elle en assure la durée ; elle produit les épanchemens de cœur, les aveux les plus secrets, les plus importans, & même les plus humilians, parce qu'elle est fondée sur la confiance qu'inspire l'amitié.

La sincérité & l'amitié sont si

intimement liées, qu'on a besoin de l'une pour définir l'autre.

La vérité est toujours sincere, la sincérité peut n'être pas vraie à tous égards.

Un homme vrai est toujours sincere ; & un homme sincere n'est souvent vrai qu'avec son ami. Vis-à-vis des autres, il peut fort bien se faire qu'il ne le soit point.

L'Occasion.

L'Occasion détermine une grande partie de nos actions, bonnes & mauvaises.

Dans une ame bien disposée, qui a pris l'habitude de la vertu; l'occasion de faire le bien est une espece de bonne fortune dont elle profite & se saisit avidement. L'occasion de mal faire est pour elle une legere tentation, quelque séduisante qu'elle soit.

Au contraire ceux dont le cœur est déja corrompu, ont une pente au mal bien plus forte, que celle qui les attire vers le bien.

L'occasion de mal faire est une tentation pour eux.

Ils n'ont, pour s'en garantir, que la fuite; & l'on fuit rarement ce qui plaît.

Il y a des gens qui aiment le bien, & craignent le mal.

Ces gens-là ont tout à craindre de l'occasion ; ils ont besoin d'une continuelle attention pour l'éviter.

Elle est l'écueil où échoueroient toutes leurs résolutions.

Sans ce soin assidu, trahis à chaque instant par leurs sens & par leurs penchans ; ils céderoient à l'occasion. Quel empire n'ont-ils point sur l'humanité ?

Ne nous croyons pas plus invulnérables que les autres, si nous voulons échapper à l'occasion.

Les écueils, les dangers, les chutes & le précipice attendent au passage du bien au mal, la témérité & la présomption.

Sur l'Absence.

L'Amitié la plus vraie & la plus constante éprouve les effets de l'absence.

Ce sentiment se refroidit à la longue, dès qu'il n'est pas mutuellement soutenu par la présence de l'objet qui l'inspire.

Peu de gens cependant conviennent de cet effet ; ce seroit avouer une imperfection ; on aime mieux se laisser séduire par une illusion flatteuse.

On trompe, à cet égard, l'ami le plus intime, parce qu'on s'en impose à soi-même.

L'absence a plus de droit sur les uns, & moins sur les autres ; mais son pouvoir est réel & infaillible sur tous.

La présence de l'objet aimé rappelle, chaque fois qu'on le

voit, les motifs qu'on a pour y être attaché ; elle nourrit l'amitié; cet effet ne se remarque pas par celui qui l'éprouve.

Cet objet s'éloigne-t-il pour long-temps ? On sent un vuide qui invite à chercher, pour le moins, des distractions.

Lorsque le cœur est à cette espece de diette, il a recours à l'esprit ; c'est lui qui se charge de trouver des ressources pour supporter l'absence ; & il réussit toujours à affoiblir le souvenir de l'objet chéri, lorsqu'on ne l'a plus sous les yeux.

L'absence pour un temps fait éprouver à l'amitié une sorte de refroidissement ; mais elle n'est point à l'épreuve de l'inconstance.

C'est une espece de mort, qu'une absence éternelle.

Deux amis qui se séparent pour toujours, se pleurent & sentent à-peu-près la même douleur que

si la mort alloit les priver l'un de l'autre.

Cette séparation faite, dans les premiers temps, on regarde de part & d'autre la privation de son ami comme un malheur irréparable ; puis le cœur accoutumé à être tendrement affecté, cherche à s'accrocher à quelque autre objet.

Cela se passe dans l'ame, sans qu'on s'en apperçoive.

A-t-on rencontré ce nouvel objet ? le cœur est-il décidé à un nouveau choix ? Il ne s'occupe plus si souvent de l'ami qu'il regrette.

A mesure qu'il s'attache au nouvel ami, il se détache de l'ancien, parce que l'un l'attire par sa présence & par la satisfaction qu'elle lui fait éprouver chaque jour ; & qu'il ne lui reste de l'autre, que le souvenir d'en être privé pour toujours ; cette idée

eſt douloureuſe ; & l'on cherche à s'en diſtraire.

Inſenſiblement pour ſe conſoler de l'abſence de l'ami qu'on regrette, on s'attache de plus en plus à celui qui eſt préſent ; à la fin ce dernier s'empare de toutes les affections de notre cœur : l'ancien perd peu-à-peu les droits qu'il y avoit ; & ſouvent, par la ſuite, il s'efface entiérement du ſouvenir.

Ces effets de l'abſence ſont preſque toujours réciproques.

Pourquoi un ſentiment auſſi louable, auſſi ſatisfaiſant que l'eſt celui de l'amitié, n'eſt-il pas à l'épreuve de l'abſence ?

Je crois que cela vient de ce que tout dans l'homme eſt imparfait & fini.

Il eſt borné de toute part, & n'a qu'une portion limitée de ſentiment, comme il ne peut atteindre qu'à un certain degré de connoiſſances.

Sur la Confiance.

Il y a, ce me semble, de deux especes de confiance ; la confiance guidée par la prudence, & inspirée par la raison, la discrétion & la probité. Celle-là devroit être l'unique ; cependant, quoiqu'universellement approuvée, elle est très peu d'usage.

Celle que l'indiscrétion, la legéreté, l'étourderie dirige ; voilà la plus ordinaire.

Rien ne devroit être si rare que la confiance quand on connoît un peu les hommes, ou plutôt lorsqu'on se connoît bien soi-même.

Est-ce pour être conduit, aidé, dans quelque circonstances fâcheuse, ou délicate, ou dangereuse, qu'on se confie à quelqu'un pour lui demander des conseils ?

Est-ce par une méfiance de soi-même, & de son propre jugement, que l'on consulte des gens qu'on croit discrets & plus éclairés que soi ? Alors la confiance est indispensable ; mais elle exige beaucoup de précaution dans le choix du confident : il faut le connoître de longue main, ou qu'il ait une réputation de prudence & de probité bien établie & bien reconnue.

Voilà le cas de la confiance raisonnablement prise & inspirée.

Celle qui regne dans le monde, & qui est la plus universelle, n'est autre chose que de l'indiscrétion, ou le soulagement de l'homme foible, qui ne peut à lui seul soutenir une peine, garder un secret, être heureux sans le dire, & malheureux sans se plaindre.

Ce n'est pas toujours par un motif de confiance, que ceux-ci se confient au premier qu'ils rencontrent.

C'est

C'eſt une eſpece de beſoin qu'ils ont d'être indiſcrets ; ils cherchent quelqu'un avec qui ils puiſſent s'en ſoulager, & à qui ils puiſſent enſuite faire le reproche qu'ils méritent eux-mêmes.

Celui qui ne peut garder ſon ſecret, ſe croit en droit de ſe plaindre lorſqu'on ne le lui garde pas. Quelle inconſéquence !

Le ſecret d'autrui eſt un dépôt de confiance, que la diſcrétion & la probité doivent mériter ; & la plus parfaite eſtime doit guider le choix de celui qui fait le dépôt.

Le ſecret qu'on nous confie, eſt une préférence que nous méritons, ou qu'on nous donne ſans choix, & à tout hazard.

Dans ce dernier cas, il y a à parier que nous ne ſommes pas les ſeuls dépoſitaires du ſecret qu'on nous confie, ou que bientôt on nous donnera des adjoints à cette confiance.

Alors ce secret livré à l'indiscrétion de plusieurs personnes, est presque toujours divulgué ; & le plus discret est souvent celui qu'on accuse d'en avoir abusé.

Le moyen le plus sûr, pour éviter toute indiscrétion de la part des autres, & toute imprudence dans le choix de ses confidens, c'est de garder soi-même son secret ; mais il arrive assez généralement, que celui à qui appartient le secret, est plus indiscret que ceux à qui il hazarde de le confier.

L'homme cependant le plus confiant se détermine mal-aisément à confier un secret qui lui donne des torts, ou qui l'humilie.

Nos défauts nous servent quelquefois à éviter de grandes fautes.

L'amour-propre sur-tout a ce bon côté. Il ne sçait que trop s'en dédommager par le tort qu'il nous fait à chaque instant.

Quelquefois ceux qui ſe confient au premier venu, ſont portés à l'imprudence par la préſomption; ce ſont des gens qui ne doutent jamais d'eux-mêmes, ni de leur diſcernement.

Ce n'eſt pas l'eſtime qu'ils ont pour leurs confidens, qui en détermine le choix. Ils penſent qu'on doit leur garder le ſecret de ce qu'ils confient, quoi qu'ils ſoient incapables de la moindre diſcrétion envers les autres.

Ces gens-là penſent que tout leur eſt dû, & qu'ils ne doivent rien à perſonne.

SUR LA PROBITÉ.

C'EST un mot générique que celui *d'honnête homme*, & qu'on applique à tout le monde. Qu'il comprend de choſes ! Que de gens abuſent de ce titre qu'ils oſent prendre ſans le mériter !

Eſt-on honnête homme, parce qu'on eſt brave ? qu'on paye exactement les dettes du jeu ? qu'on ouvre ſa bourſe à ſes amis, qui n'eſt ſouvent remplie que du bien d'autrui ?

Eſt-on honnête homme parce qu'on eſt humain, quand il n'en coûte pas la moindre privation ? ou parce qu'on donne avec profuſion, tandis qu'on retient le bien de ceux qui ſont quelquefois dans le beſoin, ou du moins dans le mal-aiſe ?

Est-on honnête homme, parce qu'on ne vole pas sur le grand chemin, mais qu'on se permet de tromper jusqu'à son meilleur ami, dans un marché de chevaux, de bijoux ou d'autres choses ?

Est-on honnête homme lorsqu'on séduit la femme de son ami, parce qu'on ne publie pas son deshonneur ?

Est-on honnête homme, lorsqu'on joue fidélement contre quelqu'un qui, en jouant, va courir le risque de se ruiner ?

Est-on honnête homme, parce qu'on tient sa parole à ses égaux, & qu'on en manque indignement à ses inférieurs ?

Voilà cependant les seules choses que les gens du monde se prescrivent entr'eux ; toute la probité d'un homme que la naissance distingue des autres, consiste à observer ces régles fondamentales de l'honneur. D'ailleurs il

lui est permis de ne point payer celui qui lui fournit les choses les plus nécessaires à la vie, ni celui qui lui a prêté de l'argent, pour lui rendre service, sans le moindre intérêt, dès qu'il n'est pas son égal. Il peut d'ailleurs, avec l'argent qu'il refuse à ses créanciers, fournir à tous ses plaisirs, emprunter même pour cela, dans le dessein ou dans l'impossibilité de jamais s'acquiter.

Il est encore permis à cet homme du monde de distribuer des méchancetés vraies ou fausses, qui détruisent la réputation des femmes, & même de prévoir que les plus sages céderont au torrent. Il peut lâcher contre elles toutes sortes de fausſetés, parce qu'elles n'ont aucuns moyens de se venger. Entr'eux ils doivent être plus circonspects, parce qu'il est convenu qu'on doit tirer raison d'une insulte, d'un affront, d'une in-

jure. Une médisance peut attirer une affaire ; & on ne se la permet, que lorsqu'on se croit sûr que celui sur qui elle porte, n'en sçaura jamais rien ; cela se dit à l'oreille.

Il est permis aussi d'étendre ses droits pécuniaires, soit à la cour, soit à la guerre : il est reçu comme une chose honnête de vendre les emplois que l'on obtient par son crédit, ou, pour mieux dire, de faire de son crédit une chose commerçable, & que l'on vend par portion au plus offrant & dernier enchérisseur. Tout cela est reçu, & n'a rien de contraire au titre d'honnête homme.

Voilà les modeles que donnent les gens du monde à tout ce qui est en sous-ordre.

L'exacte probité n'est faite que pour les particuliers & le peuple.

Il faut même distraire de ce

nombre une grande partie des gens riches, ou de ceux qui courent la carriere pour le devenir.

Il en eſt peu de délicats ſur les moyens de s'enrichir. Cette affaire-là, diſent-ils, me rendra tant; elle eſt avantageuſe; il faut l'entreprendre; on n'examine point ſi elle nuit à quelqu'un, ſi elle peut faire tort à un autre; elle rend beaucoup; qu'importe le reſte?

Lorſqu'on fait enviſager à ces gens-là, qu'elle eſt onéreuſe, ou au peuple, ou à quelques particuliers, un autre la fera, diſent-ils; il vaut autant que j'en profite. la cupidité, comme les autres vices, ne manque jamais d'excuſe ni de prétexte.

En général, l'exacte probité tient ſon domicile chez la bonne bourgeoiſie attachée aux anciens principes.

Là elle a pour baſe la religion & la bonne éducation prêchée par l'exemple.

On dit à ſes enfans: Nous avons toujours été de pere en fils, honnêtes gens, & nous avons toujours regardé la religion & la probité comme deux choſes néceſſaires & indiſpenſables pour être eſtimés dans ce monde, & heureux dans l'autre. Travaillez à devenir ſemblables à vos ancêtres, & aimez comme eux vos devoirs & l'honneur. Voilà leurs titres, leurs parchemins & toute leur illuſtration. En partant de ces deux points, il faut néceſſairement que toutes les actions s'y rapportent.

On prend inſenſiblement l'habitude d'être vertueux lorſqu'on a ſans ceſſe de bons exemples devant les yeux, & qu'on ſuce, pour ainſi dire, les vrais principes avec

le lait. Ils deviennent des préjugés de l'enfance ; le cœur, l'esprit, l'ame se forme sur ce moule ; la raison vient affermir & confirmer ce qu'a préparé la bonne éducation. Ensuite le vice déplaît, & tout ce qui y mene.

L'exacte probité est toujours juste ; elle ne peut souffrir le prochain malheureux ; elle l'aide, & se feroit un crime d'en laisser échapper une occasion. Elle le fait tant qu'elle peut, en évitant au malheureux qu'elle oblige la connoissance du bienfaiteur ; elle se met à sa place, évite tout ce qui pourroit le mortifier ou l'humilier.

Un honnête homme trouve autant de douceur à se priver de mille choses, pour être utile à ses semblables, que les gens sensuels en trouvent à satisfaire tous leurs goûts.

La passion de l'honnête homme est de faire du bien ; elle devient insatiable à mesure qu'il la satisfait. On sent en quelque sorte son ame s'anoblir, en pratiquant la vertu.

Une vertu est le germe d'une autre ; & l'exacte probité est le principe de toutes les vertus morales.

La vertu entraîne comme le vice ; heureux ceux à qui les vertus chrétiennes ne coûtent pas plus à pratiquer !

Comme elles contraignent presque tous nos penchans, elles n'ont pas le même attrait ; il leur faut un intérêt aussi puissant & aussi important que celui de l'autre vie pour engager à les pratiquer.

Pour être parfaitement honnête homme, il faut être non-seulement persuadé des grands princi-

pes de sa religion ; mais je crois qu'il faut encore être exact à en remplir les droits.

Le nombre des honnêtes gens est plus restreint que l'on ne pense ; il faut bien que cela soit ; puisque l'on s'étonne de trouver dans le monde des gens qui ne sont pas frippons.

Voici ce que j'entendois raconter un jour, comme une de ces belles actions dignes de passer à la postérité.

Le feu prit à la maison d'un homme distingué & riche ; il fut brûlé, & avec lui tous ses papiers. Le lendemain de ce malheur, un homme vint apporter à son héritier une somme de quarante ou cinquante mille livres, en lui disant que celui qui avoit été brûlé la veille, lui avoit laissé cet argent en dépôt ; & qu'il venoit le lui remettre.

L'héritier n'avoit aucun titre

pour exiger cette somme, & le dépôt lui étoit inconnu ; cette action fit du bruit à Paris, comme s'il étoit étonnant que l'on fût honnête homme, & que ce fût une chose de droit d'être frippon.

Qu'avoit fait ce dépositaire d'extraordinaire ? Il avoit rendu un dépôt qui n'étoit point à lui, à celui à qui il appartenoit.

SUR LE PLAISIR.

LE plaisir est un être de raison que l'opinion réalise, varie & multiplie ; ce n'est point, en général, une chose déterminée.

La musique plaît aux uns, & ennuie les autres ; celui qui l'aime aujourd'hui, dans un an ne l'aimera plus ; celui qu'elle ennuyoit y prendra goût ; elle deviendra pour lui un plaisir.

La table, le jeu, la chasse, la danse, la promenade, & tout ce qu'on est convenu d'appeller *plaisirs*, ne sont pas plus universellement sentis.

Tout est plaisir pour quelqu'un dans ce monde ; mais chacun a les siens, comme ses idées.

Le plaisir dépend de nos pen-

chans & de nos sens ; son existence leur est soumise.

La solitude plaît à l'un, le monde plaît à l'autre ; l'un prend plaisir à parler, l'autre en prend à se taire ; l'un aime le mouvement, l'autre aime le repos ; l'un veut que ses plaisirs lui coûtent des soins, sans cela il n'en trouve à rien ; l'autre veut que les plaisirs naissent sous ses pas ; il aime mieux s'en passer que d'aller au-devant d'eux.

C'est dans les difficultés que le premier fait consister le plaisir ; & c'est dans la facilité que le second trouve le sien.

Celui qui aime à rire court à la comédie ; celui qui aime à se sentir remué & touché, préfere la tragédie ; ce dernier sent autant de plaisir à pleurer, que le premier en prend à rire.

Il y a des gens qui courent après un convoi ; ce triste spec-

tacle leur plaît ; d'autres s'empressent à louer de bonnes places pour voir, à leur aise, rouer un homme qui ne leur a fait aucun mal.

Ainsi le plaisir est une chose imaginaire, & ne consiste réellement que dans l'opinion de chacun ; celui qui n'en prend à rien, est un malade qui trouve tous les mets insipides.

Pourquoi cette diversité d'opinions absolument opposées les unes aux autres ? Je l'ignore ; on pourroit l'attribuer à la bonté du Créateur qui a prévu que si tous les hommes se faisoient un plaisir des mêmes choses, ils se disputeroient sans cesse ces objets de leur satisfaction & de leur imaginaire bonheur.

Dans le nombre des choses qui font les plaisirs des hommes, il y en a cependant quelques-unes qui, comme sources de différens

plaisirs, font l'objet presque général de leurs desirs, & les rendent envieux les uns des autres.

La beauté, la naissance, & sur-tout les richesses; peu de gens sont indifférens sur ces choses-là.

Aussi de combien d'injustices & de crimes ne sont point causes ces objets de leurs prétendus plaisirs?

Il y a encore beaucoup d'autres choses qui excitent la convoitise des hommes, qui les brouillent, les divisent & les rendent ennemis.

Que seroit-ce s'ils étoient tous, & à tous égards, du même goût?

SUR LA SOCIETÉ.

ON ſçait aſſez ce que c'eſt que la ſociété : voyons à quoi elle ſert.

Elle préſente ſans ceſſe des contraſtes de bien & de mal ; l'effet qu'ils font doit engager à imiter ce qui eſt bien, & à éviter ce qu'on y voit de mal.

Le méchant s'y fait craindre & haïr ; le bon inſpire la confiance, & ſe fait aimer.

L'orgueilleux révolte, indiſpoſe contre lui. En voulant ſe mettre au-deſſus des autres, il inſpire le plus grand mépris pour lui.

Celui qui eſt modeſte ne fait point d'envieux, & ne doit jamais ſe faire d'ennemis.

Si on l'en croit ſur l'idée qu'il donne de lui, & qu'on ne ſente

pas que sa modestie cache une partie de ce qu'il vaut, que perd-il à cela? des éloges qu'il est plus flatteur de mériter que d'obtenir.

Le grand parleur fait à chaque instant quelque imprudence; celui qui se tait, ou en profite, ou joue un personnage qui donne envie de l'imiter: il est ordinairement recherché; on veut avoir son approbation, tandis qu'on fuit le grand parleur, & qu'on méprise son suffrage.

On ne peut du moins porter raisonnablement un jugement désavantageux de quelqu'un qui se tait.

Les gens obstinés, & abondans dans leurs sens, excitent des querelles, s'en font avec tout le monde, & souvent pour la plus petite bagatelle; ou bien on les évite comme des fâcheux très-incommodes.

Les gens complaisans, au contraire, vont à tout le monde; chacun veut les avoir pour amis, parce qu'ils soulagent les autres d'une partie de leurs défauts. En se prêtant aux foibles de chacun d'une maniere insensible, ils semblent en diminuer le nombre & l'étendue.

Si l'on voit souvent que le mérite & les vertus ne sont pas estimés dans la société à leur juste valeur, on voit aussi que les plus legers défauts s'y apperçoivent; que l'envie cherche à les grossir & à en augmenter le nombre : ainsi ce n'est pas perdre que de manquer à gagner quelques degrés de plus d'estime; c'est beaucoup d'être estimé, n'importe à quel point : le plus ou le moins n'est pas important.

La société est une leçon continuelle. Lorsqu'elle plaît, c'est une maniere agréable de s'instruire à

frais communs. Quand elle déplairoit, on peut toujours s'appliquer les exemples qu'elle fournit à suivre ou à éviter.

Les leçons qu'elle donne étant d'après ce qu'on y voit, font bien plus d'impression que toutes les réflexions faites sur des suppositions, & sont souvent plus utiles que celles que l'on fait d'après l'examen de soi-même, parce qu'on se fait souvent grace, & qu'on n'en fait point aux autres.

SUR LA MEDISANCE.

IL y a des médisans de bien des especes ; les uns le sont par méchanceté, les autres pour faire valoir leur esprit ; d'autres sans projets, & par occasion ; & d'autres enfin par habitude, & faute de fond.

Ceux qui médisent par méchanceté, placent à propos leurs médisances ; ils veulent qu'elles portent coup ; c'est ou l'envie ou le desir de nuire qui les animent.

Il y a à parier que ces gens-là sont coupables des mêmes fautes qu'ils condamnent dans les autres, ou peut-être de plus considérables ; leur méchanceté cherche souvent dans les fautes d'autrui l'excuse de celles qu'ils ont faites, ou qu'ils font chaque jour.

Celui qui médit pour faire valoir son esprit, peut être plus ou moins

coupable. Si c'eſt pour ſe donner le plaiſir de dire un bon mot, ſans penſer que ce bon mot nuit à quelqu'un, il n'y a à cela qu'une vanité dont l'eſprit ſeul eſt coupable.

Si celui qui veut faire briller ſon eſprit, prend, de deſſein prémédité, la médiſance pour ſujet, il eſt vraiment coupable. Il eſt ſûr de briller, pourvu qu'on ne ſe doute pas de ſon projet : il jouira de toute ſa gloire ; mais ſi l'on s'en apperçoit, chacun ſe dira : Evitons cet homme ; puiſqu'il n'épargne perſonne, il ne m'épargnera pas, s'il en trouve l'occaſion : c'eſt un homme dangereux ; voilà le juſte fruit que ce médiſant retirera de ſon coupable projet.

Ceux qui médiſent par occaſion ſont des caracteres foibles qui ſe laiſſent entraîner par l'exemple, qui diroient également le bien qu'ils ſçavent de leur pro-

chain, ſi dans la ſociété on s'en occupoit.

Les gens qui médiſent par habitude, & faute de fond, ſouvent n'auroient rien à dire s'ils ne médiſoient pas.

C'eſt pour eux un fonds inépuiſable, & preſque leur ſeule reſſource; cela leur eſt commode: ſouvent ils ne ſont nullement méchans; mais d'ennuyeux qu'ils ſeroient, ils ſe rendent intéreſſans.

Vuides de ſens & d'idées, il ne leur vient rien à dire que ce qu'ils ont vu ou entendu; ce ſont des eſpeces de gazettes vivantes & mouvantes de tous les faits de la ſociété: ils diſent le bien & le mal indifféremment; les circonſtances les plus puériles deviennent importantes pour eux.

Sans égards pour qui que ce ſoit, & ſans ſe douter qu'ils nuiſent, ils croient permis & innocent de dire tout ce qu'on ſçait.

La Calomnie.

Celui qui ne s'en tient pas à la médisance, qui va jusqu'à la colomnie, doit-être sans mœurs, sans probité, abandonné au vice, inhumain, un monstre enfin capable de tout. S'il a la cruauté de ravir l'honneur, la réputation à son semblable, il ne se feroit pas beaucoup d'effort pour lui ôter la vie qui ne lui est pas plus chere ni plus précieuse que ces deux choses.

LA BONTÉ.

LA bonté passe souvent pour sotise, & voici pourquoi.

Ceux qui sont bons par caractere ou par principe, ne paroissent pas appercevoir les défauts & les fautes des autres. De-là on juge que c'est faute d'esprit ou de discernement.

Faut-il être sot pour être bon ? il suffit d'être juste.

Quel est l'homme qui n'a pas besoin de l'indulgence des autres? Comment peut-on demander sans cesse à autrui ce qu'on lui refuse constamment ?

Quel bien d'ailleurs résulte-t-il d'avoir été méchant ? des querelles, des haines, des vengeances. La bonté, au contraire, doit naturellement produire des liaisons d'amitié, pour le moins s'at-

tirer la reconnoissance, la confiance, en mettant les choses au pis; pour être content de soi, il vaut mieux être bon, & passer pour sot, que d'être méchant, reconnu pour homme d'esprit.

LA BONNE FOI; la Crédulité.

LE principe de la bonne-foi est la candeur de l'ame, & la droiture du cœur. Elle suppose la justice, & annonce presque toutes les vertus morales; comme la fausseté indique presque tous les vices.

La crédulité est bien différente de la bonne foi; & il ne faut pas les confondre.

La crédulité a pour principes l'ignorance, la petitesse, ou le défaut d'esprit & de jugement.

La bonne-foi éclairée est diri-

gée par la vertu qui en eſt le principe ; & ce principe ne peut être pris qu'en ſoi-même.

La crédulité, au contraire, eſt une choſe inſpirée ; c'eſt une ſéduction ; les gens crédules ne penſent que d'après les autres : incapables d'avoir d'autres idées que celles qu'on leur prête, ils n'ont rien à eux ; tout eſt aux autres dans leur façon de penſer. Auſſi n'a-t-elle rien de ſtable ; elle varie au gré de ceux qui les entourent, & même ſans que ceux dont ils adoptent les idées, ſe doutent du pouvoir qu'ils exercent ſur eux.

La crédulité ne juge point ; elle ſe ſoumet, & rampe ſous l'opinion des autres, qui la détermine toujours.

La bonne-foi peut rendre dupe des actions des autres ; mais elle ne doit pas l'être de leurs idées & de leurs opinions, parce que

le jugement la gouverne, (quand elle n'eſt point unie à la crédulité.)

L'homme ſimple, & ſans autres lumieres que celles du bon ſens, peut être de bonne-foi ſans être crédule.

La crédulité n'eſt qu'un défaut d'eſprit; la cauſe en eſt indépendante de l'homme, auſſi-bien que les effets.

LA TIMIDITÉ.

LA timidité a, je crois, pour principe la crainte, la pudeur, la modeſtie, l'humilité & l'orgueil.

Dans les enfans, la crainte la produit; dans l'âge qui ſuit l'enfance, la pudeur la fait naître; elle devient enſuite ce qu'elle peut.

La modeſtie ou l'orgueil veulent à l'envi s'en rendre maîtres, & ſe diſputent le droit de l'inſpirer; ſouvent quoique ces deux principes ſoient très-oppoſés, ils concourent à la fois à l'exciter.

On eſt averti par la modeſtie du peu que l'on vaut; cette réflexion rend timide; l'orgueil ſe révolte de cette connoiſſance: il ſouffre, il en rougit; & dans la crainte d'être humilié, d'accord

(sans s'en douter) avec la modestie, il produit la timidité.

Ceux qui, à force de vertus, convertissent la modestie en humilité, sont timides, parce qu'ils se trouvent fort imparfaits, & croient tout le monde plus parfait & meilleur qu'eux.

L'INGENUITÉ & l'Innocence.

L'INGENUITÉ dont l'innocence est le principe, pouroit être regardée comme une vertu par rapport à sa source; mais elle est, je crois, seulement une qualité aimable, & un agrément de l'esprit, puisqu'elle existe souvent indépendamment de l'innocence.

Il y a des gens à soixante ans, qui sont ingénus; à qui la vérité & la franchise tiennent lieu de l'innocence; dont les idées, l'es-

prit & le cœur ſont ſi éloignés de la méchanceté, & même de la moindre malice, qu'ils ſe développent avec la ſimplicité de la premiere innocence : il leur en reſte la candeur & l'ingénuité.

L'innocence eſt le fruit d'une bonne éducation, quant à l'eſprit; quant au cœur, elle eſt l'effet d'un excellent naturel.

Les paſſions ſont ſes écueils ; elle eſt ſi douce, qu'elle a de la peine à leur réſiſter ; c'eſt un foible roſeau qui eſt combattu ſans ceſſe par les vents & la tempête ; ſa douceur & ſa ſoupleſſe ſont à la fois, & ſon danger, & ſa ſûreté.

LE VRAI COURAGE; la Fermeté d'ame.

BIEN des gens prennent pour fermeté & pour courage la dureté, l'insensibilité & la témerité.

Le vrai courage voit le danger, & s'y expose.

La véritable fermeté sent les peines, les maux, l'adversité, l'humiliation; mais elle se roidit contre eux, conçoit l'inutilité de la plainte, cherche les moyens & les motifs de consolation, écarte l'idée de ce qui fait ses maux, sans méconnoître leur étendue, leur force, leur importance & toutes les circonstances qui les aggravent; quoique vivement touché, avec de la fermeté on se rend maître de soi, par le secours de la raison.

Les gens foibles se parent de leur douleur, s'y livrent sans mesure ; & loin d'écarter d'eux ce qui l'excite ou la renouvelle, ils se rapprochent toujours de ces objets d'affliction, qui les occupent ; sans les combattre, ni par la raison, ni par l'occupation, ni par aucune distraction.

Les gens fermes & courageux sont pleins de ressources ; leur raison est toujours libre au milieu des plus grandes peines & des maux qui paroissent les plus extrêmes.

Les gens durs & insensibles, non-seulement sont incapables d'être ébranlés dans quelque circonstance que ce soit ; mais ils ne sont pas même susceptibles de concevoir les peines & les maux de l'ame.

Ils ne croient aux douleurs du corps, qu'autant qu'ils les ont éprouvées ou qu'ils les éprou-

vent. Celles d'autrui leur ſont fort indifférentes. Ils ne ſont en ce monde que pour leur compte ; le reſte des hommes ne leur eſt rien, qu'autant qu'ils contribuent à leur bien-être ou à leurs plaiſirs.

La témérité fait affronter les plus grands dangers. L'inconſéquence ou l'orgueil la dirigent. Mais elle ne produit point le vrai courage. Elle riſque tout, bien ou mal-à-propos, ſans diſcernement & ſans précaution.

Le vrai courage prévoit, diſtingue, juge, ſe poſſede ; au milieu des plus grands dangers, il eſt de ſang froid, quoiqu'il connoiſſe tous les riſques qu'il court. Cette ſécurité le met en état de profiter d'une circonſtance favorable, des fautes de l'ennemi : rien ne lui échappe.

LE PASSAGE DES RICHESSES à la Pauvreté.

QUELLE chute pour ceux qui, accoutumés à l'abondance, l'aisance, & toutes les commodités & les douceurs de la vie, se voient réduits à la pauvreté!

Qu'il faut de vertu, de vrai courage, de raison, pour supporter une telle situation.

Ce n'est pas toujours la privation de ses biens, qui afflige le plus celui qui les a perdus.

L'humiliation que l'état de pauvreté entraîne, les regards de ceux qui, avant la perte de ses richesses, étoient ses égaux; voilà, je crois, ce qui est le plus sensible.

Se voir en parallele avec ceux que peut-être l'on a mépriſés à cause qu'ils étoient pauvres, est

encore un reproche bien humiliant à se faire.

Tant d'avilissement flétrit l'ame la plus ferme.

Vous, qui prétendez que la religion est inutile, dites-moi quelle est la ressource de celui qui se trouve dans la position que je suppose. En est-il d'autre pour lui, que les secours que la religion procure?

Se livrer au désespoir & se tuer, est celle que vous indiquez. Vous appellez cela courage.

Supporter ses malheurs, & se mettre, à force de vertu, au-dessus d'eux & du sort; voilà ce que j'appelle le vrai courage: mais il a besoin pour se soutenir, de l'encouragement qu'on trouve dans les principes de la religion.

LA CONFIANCE dans ſes propres Forces.

IL y a des gens que l'orgueil aveugle au point de ſe croire ſûrs d'eux-mêmes ; le nombre en eſt grand.

Ils ſont, diſent-ils, ſûrs de leur probité, de leur vertu, de leur courage, de leur équité.

Ont-ils éprouvé toutes les ſituations dont ils ſe vantent de ſortir glorieuſement ? & quand ils auroient ſurmonté une ou pluſieurs fois chacun de ces dangers, doivent-ils être ſûrs pour cela de réſiſter toujours à leurs paſſions, à la ſéduction de leurs ſens, à la crainte, à l'injuſtice qui eſt toujours ſi ſéduiſante, quand elle nous donne quelque avantage ſur les autres ?

Ont-ils eu à faire le ſacrifice de

tout leur bien, pour rendre justice à quelqu'un à qui il revenoit de droit ? Ont-ils éprouvé la pauvreté ?

Ont-ils eu le courage de s'avouer coupables pour justifier quelqu'un qui est accusé de leurs fautes ?

Cette femme qui vante sa vertu, a-t-elle été attaquée ? L'a-t-elle été d'une maniere flateuse pour son amour-propre ?

L'a-t-elle été par quelqu'un pour qui elle eût du goût ou une passion réciproque ?

Pouvoit-elle raisonnablement compter sur la probité, la discrétion, la constance de celui qui cherchoit à la séduire ?

N'y a-t-il eu aucuns momens où elle ait été tentée de se livrer à son penchant, même sans aucune mauvaise vue ?

Cet homme qui se vante d'être sûr de sa vertu, a-t-il été à portée

de séduire quelqu'un pour qui il se sentît une passion vive ? Étoit-elle réciproque ? Etoit-il le maître de s'y livrer ? Acceptoit-on ses hommages ?

N'y avoit-il aucun risque à courir ? Etoit-ce un objet digne de l'attachement d'un honnête homme ? Ne falloit-il point s'unir à cet objet, par les liens du mariage auquel il ne vouloit ou ne pouvoit penser par différentes raisons, soit d'état, soit de biens, soit de la part de ses parens ?

Celui qui est sûr de son courage, a-t-il eu à annoncer la mort à quelqu'un qu'il aimoit passionnément ?

S'est-il senti, à la vue d'un chirurgien qui venoit lui faire quelque douloureuse opération, aussi ferme qu'au jour d'une bataille ?

Dans une bataille même, n'y a-t-il pas eu en lui plus d'yvresse que de courage ? je veux dire, si

le bruit, l'exemple, une sorte de fureur inexplicable n'ont pas dirigé ses actions plutôt que le vrai courage qui n'a que deux objets, qui sont le devoir & l'honneur?

D'ailleurs, bien des gens pensent que le courage peut fort bien être journalier; les Espagnols disent, (à ce qu'on prétend): Un tel jour tel homme a été brave.

Où prendrions-nous la présomption de nous croire sûrs de nous-mêmes?

Nous serions parfaits, si cela étoit; craignons bien plutôt l'excès de notre foiblesse.

Résistons-nous constamment à nos moindres penchans? Sommes-nous sûrs qu'il ne nous échappera pas la plus legere médisance, le moindre caprice, la moindre humeur? Voulons-nous avoir le plus petit tort? Les femmes ne veulent-elles pas plaire? Les hommes sont-ils en garde contre leurs sens?

Ces défauts que nous nous paſſons, n'ont-ils pas un rapport intime à la mauvaiſe-foi, à l'injuſtice, à la foibleſſe ? Eſt-on vertueux en cherchant à ſéduire, ou en écoutant ſes ſens, & ſe pardonnant leurs écarts ?

La meilleure façon d'être ſûr de ſoi, c'eſt de s'en défier conſtamment, d'être bien perſuadé de ſon extrême foibleſſe, afin d'être ſans ceſſe ſur ſes gardes, & de ſe craindre plus que toutes les autres ſéductions, plus que tous les dangers.

Les plus à craindre ſont en nous-mêmes ; & c'eſt notre orgueil qui veut nous perſuader qu'ils appartiennent aux choſes pour leſquelles nous ſuccombons.

L'Ingratitude & la Reconnoissance.

ON demandoit à quelqu'un, si l'on étoit plus sensible à la reconnoissance qu'à l'ingratitude, voici ce qu'il répondit :

C'est un tribut que la reconnoissance,
Du bienfaiteur vulgaire elle est toujours l'appas;
L'ingratitude est une offense
Pour celui qui n'y compte pas ;
Ceux qui dans le bienfait trouvent leur récompense,
Ignorent s'il est des ingrats.

Cela m'a paru assez juste : le bienfaiteur qui pense noblement, est assez récompensé par le plaisir de faire du bien, de soulager ou d'obliger quelqu'un.

Ce plaisir nous rapproche de la Divinité : les payens l'appelloient *le plaisir des Dieux*.

L'action est finie dès que le service est rendu.

Voilà du moins comment le bienfaiteur doit envisager ses bienfaits.

S'il a mis de la vanité au service qu'il a rendu, doit-il être étonné que celui qu'il a obligé en soit humilié ?

L'un est une conséquence de l'autre. Le malheureux qu'il a servi, a senti, par la maniere dont il l'a fait, qu'il satisfaisoit sa vanité ; de ce moment il a été fâché de devoir quelque chose à un tel homme.

Ce chagrin n'est pas encore ingratitude ; mais dès que l'instant du besoin de secours qu'il avoit, sera éloigné, il ne se souviendra plus que de l'orgueil de son bienfaiteur qui s'est inhumainement fait sentir à lui.

Pour obliger comme il faut, il faut être, pour ainsi dire, hon-

eux de l'humiliation qu'on a droit e cauſer à celui qu'on oblige.

Pour lui éviter cette mortifica-on, il faut, en l'obligeant, ſe nettre à ſa place.

Le bienfaiteur qui s'y prend de ette façon, eſt preſque toujours ayé de reconnoiſſance.

C'eſt de la maniere plus que du ervice qu'on eſt reconnoiſſant.

Il faut, pour ainſi dire, crain-lre la reconnoiſſance quand on end quelque ſervice; autrement 'eſt faire un troc avec celui que 'on oblige; & c'eſt donner un louis pour en avoir cent.

Car celui qui paye de recon-noiſſance, fait bien plus de frais que celui qui oblige.

L'un ne fait que ſuivre les mou-vemens de l'humanité, & l'autre les ſurmonte.

Il faut avoir une ame noble & généreuſe, pour être ſuſceptible de reconnoiſſance.

Ce ſentiment ne ſe trouve point dans une ame avilie ni commune.

Il ſemble que j'aye voulu juſtifier l'ingratitude ; & il s'en faut bien que ce ſoit mon deſſein.

J'ai voulu prouver que la véritable généroſité ſe ſatisfait, en faiſant du bien ſans autre vue, & que la reconnoiſſance la peine, au lieu de lui être agreable.

L'ingratitude peut quelquefois s'excuſer, mais jamais ſe juſtifier.

Parce que celui qui m'a rendu ſervice, en tire vanité, il ne me l'a pas moins rendu ; il ne m'a pas moins tiré d'embarras, de peine, quelquefois de la miſere.

Dois-je oublier qu'il n'y étoit point obligé, & que ſans lui je ſerois encore dans la fâcheuſe ſituation dont ſes ſecours m'ont tiré.

Qu'importe qu'il en faſſe un trophée à ſa vanité, à ſon orgueil ? Cela empêche-t-il que je ne lui doive ?

Je lui devrois davantage, s'il avoit ménagé ma vanité, mon amour-propre; s'il avoit eu la générosité de m'épargner l'humiliation.

C'est une faute qui le regarde, & qui ne me donne point le droit de méconnoître ses bienfaits.

LE PARDON DES OFFENSES.

IL est plus aisé de pardonner les offenses qu'on a reçues, que de se pardonner celles qu'on a faites aux autres.

Quelque sensible qu'ait été l'offense qu'on nous a faite, le plaisir de pardonner est un sentiment si noble, si satisfaisant, qu'il dédommage; & détruit l'amertume qu'a laissé l'offense.

On ne peut jamais aimer quelqu'un qui nous a offensé à un certain point, parce qu'on le mépriſe

trop pour l'eſtimer, & que l'amitié ne peut ſubſiſter ſans l'eſtime: on ne peut pas même le trouver aimable, parce que malgré que ſes torts ſoient pardonnés, il les porte ſur ſon front; dès qu'on le voit, il les rappelle.

C'eſt un ſentiment involontaire & machinal, impoſſible à détruire dans l'eſprit de celui qui a été offenſé, quand l'offenſe a été grave.

On peut lui vouloir & lui faire du bien; mais il y a à craindre que l'orgueil ne s'en mêle.

La maniere la plus noble & la plus cruelle de ſe venger, eſt d'accabler de biens & de bontés ceux qui nous ont gravement offenſés.

C'eſt placer pour toujours le remords dans leur cœur.

Ce n'eſt pas ainſi que l'on doit pardonner; il faut, ſi on en a le pouvoir, accabler de biens ſon ennemi, mais ſeulement parce que c'eſt un devoir, & que c'eſt

un

un moyen de s'assurer qu'on ne lui veut point de mal.

Il faut se sentir disposé à le secourir, s'il en étoit besoin, de ses soins, de son crédit, de ses biens, en un mot, de toutes manieres.

Voilà le devoir de l'offensé. Voyons à présent ce qui se passe dans le cœur de celui qui nous offense.

Si on lui pardonne généreusement, l'humiliation est son partage.

Si on y ajoûte des secours, des bienfaits, c'est un homme malheureux pour le reste de ses jours, pour peu qu'il ait de raison & de sentimens.

Il a un démon dans le sein, qui le ronge & lui reproche sa méchanceté. Il paye cher les torts qu'il a eus, par l'estime qu'il est forcé d'avoir pour celui qu'il a offensé, & le mépris qu'il a pour lui-même.

Si celui qu'il a offenſé, le laiſſe pour ce qu'il eſt, il le met à ſon aiſe.

Sa haine perſiſte ou ſa méchanceté : s'il a du diſcernement, il ſe ſentira humilié ; mais il ne pardonnera pas à celui qu'il a offenſé, d'être la cauſe innocente de cette humiliation.

On eſt ſi mortifié d'avoir eu des torts d'une certaine importance, que l'on s'en prend à ceux ſur qui ils ſont tombés, pour ſe ſoulager du reproche qu'on ſeroit forcé de ſe faire.

La Naissance.

IL faut que la nobleſſe des ſentimens réponde à celle du ſang; ſans cela la naiſſance avilit ceux qui ont cet avantage ſur les autres.

Il faut qu'ils rendent leur naiſſance digne d'eux, en ſe rendant dignes d'elle.

Le plus ſimple particulier peut s'élever au niveau de la nobleſſe la plus diſtinguée, par ſes actions, ſa façon de penſer & ſes vertus; il peut même ſe mettre au-deſſus de la plûpart de ceux qui ſe croient fort ſupérieurs à lui, parce qu'ils ont de plus l'avantage de la naiſſance.

Avantage dangereux, ſi la bonne éducation & la vertu ne le font valoir.

Combien y a-t-il de gens de qualité, qui dégradent leur nom

par leur conduite, qui se permettent les plus grands écarts en vertu de leur naissance.

Ceux qui n'ont que cette ressource pour s'estimer, se croient dispensés de tout envers les autres hommes; rien n'excite leur émulation.

Placés naturellement où les autres tâchent d'atteindre par leur mérite; jouissant de tous les honneurs dûs au rang, ils négligent le soin de leur véritable gloire.

La postérité n'est rien pour eux. Enivrés de l'orgueil de leur noblesse, ils s'abandonnent à toutes leurs passions, sûrs qu'on leur rendra toujours ce qui est dû à leur rang.

Les hommes dont la naissance n'a rien de flateur suivant les préjugés, cherchent (ou doivent chercher) à se distinguer par leur mérite, pour parvenir, en quelque genre que ce soit, à des hon-

neurs qu'ils ne tiennent pas du hazard de leur naiſſance.

Que de moyens ils ont à choiſir! Ils voient de leurs pareils dans tous les états, qui ont franchi les difficultés qui naiſſent d'une extraction commune, & dont le mérite a percé.

Si chacun connoiſſoit ce qui lui eſt propre, & ſe portoit de ce côté, que de grands hommes en tout genre ſortiroient de cet état médiocre & humilié par les grands! Mais un pere, pour l'ordinaire, deſtine ſon fils à l'état qu'il a lui-même embraſſé ſans choix. Un fils bien né céde aux vues de ſes parens, lors même que ſon goût le porte à des objets différens. Il va tout au plus aux talens médiocres dans l'état qu'il a pris par déférence & par ſoumiſſion. S'il eût ſuivi le chemin où ſon penchant le portoit, il eût peut-être fait un grand homme.

L'inégalité des conditions & de la naissance, est je crois, un des grands moyens pour exciter l'émulation. Si tous les hommes naissoient parfaitement égaux, peut-être seroient-ils plus heureux; mais seroient-ils seulement capables de sentir leur bonheur?

C'est presque toujours par comparaison qu'on est heureux ou malheureux; l'un & l'autre est une affaire d'opinion.

Il faut desirer pour être capable de sentir qu'on jouit. Il faut, pour craindre les peines, les connoître.

Un sauvage n'a pas plus d'idée du bonheur & des peines, que les animaux libres qui habitent les forêts.

Voilà ce que deviendroient peu-à-peu les hommes, si une égalité parfaite leur ôtoit l'émulation.

Celui qui ne doit rien à son ori-

gine, semble être plus mal partagé, que celui qui a de la naissance. C'est même une opinion reçue. Elle peut cependant souffrir des contradictions.

Toutes choses ont deux faces, & peuvent se voir en opposition.

Ne voit-on pas souvent de loin une montagne, un clocher qui paroissent tenir à un édifice qui est devant eux ? A mesure que l'on s'approche de ces objets, ils s'écartent l'un de l'autre ; & l'on découvre enfin un espace immense qui les sépare.

L'avantage de la naissance paroît, au premier aspect, réunir des objets faits pour concilier le bonheur ; lorsqu'on est à porté de voir, de distinguer, d'apprécier ces avantages, on voit qu'ils ne tiennent point à elle.

Ce n'est pas cependant un bien imaginaire par-tout où elle est

comptée pour quelque chose.

Elle donne au mérite ordinaire la valeur du mérite supérieur ; & celui qui joint à la naissance un mérite supérieur, devient un homme si rare, qu'il est l'objet de l'admiration de l'univers. Ses vertus sont aussi célebres que l'auroient été ses défauts.

La naissance fait pardonner certains défauts ; mais il en est d'une espece, qui seroient pardonnables au commun des hommes, qui sont indignes d'un homme de qualité, qui l'aviliſſent & font entiérement oublier ce qu'il est.

Les moindres bassesses, l'escroquerie, une sordide avarice, la basse flaterie, le défaut de courage ; une seule de ces choses suffit pour le rendre mépriſable.

Les gens de qualité, en vertu de leur nom, se doivent plus que les

autres hommes. Ils ſont toujours en ſpectacle au public, qui ſe croit permis de les juger, parce-qu'ils repréſentent ſur le théatre du monde, où ils ſervent de modèles.

Les actions du commun des hommes peuvent être ignorées. Ils faut qu'ils ſe faſſent un nom, une réputation. L'homme de qualité, en naiſſant, eſt connu; le reſte dépend de lui.

LA BEAUTÉ.

L'AVANTAGE de la beauté donne celui de plaire au premier coup d'œil ; mais si cet avantage est unique chez ceux qui l'ont reçu de la nature, il nuit plus qu'il ne sert.

Il est désagréable, lorsqu'on a commencé par plaire, d'essuyer ensuite un jugement qui anéantit ce premier succès ; & c'est ce qui arrive aux belles qui n'ont point d'autre mérite que la beauté.

On se dit, dès qu'on les voit : Voilà une belle femme ; c'est-à-dire, cette figure prévient en sa faveur.

Mais si cette belle est une statue insensible ; si son ame, si son esprit ne se manifestent que par de pitoyables propos ; enfin si cette

belle eſt ſote, on eſt bientôt las de l'admirer.

La beauté a encore le déſavantage d'être enviée ; ſi on ſe prévaut d'être belle, ſi on ne joint pas à la beauté une noble modeſtie qui ſuppoſe qu'on n'en prend aucun avantage ſur les autres, toutes les femmes ſe déchaînent contre elle.

L'envie a perdu plus de belles, que leurs écarts. Une malheureuſe hiſtoire eſt ſi-tôt tiſſue ; il eſt ſi aiſé de l'accréditer, quelque peu vraiſemblable qu'elle ſoit ; on ſe prête ſi volontiers à la méchanceté, qu'une belle doit toujours craindre d'y donner lieu.

Elle ne ſçauroit trop fuir l'éclat & les occaſions d'humilier les autres femmes, par les préférences que la beauté a de droit, à mérite égal.

La beauté, pour les hommes, eſt un mince préſent de la nature.

Un homme qui entre dans le monde, avec une très-jolie figure, eſt preſque certain d'être un fat au bout de l'année, & peut-être avant.

Quelques conquêtes faciles enflent ſa vanité ; il les ſuppoſe toutes auſſi aiſées, part de-là pour mépriſer les femmes qui, à leur tour, le lui rendent bien. Il ſe vante de ne manquer aucune entrepriſe galante. Voilà mon fat complet.

La beauté néanmoins, en général, quand elle ne gâte pas l'eſprit, a de grands avantages.

Toutes les portes lui ſont ouvertes ; elle donne des graces à l'eſprit. Il ſemble qu'il lui ſoit dû une ſorte d'hommage ; on lui doit, pour le moins, un tribut d'admiration.

On peut la comparer à un diamant d'une beauté & d'une groſſeur au-deſſus de l'ordinaire ; ce

diamant n'a pas un prix décidé comme les autres : les connoisseurs & les curieux y mettent le véritable prix; & sa valeur, quoique considérable, est toujours fort arbitraire.

La beauté, dans le fond, est une affaire de préjugé & d'opinion.

Une belle d'Europe seroit trouvée laide à la Chine, aux Indes, en Afrique; c'est une convention que le charme de la beauté; & chaque nation diffère en quelque chose à cet égard.

LA LAIDEUR.

LA laideur fait d'abord l'effet contraire de la beauté ; elle prévient contre ceux qui ont cette disgrace de la nature.

Il faut bien de l'agrément, bien des ressources dans l'esprit pour faire passer ce défaut, tout foible qu'il est. Voilà les désavantages de la laideur ; mais qu'elle est utile d'ailleurs !

Une femme constatée laide, le sçait ordinairement ; & si par hazard elle s'en faisoit accroire là-dessus, le monde la désabuseroit bientôt.

Cette femme sçait donc qu'elle est laide ; elle sent en même temps à quoi cette laideur l'engage pour vivre dans le monde.

Elle s'occupe de perfectionner

son caractere, sa raison, son esprit ; c'est-là sa toilette.

Elle veut réunir le solide & l'agréable ; rien ne lui échappe des soins qui plaisent dans la société : elle en fait une étude ; puis elle s'en forme une habitude.

Elle devient enfin une femme extrêmement aimable, dont tout le monde recherche l'estime & l'amitié.

Elle s'est procuré, du côté de l'esprit, une valeur bien plus réelle, plus durable, & plus véritablement flateuse que la beauté qui lui a été refusée par la nature.

Joignez à cela qu'elle se doit à elle-même tous ces avantages ; qu'elle les a acquis, & que son mérite est entiérement à elle, & ne dépend pas d'un goût arbitraire, ni d'une distribution du hazard, comme la beauté.

Cette femme donneroit envie

d'être laide, ſi toutes celles qui le ſont faiſoient un auſſi bon uſage de ce petit malheur.

Il ne tient qu'à elles ; la beauté n'intéreſſe que les ſens, & n'a de pouvoir que ſur eux. L'empire de l'eſprit eſt celui de l'ame ; ſes charmes, loin de ſe faner, ſe renouvellent à chaque inſtant.

Une ame bien compoſée, que la raiſon, l'eſprit & le jugement ont formée, eſt le partage de la laideur, quand elle ſçait prendre le bon parti.

Le Monde & la Solitude.

Les hommes diffèrent si fort entr'eux, que ce qui convient à l'un, nuit ou déplaît à l'autre.

Le monde & son tourbillon plaît plus généralement aux hommes que la solitude.

Le mouvement, l'agitation continuelle du monde séduit & entraîne loin de soi; & peu de gens se cherchent eux-mêmes. Voilà, je crois, indépendamment des plaisirs du monde, ce qui lui fait le plus de sectateurs.

La solitude laisse à la réflexion le temps d'examiner tous les mouvemens de l'ame. Aidée de la raison, elle les considere, les compare, les juge. Elle les envisage de sang froid, & sans être séduite

ni par la passion, ni par les sens.

Quiconque fait cette recherche, est étonné de la multitude d'imperfections qu'il se découvre. Ce n'est pas au milieu du fracas du monde qu'on acquiert la connoissance de soi-même; c'est dans le calme de la solitude qu'on se voit au naturel.

C'est se voir à-peu-près comme une femme du monde, qui, à son lever, va en bonnet de nuit consulter son miroir;

C'est-à-dire, se regarder dans un jour désavantageux pour l'amour-propre, mais tel que l'on est.

D'après ce coup d'œil, on se sent humilié: on a envie de rectifier, de diminuer le nombre de ses défauts; & lorsqu'on quitte la solitude, on doit y en laisser un grand nombre dont on s'est défait.

Une solitude perpétuelle n'est pas aussi utile que celle qui est

coupée & suspendue par des momens de société, par ce qu'on appelle *le monde*.

Il faudroit que la journée fût partagée par tiers ; du moins je la voudrois distribuer de cette façon.

Un tiers pour les devoirs de toutes especes, un pour la solitude, & un pour le monde & la société.

Ce dernier, à mon gré, est du temps perdu ; mais on en goûte mieux & les devoirs & la solitude, lorsqu'on est las & dégoûté des riens du monde : c'est faire diéte pour avoir plus d'appétit.

La solitude a encore un très-grand avantage sur le monde ; elle apprend à se suffire, sans avoir besoin des autres.

Le monde, au contraire, accoutume si bien à ce besoin, qu'à la longue, (tout satisfait qu'il est,) il ne suffit plus, & devient insipide.

Quelle reſſource ont ceux qui ſe trouvent au point du dégoût pour ce monde, dont ils ont fait leur idole ?

Ils n'en ont aucune ; la ſolitude ſeroit pour eux un exil : ils ne pourroient en goûter les charmes.

Ils cherchent en vain autour d'eux, des ſecours contre l'ennui, & la mélancolie qui les domine.

Ils raſſemblent leurs amis dans l'eſpoir de paſſer des jours plus agréables. Mais qu'arrive-t-il ? Les amis du monde ont ſi peu de conſiſtance, qu'ils ne peuvent être d'aucune reſſource.

Si le plaiſir ne les attire, ils s'éclipſent, & vont ailleurs chercher & porter l'illuſion de l'apparente amitié. On les perd, dès qu'ils ne ſont plus attirés par l'appas du plaiſir.

De l'Empire des Sens sur la Raison.

QUI ne s'étonneroit de voir un homme de sens, qui a veilli avec la réputation d'un sage, & qui se laisse gouverner par l'ascendant d'une passion qu'il prend pour une jeune personne de quinze ans, qu'il épouse lorsqu'il devient sexagénaire ?

Un autre du même ordre, mais plus jeune, fait par son jugement & sa raison, pour être l'oracle de sa famille, le conseil de ses amis, s'attache de passion à une fille perdue.

Il n'est pas honteux de l'encens qu'il lui prodigue ; ses soins respectueux seroient dignes d'honorer la vertu.

Que fait ce malheureux que ses sens gouvernent au préjudice

de sa raison? Il finit par se deshonorer en épousant l'objet de cette indigne passion.

Une femme qui s'est toujours très-bien conduite avec son mari, devient veuve, & reste chargée du soin de plusieurs enfans encore jeunes; elle devient éprise d'un écolier, camarade de ses enfans; elle l'épouse.

Il y a des milliers d'exemples de cette espece. Qu'ils doivent bien nous prouver à quel point nous sommes fragiles & foibles!

Ne nous croyons jamais plus à l'abri que les autres de faire des folies; leur exemple, leur humiliation doit nous avertir de nous tenir sur nos gardes, & de nous défier de nos forces.

Nous avons tout ce qu'il faut pour les imiter; les mêmes foibles, les mêmes passions à craindre & les mêmes occasions de succomber.

Ce n'eſt qu'en les fuyant, en nous fuyant nous-mêmes, en nous craignant cent fois plus que les objets qui peuvent nous ſéduire, que nous ſommes capables de braver, ou plutôt d'échapper au danger. C'eſt de notre foibleſſe que ces objets qui nous ſéduiſent, empruntent une partie de leur pouvoir.

Nous devons redoubler de ſoins, à meſure que nous ſentons nos ſens ſe révolter contre notre raiſon; ce n'eſt qu'en les tenant à la rigueur ſous ſon empire, que nous devons eſpérer de nous en rendre maîtres, & de les ſoumettre.

DES VIEILLARDS.

SI les vieillards exigeoient moins de la jeuneſſe, elle leur rendroit plus volontiers des ſoins.

Si l'on ſçavoit s'aſſortir, lorſqu'on eſt vieux, avec des gens de ſon âge, & achever ſes jours dans une ſociété proportionnée & analogue, tant par l'âge que par les goûts, auroit-on beſoin d'exiger de ceux qui ſont jeunes des ſoins qui les contraignent?

En général, les vieillards ne ſe plaiſent point enſemble; c'eſt une inconſéquence qui les prive d'une grande reſſource.

Ils aiment la jeuneſſe, & prétendent en être aimés.

Avec quoi ont-ils cette prétention de lui plaire? parce qu'ils l'aiment,

l'aiment, disent-ils ; est-ce assez ?

Il faut apporter dans la société à-peu près autant d'agrément les uns que les autres.

Celui qui n'y apporte que des prétentions qui gênent; qui exige; à qui l'on croit devoir, celui-là y est à charge.

On ne rend volontiers qu'à ceux qui, loin d'exiger, croient que rien ne leur est dû.

Si on abuse quelquefois de leur bonté, ils sont sûrs du moins, que ceux qui leur rendent, y vont de bonne foi, & qu'ils inspirent le sentiment qu'on leur exprime.

Non seulement les vieillards sont exigeans pour ce qu'ils croient leur être dû ; mais, pour l'ordinaire, ils veulent ramener à leurs goûts, à leur façon de penser, à leur maniere de vivre, la jeunesse qui pense & vit tout différemment qu'eux.

Vouloir être aimés, en faisant des esclaves de ce qui les entoure, est une prétention folle.

Avant de rien exiger des autres, il faut se mettre à leur place, & voir ce que nous penserions, si on vouloit de nous ce que nous demandons aux autres.

Faisons toujours cette supposition; c'est le seul moyen d'être juste & équitable.

L'homme qui, à propos de rien, fait le sacrifice volontaire de sa liberté, se révolte contre la moindre atteinte que les autres y donnent.

Il y a autant de différence entre l'un & l'autre, qu'il y en a entre payer une dette ou donner: on s'acquitte de l'un, parce qu'il le faut; & de l'autre on s'en fait un plaisir.

Les soins & les égards qu'on exige, sont la dette; les soins

prévenans & agréables ſont le don.

Choiſiſſez, vieillards exigeans ; & voyez ſi la bonté qui concilie l'amour & le reſpect, ne vaut pas mieux que le droit qui ne s'attire que des devoirs & un reſpect forcé.

Abandonnez, oubliez ce qui vous eſt dû, & l'on vous rendra au-delà de ce que vous prétendez.

SUR L'HUMANITÉ.

L'HUMANIT'E comprend plus de choſes que l'on ne croit.

On penſe, en général, qu'elle conſiſte à aider, à ſoulager dans ſes beſoins le pauvre, le malade & le malheureux.

A la vérité, ce ſont les choſes qu'elle regarde comme des devoirs indiſpenſables ; mais pour être portée à ſa perfection, elle a bien des recherches à faire, indépendamment de ces actes eſſentiels.

Pour être véritablement humain, il faut, à chaque inſtant, ſe mettre à la place des autres, ſurtout quand ils dépendent de nous.

Si on leur commande, & qu'ils ſoient mal-adroits, ignorans, ſtupides, coléres, hauts, pleins

d'humeur; en un mot, quelque défaut qu'ils ayent, avant de les juger ſur l'incommodité qui en réſulte pour nous, ſuppoſons qu'à leur place nous euſſions le défaut qui nous incommode en eux. Examinons ce que nous ferions, & ſi nous ne ſerions pas capables des mêmes fautes.

Si nous trouvons qu'elles pourroient nous échapper, reprenons avec bonté ceux qui s'en trouvent coupables.

Si on faiſoit toujours ce calcul, que l'on ſeroit humain! car nous ſommes (comme nos inférieurs,) pleins de défauts auxquels nous réſiſtons rarement.

Pourquoi vouloir exiger d'eux ce que preſque jamais nous ne pouvons obtenir de nous?

Pour être humain, il ne ſuffit pas de diſtribuer une partie de ſon ſuperflu à ceux qui en ont

beſoin ; la totalité en appartient aux pauvres ; & l'on ne fait encore rien de merveilleux, en le leur donnant.

Le vrai mérite de l'humanité eſt de faire une recherche déſintéreſſée de nos prétendus beſoins ; d'en retrancher le plus qu'il eſt poſſible, pour appliquer le produit de ce retranchement au ſoulagement de ceux qui ſouffrent de vrais beſoins ; de ces beſoins appartenant à la ſubſiſtance & à la conſervation des hommes.

Qui peut avoir un morceau de pain à la main, & ne le pas partager avec un malheureux qui ſouffre la faim, mériteroit d'être à ſa place, & ne connoît l'humanité que de nom.

Qui peut, auprès d'un bon feu, oublier qu'il y a des milliers d'hommes qui n'ont pas de quoi ſe chauffer, & qui meurent de

froid & de misere, ne peut se flater d'être humain.

Que de sortes d'appas la misere du pauvre offre au riche qui est humain !

Un riche, je le sçais, ne peut pas soulager tous ceux que la misere fait souffrir ; mais qu'il fasse tout ce qu'il voudroit qu'on fît pour lui, s'il étoit dans la pauvreté ; & il fera ce qu'il doit. C'est-là la mesure de l'humanité.

SUR LES DESIRS.

EST-CE un bien ? eſt-ce une choſe fâcheuſe que d'avoir des deſirs? C'eſt pour beaucoup de gens un problême.

La vraie & ſolide philoſophie a toujours regardé les deſirs comme ce qu'il y avoit dans l'homme de plus oppoſé à ſon bonheur.

Laiſſons ces ſages penſer ce qu'ils veulent ; & examinons l'effet qu'ils produiſent ſur nous.

Je n'aime point à penſer d'après les autres, à moins que ce ne ſoit ſur des vérités inconteſtables.

Il me ſemble qu'il y a des deſirs d'autant d'eſpeces qu'il y a de différentes paſſions, & que la même paſſion produit des deſirs différens ſuivant le caractere de chacun.

Nos desirs doivent être aussi divers que nos goûts & nos idées.

Comment donc approfondir si les desirs font le bonheur ou le malheur de l'homme ?

La multitude des desirs doit, ce me semble, les affoiblir tous. Il en est de cela comme des gens qui ont beaucoup de sortes d'affaires ; ils ne s'en affectent que médiocrement ; ils les parcourent & les soignent chacune legérement.

Ainsi celui qui desire diverses choses à la fois, n'est, ni fort heureux quand quelques-unes lui réussissent, ni fort à plaindre quand le succès ne répond pas à ses desirs.

C'est donc celui dont les desirs sont vifs, & en petit nombre, qui va nous servir d'exemple.

Que lui ferons-nous desirer ? Commençons par les desirs qui naissent de l'ambition.

C'eſt, dit-on, la paſſion des grandes ames ; quoique je ſois d'un avis différent, ſuivons un ambitieux dans la pourſuite de ce qu'il deſire.

Il veut s'aggrandir ; les honneurs, les grandes places, le crédit, voilà l'objet de ſes deſirs. Que ſe paſſe-t-il dans ſon ame ?

L'envie contre ceux qui parviennent avant lui, déchire ſon cœur.

Il redouble d'intrigue ; à quelque prix que ce ſoit, il veut arriver à ſon but.

Que de projets où l'honneur, l'exacte probité ſe trouveroient léſés, s'il les ſuivoit !

Sa conſcience les combat malgré lui ; les principes dans leſquels il a été élevé, ſe retracent à ſes yeux ; ils ſont d'abord plus forts que ſa paſſion, mais ils ne la détruiſent point.

Ses deſirs ſe renouvellent & ſe

fortifient par l'oppoſition qu'il rencontre en lui-même.

Il apprend qu'un autre eſt parvenu où il veut atteindre ; ſes deſirs alors deviennent impétueux ; le fort intérieur céde à l'aſſaut qu'on vient de lui donner. Rien ne le retient plus.

Il s'agite, il court, il intrigue ; ſes protections l'aident ; enfin, à force de ſoins, de démarches & de peines, il arrive à ſon but, & ſouvent par des moyens que la paſſion ſeule lui a perſuadé être légitimes.

Il va ſans doute être heureux. Non, ſans regarder en arriere, ni examiner la route qu'il a priſe pour parvenir ; il n'eſt pas plutôt en poſſeſſion de ce qu'il déſire, que cet objet devient inſuffiſant pour ſon bonheur.

D'autres deſirs du même genre viennent le ſaiſir ; il veut aller plus loin.

Il n'a qu'une belle place ; il desire d'en avoir une qui concilie les honneurs & le crédit.

A mesure que son ambition augmente, sa délicatesse pour le choix des moyens diminue. Il les emploie tous ; il parvient.

Cet homme réunit enfin les grandes places, le crédit & les honneurs.

Développons l'intérieur de son ame : l'intrigue qui l'a fait parvenir, doit le soutenir où elle l'a mis.

S'il étoit le seul ambitieux qu'il y eût au monde, il pourroit être tranquille. Mais tant d'autres sont possédés de cette passion, qu'il doit être environné de rivaux & de jaloux. En bute à l'envie, exposé aux trahisons, jamais il ne peut goûter de repos.

D'autres ambitieux ou intriguans forment des brigues contre lui, ou pour eux-mêmes, ou

pour ceux à qui ils font part à grands frais, de leur ſçavoir faire. Ils ont un ambitieux à placer, le nôtre s'en doute; c'eſt à qui ſera le plus adroit, ou le plus en crédit, ou même le plus traître.

Qu'on déplace ou non celui qui nous ſert d'exemple; démêlons s'il eſt heureux.

Je le regarde comme un homme entouré de furies infernales.

Toujours occupé à éteindre le flambeau de l'une qu'elle rallume auſſi-tôt, puis celui d'une autre; ſon ame eſt en proie à toutes les paſſions qui ſervent ou déſſervent l'ambition.

S'il eſt heureux au milieu de tant de dangers, il doit être un prodige, & ne peut nous ſervir d'exemple.

Le détail des deſirs que font naître toutes les autres paſſions, ſeroit infini; je ne l'entreprendrai point; j'en examinerai le-

gérement, & en passant, quelques-uns.

De toutes les passions qui s'apperçoivent, celle dont l'excès produit le dérangement de la raison, est la plus innocente dans ses vues & dans ses desirs.

Les délices du vin excitent les desirs de ceux qui sont portés à l'intempérance ; & il en est peu qui s'abandonnent à cette passion par projet.

Leurs desirs sont dirigés de ce côté, & ils ne sentent pas combien cette passion a d'empire sur eux.

Elle les entraîne d'une maniere insensible aux plus grands excès, parce qu'ils perdent par degré la raison qui seule pourroit arrêter le progrès de leur désordre.

La table est une occasion inévitable & journaliere, qui excite les desirs de ceux qui ont cette passion ; il s'agit de se contenir

au milieu du danger, de contraindre un penchant qui n'eſt condamnable que lorſqu'il eſt porté à l'excès.

Il eſt bien plus aiſé de fuir l'occaſion, que de réſiſter à l'objet préſent qui s'eſt acquis le droit de nous ſéduire.

Peu de gens ſont capables de vaincre leurs deſirs lorſque leurs ſens ſont ſéduits par la préſence de l'objet qui les fait naître.

Une paſſion, telle que celle dont nous parlons, eſt bien plus vive à demi ſatisfaite, qu'avant d'avoir goûté d'un vin délicieux, ou même très-médiocre; ce qui revient au même pour ceux qui l'aiment.

Si la perte de la raiſon n'étoit une ſuite de cette paſſion, on ſeroit tenté de lui faire grace, à cauſe de la ſimplicité de ſes vues.

Les deſirs qu'elle inſpire, ſont toujours innocens; ou du moins

ils paroiſſent tels à ceux qu'elle porte aux plus grands excès.

Ils s'y livrent ſans remords, parce qu'ils ne deviennent coupables qu'à meſure qu'ils perdent l'uſage de leur raiſon ; dès qu'elle s'affoiblit, gouvernés par leur penchant, ils s'y abandonnent ſans ſe douter qu'ils s'aviliſſent en y cédant.

Un homme cependant, qui tombe dans cet excès, eſt un fou très-dangereux, qu'il faudroit enfermer, & lier pour ſa propre ſûreté & pour celle des autres.

Néanmoins ſi ſes deſirs n'étoient pas inſatiables, ils le rendroient heureux.

Examinons quels ſont les deſirs d'un joueur. C'eſt de gagner de l'argent.

Il ne penſe pas que le danger de perdre eſt à côté de l'appas du gain qui l'attire.

Il oublie que ce ſont ceux avec

qui il vit le plus intimement qu'il va essayer de ruiner, s'il ne se ruine lui-même. S'il y pensoit, il s'abstiendroit de jouer.

Ses desirs le rendent heureux, parce qu'il n'envisage que le plaisir de gagner; mais ce bonheur est bientôt détruit, si la fortune lui est contraire. Ses desirs lui font regarder comme sûr un bonheur auquel il atteint rarement, & lui fournissent mille occasions de désespoir & de repentir.

Le jeu a ruiné à Paris des milliers de joueurs; & l'on n'en cite que deux ou trois que le jeu ait enrichis.

Le danger est donc mille fois contre une, au moins, au désavantage du joueur. Quelle est donc la folie de celui qui se met au jeu dans l'espoir de gagner? Y a-t-il de la vraisemblance?

C'est la cupidité & l'avarice qui rendent joueurs. L'argent, (celui

même de son meilleur ami,) fait l'objet de la convoitise & des desirs de celui qui joue. De tels desirs peuvent-ils rendre heureux ?

Quant à moi, je le mépriſe ; la paſſion de l'argent, ſous quelque forme qu'elle ſoit, eſt faite pour s'attirer ce ſentiment.

Il nous reſte l'amour ; paſſion la plus vive, la plus univerſelle, la plus naturelle, la plus juſte, la plus injuſte quelquefois ; la plus ſéduiſante, la plus & la moins ſatisfaiſante : elle renferme tous les contraires.

Cette paſſion rend-elle heureux ? C'eſt un problême.

Pour moi, je penſe que ſi elle s'en tenoit aux deſirs, elle rendroit plus heureux qu'en atteignant à ſon but.

Ses deſirs la rendent plus ou moins noble. S'ils n'ont pour objet que le ſentiment, ils peuvent atteindre ſans remords à leur but,

& par conséquent rendre heureux.

Si les sens, au contraire, excitent les desirs, ils aviliſſent l'objet qui les fait naître, auſſi-bien que celui qui s'y abandonne, & ne peuvent (même satisfaits) procurer de vrai bonheur.

Si les desirs excités par les sens, sont unis au sentiment, & autoriſés par les moyens que les loix ont établis, ces desirs, alors épurés par le vœu éternel qui les borne au même objet, en les rendant légitimes, les juſtifie & les anoblit.

LE RESPECT EST-IL PLUS FLATEUR que l'Eſtime.

LE reſpect eſt une choſe de droit. Il eſt dû au rang, à l'âge, à la place qu'on occupe dans le monde, à l'autorité que l'on a ſur les autres.

C'eſt un préjugé, un uſage auquel on ſe ſoumet, ou bien un devoir qu'on remplit aſſez ſouvent, ſans que le ſentiment y ait part.

Celui qui en eſt l'objet, doit être toujours en doute ſi c'eſt une dette qu'on lui paye, ou un ſentiment qu'il inſpire.

Ce doute met le reſpect au rang des choſes qu'on n'a point méritées, & que l'on tient du hazard, comme la naiſſance, la beauté, &c.

Il n'en eſt pas de même de l'eſtime. Ce ſentiment ne s'obtient point gratuitement ; il faut en être digne pour l'inſpirer.

Rien auſſi n'eſt ſi flateur que ce qu'on a mérité ; rien n'eſt ſi intime & ſi ſenſible que les avantages qu'on acquiert ſoi-même, dans quelque genre que ce ſoit ; & ceux qui concilient l'eſtime, ſont de tous, à ce que j'imagine, les plus flateurs.

DE L'EFFET DE L'HABITUDE & de la Familiarité.

L'HABITUDE de vivre enſemble produit la familiarité, & détruit le deſir de plaire, ſi néceſſaire pour entretenir l'agrément de la ſociété, & même l'intimité.

Pourquoi voit-on tant d'époux ſe laſſer les uns des autres, quoique d'abord très-unis & très-contens de leur ſort?

C'eſt qu'ils n'ont plus ce deſir de plaire; l'habitude la détruit; la familiarité a fait diſparoître les ſoins, les égards, la complaiſance.

La politeſſe eſt exclue dès que la familiarité s'introduit: bientôt l'humeur perce; on la retient d'abord; puis elle échappe, parce qu'on croit inutile de ſe gêner,

& qu'on n'eſt plus retenu par un certain reſpect humain.

Sûrs, l'un de l'autre, à ce qu'on croit, on ſe néglige à tous égards; & peu-à-peu on ſe découvre des défauts que le deſir de plaire avoit tenu cachés, & que la complaiſance réciproque encouragoit à captiver.

L'habitude détruit le goût, ſi on ſe néglige; le ſoin de plaire doit être aſſidu, varié, actif & réciproque.

Le goût eſt plus ſouvent dépendant de l'objet qui l'inſpire, que de celui qui en ſent l'impreſſion.

Quoiqu'il ſoit réciproque, il n'en faut pas moins redouter l'effet de l'habitude. Pour l'entretenir, il faut de l'attention ſur ſoi-même, de l'intelligence, de l'adreſſe & du bon eſprit.

Il faut, au milieu de la plus grande familiarité, conſerver de la décence, & que les égards

ſuppléent à la politeſſe, ſi on ne peut la concilier avec ſes deux ennemis, l'habitude & la familiarité.

Il eſt bien plus aiſé de faire naître le goût, que de le fixer.

C'eſt ce que les époux bien unis devroient ſans ceſſe ſe dire à eux-mêmes, afin de ne ſe point négliger de part & d'autre.

L'habitude & la familiarité ſont l'écueil de l'amitié comme de l'amour.

Nous ſommes ſi imparfaits, que ſi nous ne cachions pas une partie de nos défauts, nous ſerions rarement tentés de nous attacher les uns aux autres.

C'eſt ce ſoin réciproque de ſe rendre aimable, en captivant ſes défauts, qui fait naître le goût. L'indulgence, la complaiſance mutuelle l'entretiennent & le perpétuent.

L'attention la plus néceſſaire eſt

eſt celle de ne pas paroître remarquer les défauts ni les imperfections de ſes amis. Veut-on leur plaire, & les conſerver toujours ? Il faut ménager ſur-tout leur amour-propre.

Cela demande de l'adreſſe, de la vigilance; & c'eſt le ſeul moyen d'éviter une certaïne monotonie que cauſe l habitude, qui dégénere en froideur & en indifférence.

L'AMOUR-PROPRE.

EXAMINONS combien notre amour-propre a d'adreſſe & de replis différens ; combien de fois, en le cherchant, on le trouve caché.

La modeſtie la plus vraie, éclairée de bonne-foi par un juſte diſcernement, n'eſt très-ſouvent qu'un amour-propre déguiſé. Lorſqu'on vient à l'examiner de près, le maſque tombe & l'ennemi paroît à découvert.

La flaterie, & même la louange la plus délicate, ſont moins inſinuantes, que l'éloge intérieur que les gens les plus modeſtes ſe font de leur prétendue modeſtie.

Il faut ſe craindre bien plus que toutes les ſéductions étrangeres, lorſqu'on veut vaincre l'amour-propre.

Il n'y a que les gens abſolument ſots, qui avalent à long traits les éloges, les tournures obligeantes que l'uſage du monde a établis.

Les louanges même de nos amis doivent nous être ſuſpectes, (non du côté de la ſincérité), mais de celui de la prévention.

Peut-on diſconvenir que l'amour paternel ne rende les peres & meres les plus raiſonnables, indulgens pour leurs enfans?

Leurs vertus, leurs talens, leurs graces leur paroiſſent de beaucoup au-deſſus de ce que tout cela eſt en effet; il en eſt de même de leurs vices & de leurs défauts, tant de ceux de l'eſprit & du cœur, que des imperfections extérieures du corps: l'amour paternel les diminue, & aveugle ſouvent au point de ne les pas appercevoir.

Il en eſt de même des amis les

plus intimes ; il faut être en garde contre leur approbation. Plus ils nous ſont attachés, plus ils ſont prévenus, & plus auſſi ils nous jugent favorablement.

Notre ami eſt un bien qui nous eſt propre comme notre enfant ; notre amour-propre eſt flaté de le trouver, en tout point, digne de notre attachement ; nous nous applaudiſſons de notre choix, comme s'il étoit uniquement l'ouvrage de notre diſcernement.

Cependant les premiers mouvemens de l'amitié naiſſent ſouvent d'une circonſtance qui ſeroit indifférente à l'égard de bien d'autres, & que les ſens, le goût réciproque font valoir & rendent conſidérable.

C'eſt d'abord une prévention de notre cœur qui a ſenti un rapport dans le cœur de ceux que nous commençons d'aimer, où notre eſprit n'a aucune part, &

dont à peine il s'eſt apperçu. Les ſens ont commencé l'ouvrage, l'amour-propre vient l'approuver.

On nous aime, nous dit-il; donc nous ſommes aimables : la même choſe ſe dit à notre nouvel ami, par ſon amour-propre caché; & lorſque nous voulons apprécier notre amitié, connoître le vrai point d'où elle eſt partie & ce qui nous a toujours liés & attachés de plus en plus, nous trouvons que c'eſt notre amour-propre que s'eſt accru, à meſure qu'on nous a plus aimés, & celui de notre ami que nous avons flaté & nourri, en l'aimant toujours davantage.

Cette réciproque & agréable illuſion eſt-elle condamnable ou non ?

Oui, & non. Si l'on ſe livre à la prévention involontaire de l'amitié la plus vraie, on court riſque d'être dupe de ſoi-même; ſi

au contraire, on sent que l'amitié a ses préventions, & qu'on rabatte beaucoup de l'opinionqu'elle veut nous donner de nous-mêmes, dans cette continuelle étude, il me paroît qu'on peut gagner beaucoup, pourvu qu'on ne s'estime pas davantage des victoires qu'on remporte sur soi ; ce qui sans cela, seroit troquer l'amour-propre, contre l'amour de soi-même. C'est-là le véritable & le dernier échec de la modestie.

L'amitié la plus vraie, la plus intime ne détruit point les foibles de l'humanité ; c'est pourquoi très-souvent on flate son ami, pour recevoir de lui le même tribut.

Il n'est pas mal-aisé de repousser l'orgueil & toutes ses dépendances, qui sont la vanité & l'amour-propre, lorsqu'il se présente avec tous ses attributs, à visage découvert.

Qui peut ignorer que les hom-

mes s'occupent réciproquement à se tromper les uns les autres, & qu'ils emploient pour cela la flaterie, l'hypocrisie, la dissimulation, la fausseté, le mensonge, & que tous ces honteux moyens sont couverts de la plus grande aménité; des dehors les plus obligeans & les plus flateurs?

Il faudroit n'avoir jamais habité qu'un désert, pour ne pas sçavoir, soit par sa propre expérience, soit par celle des autres, combien on doit peut compter sur ce monde trompeur, même dans les sociétés les mieux choisies, à moins que les bornes n'en soient très resserrées.

Ainsi il est aisé de se défendre de l'amour-propre que le monde en général pouroit inspirer, pour peu qu'on veuille y réfléchir.

Nous avons bien d'autres recherches à faire; ce n'est jamais en comparant le mérite d'autrui à

celui que nous nous croyons, qu'il faut nous juger ; notre amour-propre nous accorderoit toujours la supériorité.

Avec quelle adresse ne sçait-il pas affoiblir ce que nous voyons de bien dans les autres ?

La plus sévère, souvent la plus injuste & la plus aveugle critique, détruit ou veut détruire ce que notre amour-propre voit en eux avec envie.

Comment donc juger de nous-mêmes ? Le voici. Rendons-nous compte de nos moindres actions, comme des plus importantes ; de leurs motifs, de leurs bons ou mauvais succès : ce sont des milliers de petites fautes, de petits défauts, qui nous rendent souvent très-coupables, & d'une difformité décidée quand on les veut réunir.

Que même une pensée qui est bientôt effacée par une infinité d'autres, ne soit pas un objet indifférent pour nous.

Que tout ce qui se passe en nous soit examiné, & nous verrons que dans toutes nos actions les meilleures, dans les pensées qui nous paroissent dictées par la vertu même, il s'y trouve presque toujours quelque chose de défectueux qui en diminue le mérite.

Si dans ce que nous faisons de mieux, il y a de l'imperfection, que ne verrons nous pas dans les choses qui nous paroissent indifférentes, & sur lesquelles nous sommes si indulgens pour nous-mêmes, & si rigoureux pour autrui ?

Pour nous bien juger sur ces deux genres d'imperfections, supposons que c'est notre voisin qui a fait cette bonne action ou cette action indifférente.

Voyons si nous ne chercherons pas à trouver que ce voisin a eu un motif, ou de gloire, ou d'intérêt, ou de vanité, ou enfin de

quelque autre eſpece, que celui qui ſe préſente à la ſuite d'une bonne action ou d'une action indifférente.

Peu de gens ſont incapables de cet écart & de ce vice du cœur humain, qui naît à la fois de l'envie & de l'amour-propre.

Il ſemble que les perfections des autres affoibliſſent ou détruiſent les nôtres; tant nous ſommes attentifs à en diminuer la valeur.

Nous ne ſentons pas que nous prenons dans notre propre cœur les motifs que nous prêtons aux autres. S'ils n'exiſtoient pas en nous, qui pourroit nous les faire imaginer?

Sommes-nous sûrs d'autre choſe, que de ce qui eſt extérieur dans les autres? Nous pouvons bien nous rendre juges de leurs actions qui ſont des choſes de fait; mais leurs motifs ſont toujours ignorés.

Que nous en coûte-t-il pour

croire que ce qui nous paroît bien, eſt bien en effet ?

Quel tort nous fait une bonne action que nous n'avons pas été aſſez heureux de faire ? Félicitons-nous, quand l'occaſion ſe préſentera d'en faire autant, & ſoyons ravis que d'autres y prennent le même plaiſir ; celui de faire le bien, ne doit pas être un ſentiment jaloux, puiſque chacun peut en jouir, dans quelque ſituation qu'il ſoit.

Pour peu qu'on s'en donne la peine, on en trouve les moyens. Ils ſe préſentent ſouvent en vain à ceux qui paroiſſent les plus empreſſés à les chercher.

Ce n'eſt pas toujours le plaiſir de faire le bien, qui nous plaît le plus ; c'eſt très-ſouvent l'opinion qu on a de celui qui le fait, après laquelle nous courons.

Le bien cependant eſt ſi agréable à faire pour lui-même ; il en

réſulte une gloire & une ſatisfaction intérieure, qui (indépendamment des récompenſes éternelles,) flate d'une maniere ſi délicate, qu'elle ſeule peut excuſer, en quelque façon, l'amour de ſoi-même.

On peut ſe dire intérieurement: Je m'aime, je m'applaudis d'avoir fait le bien, pour le bien ſeulement, ſans l'avilir par de honteux motifs; je dis honteux, parce que qui que ce ſoit n'en conviendroit ſans rougir.

Quel eſt celui qui oſeroit avouer que le ſeul deſir d'être eſtimé, l'a déterminé, ou ſeulement porté à faire une bonne action? Il n'eſt permis de convenir de ce motif, que dans l'exactitude ou le zéle à remplir certains devoirs.

Un militaire conviendra qu'il s'eſt expoſé aux plus grands dangers, pour mériter l'eſtime qui eſt dûe au courage.

Il y a certains devoirs consacrés, pour ainsi dire, dont on fait trophée.

Mais un fils conviendra-t-il de n'avoir rempli tous ses devoirs auprès de son pere, que dans la vue d'être estimé ?

Un auteur, qui aura fait un ouvrage qui peut être de quelque utilité, dira qu'il n'a été occupé que du bien public en le mettant au jour.

Cependant son point de vue a été, en faisant un ouvrage utile & estimable, d'en faire estimer l'auteur.

Il en est ainsi de presque toutes les actions des hommes ; mais ils ne doivent remarquer ces défauts que dans les leurs.

Les cas où l'on convient des motifs humains, sont rares ; & ceux où l'on cache le tuf par une legere surface de bonne terre, sont très-communs.

Après avoir examiné nos bonnes actions, paſſons à celles que nous regardons avec indulgence, & comme indifférentes.

Prenons toujours le prochain pour exemple. Prêtons-lui nos actions pour en bien juger.

Lui paſſeroit-on de trouver & de dire que nous avons le plus petit défaut, même de ceux que nous avouons ? Lui pardonnerions-nous ſeulement de s'appercevoir qu'il nous manque quelque agrément extérieur ſoit dans l'eſprit, ſoit dans la figure ?

Nous connoiſſons preſque tout ce que nous avons de défectueux en tout genre ; nous convenons d'une partie de tout cela : cependant notre amour-propre ſe ſent bleſſé, non-ſeulement quand les autres nous font ſentir ce qu'ils apperçoivent de nos imperfections, mais même quand ils con-

ſentent de bonne-foi à celles que nous leur avouons. Ce ſont-là les inconſéquences les plus innocentes de l'amour-propre.

L'amour-propre eſt la partie la plus ſenſible de notre ame, parce qu'il ſe trouve preſque toujours uni à l'amour de nous-mêmes.

Les moindres bleſſures qu'on y fait, ſont, (ou nous paroiſſent) cruelles. Rien n'eſt ſi délicat que cet ennemi que nous careſſons ſans ceſſe, quoique chacun le connoiſſe pour tel.

Pourquoi tant de ménagement pour lui? Pourquoi cherchons-nous à nous cacher qu'il eſt le mobile de preſque tout ce que nous faiſons de bien ou de mal?

Il eſt aiſé d'en trouver la raiſon; c'eſt une eſpece de flateur qui connoît tous nos foibles, qui les ſaiſit, les excuſe, qui approuve & flatte la plûpart de nos paſ-

sions; tolere les autres, même celles qui nous humilient le plus, & qui sont les plus dangereuses. On chérit & l'on ménage un ami si commode.

L'emploi que nous faisons de ce séducteur à notre préjudice, nous fait envisager nos actions dans un jour avantageux; prêtons-les à notre voisin pour en bien juger; revenons à lui. Examinons-le avec soin & à la rigueur: en lui supposant nos défauts, que ce voisin est imparfait! C'est lui qui, fâché de voir quelqu'un le surpasser en vertu, en mérite, même en agrémens extérieurs, réduit dans celui qu'il envie, toutes ces choses à rien, ou les défigure de façon que d'une perfection il en fait un défaut; voilà de quelle façon nous nous voyons en lui.

C'est cet amour-propre indulgent qui pallie en nous toutes ces fautes, & ne prend de mi-

croſcope que pour le prochain.

Que ne voit on pas en lui, lorſqu'on lui prête tout ce qu'on trouve en ſoi de repréhenſible ?

Ce ne ſont-là que les illuſions ordinaires de l'amour-propre.

Lorſqu'on examine ſes crimes, c'eſt-à-dire ceux où il mène par degrés, quel tableau effrayant !

Ce n'eſt cependant qu'une ſuite de l'amour propre négligé, & encouragé par notre coupable complaiſance, toujours ſuivie de notre aveuglement. Cette dangereuſe complaiſance vient de l'habitude où nous ſommes de nous occuper des erreurs du prochain, ſans examiner l'intérieur de notre ame, où nous verrions combien nous lui reſſemblons.

Que d'étoffe il y a en nous, pour faire des compenſations avec lui ! Pour le juger, jettons les yeux ſur nos défauts ; examinons ſurtout chacune de nos paſſions, &

l'empire qu'elles ont sur nous. Ces dangereuses ennemies augmentent jusqu'à ce qu'elles soient satisfaites, à moins qu'on ne s'y oppose dans leur principe.

Alors elles rétrogadent, comme elles font toujours quand elles sont arrivées à leur but.

Elles se succedent dans ceux qui s'y livrent ; tel homme en a une, tel autre deux, tel autre trois ; il y en a qui les ont toutes.

Quel ouvrage pour l'amour-propre ! C'est là où il brille ; son activité est toujours supérieure à sa besogne, quelle qu'elle puisse être.

Une seule passion suffit pour déranger la raison. Quel doit être le sort de celui qui les réunit toutes ? Malheur à celui que la nature a si mal partagé ! S'il y succombe, il est aussi à plaindre que coupable.

Il semble que nous naissons avec

le desir d'en imposer aux autres, en nous trompant nous-mêmes.

Nous exigeons qu'ils nous estiment plus que nous ne nous estimons ; & par une suite de notre inconséquence, nous refusons de rendre justice à ceux dont nous prétendons plus qu'il ne nous est dû.

Nous desirons souvent, par amour-propre, des choses dont notre amour-propre rougit.

Par exemple, une jeune personne cache avec soin le desir qu'elle a de plaire ; elle rougit d'avoir ce desir ; & cependant il existe en elle. L'amour-propre excite ces deux mouvemens opposés.

Les sens & l'amour-propre mal entendu excitent ce desir de plaire ; & l'amour-propre raisonné l'en fait rougir.

Si elle écoute le premier, & qu'elle surmonte cette modeste honte, les succès de ses char-

mes lui donneront de la vanité ; elle desirera d'en augmenter le nombre. De triomphe en triomphe, elle perdra cette noble candeur dont son front étoit paré, & cette naïveté aimable dont la nature l'avoit embellie en sortant de ses mains.

Ce malheur est souvent suivi de beaucoup d'autres ; & ses suites, (quelques bornes qu'y mette la vertu), sont toujours très-dangereuses. Elles entraînent souvent l'humiliation de faire un coupable aveu de sa foiblesse.

Si cette jeune personne s'étoit accoutumée à vaincre cet amour-propre, (qui ne paroît indomptable qu'à ceux qui ne veulent pas le combattre,) son cœur auroit pu être surpris ; mais il n'auroit jamais avoué sa défaite.

Honteuse de sa foiblesse, elle seroit venue à bout d'en triompher.

Toutes les passions se ressem-

blent ; toutes ſont aiſées, (non à détruire,) mais à retenir, dans leur principe, avant qu'elles acquierent un certain degré de force, ſur tout quand on a pris l'habitude de s'en défendre. Certainement l'amour propre eſt bien plus ſatisfait, lorſqu'il nous a fait éviter quelque faute ou garanti de quelque danger, que lorſqu'il nous a ſéduits, & que nous avons, pour ainſi dire, rampé ſous ſon pouvoir.

En général il aime à vaincre. Puiſqu'il eſt preſqu'impoſſible de n'en point avoir du tout, faiſons tourner ſon adreſſe & ſes armes victorieuſes du côté le plus avantageux à notre perfection.

En petite quantité, il eſt à l'ame ce qu'eſt à l'eſtomac un élixir confortant.

LES FAUTES.

LEs moindres fautes des autres nous inſtruiſent mieux & nous ſont plus utiles, que toutes les nôtres, ſur-tout ſi elles ſont faites à notre égard.

La peine qu'elles nous font, nous les fait examiner de tous les ſens ; nous y trouvons mille circonſtances qui les aggravent, dont les plus intolérables ſont celles qui chagrinent notre amour-propre.

Pourquoi une ſotiſe nous fâche-t-elle moins qu'une raillerie? C'eſt que l'une eſt l'effet de la vivacité, & l'autre l'effet du mépris. Du moins notre amour-propre les enviſage de cette façon.

L'on ſe reproche cependant une ſotiſe échappée, & l'on ſe pardonne une raillerie faite avec eſ-

prit ; ſouvent même l'on va, juſqu'à s'en féliciter, sûrs qu'elle a fâché celui aux dépens de qui on l'a faite.

Pourquoi ſommes nous ſi fâchés d'avoir dit une ſotiſe ? C'eſt que celui à qui elle échappe, eſt toujours blâmé, & que celui à qui on l'a dit, eſt toujours plaint.

Notre indulgence pour les railleries que nous faiſons, vient de ce que nous avons les rieurs de notre côté. Le parterre eſt pour nous, & ſifle celui qui eſt raillé.

De même, celui à qui on dit une ſotiſe, en eſt conſolé par le blâme qui retombe ſur celui qui l'a dite ; & celui qui eſt raillé, ſe ſent piqué des applaudiſſemens que le railleur reçoit, autant au moins que de la raillerie.

On ne peut, ſans ſe charger d'un nouveau ridicule, paroître offenſé d'une raillerie. Comme elle

amuſe les ſpectateurs, elle eſt priſe par eux ſur le ton de plaiſanterie; & ce ſeroit donner gain de cauſe au railleur, que de s'en fâcher.

Les fautes contre l'uſage & la politeſſe, ſont, dans le monde, d'une plus grande importance que celles qui bleſſent les mœurs.

Je diſtingue deux ſortes de fautes; celles du cœur & celles de l'eſprit: on pourroit en admettre d'une troiſieme eſpece, qui tiennent du cœur & de l'eſprit.

Une groſſiéreté, une impoliteſſe, une imprudence, une bruſquerie, une indiſcrétion, une étourderie; toutes ces fautes appartiennent, ce me ſemble, à l'eſprit; & le cœur n'y a point de part.

La médiſance, la préſomption, la raillerie, la vanité, la flaterie, l'habitude

l'habitude du menſonge, la fauſſeté, les trahiſons quelconques, les tracaſſeries. Toutes ces choſes me paroiſſent avoir leur principe dans le cœur.

L'eſprit ne fait que de legeres fautes, quand il agit ſeul. Dès que le cœur s'en mêle, elles deviennent graves.

Le plus grand tort de l'eſprit eſt de ſe prêter aux inconſéquences du cœur, & d'être l'inſtrument dont il ſe ſert, pour devenir coupable.

En effet, ſi l'eſprit n'aplaudiſſoit pas aux penchans du cœur, & ſi le cœur n'avoit pas le droit de ſéduire l'eſprit, ce dernier ne feroit que de legeres fautes; & celles du cœur ne ſeroient jamais qu'imparfaites.

La raiſon qui eſt ſous l'empire de l'eſprit, empêcheroit le cœur de réduire en actes ſes fautes; il leur faut le conſentement de l'eſprit pour être achevées.

Le cœur a du penchant à être ingrat ; on le voit presque toujours désavouer les fautes, dont l'esprit est seul coupable.

L'esprit au contraire, se charge volontiers des fautes du cœur ; il les pallie, il les prend même sur son compte.

Le cœur non-seulement le laisse faire, mais l'accuse souvent des fautes qui lui sont propres, & auxquelles l'esprit n'a fait que consentir, ou se prêter.

L'esprit est le complaisant du cœur ; c'est un flateur séduisant & dangereux, que le cœur ne doit jamais rendre juge de ses penchants ; à moins qu'il n'exige de lui d'être vrai & impartial. Avec cette précaution, il peut lui être d'un grand secours.

L'esprit apperçoit ; il discerne, il développe ; c'est un avocat pour & contre, très-utile à consulter quand le cœur y va de bonne-foi avec lui.

D'où vient que nous avons tant de répugnance à convenir, (même avec nous-mêmes) que nos fautes viennent de notre cœur? Pourquoi voulons-nous en accuſer notre eſprit?

Nous ſommes bien moins reſponſables de nos pênchans, de nos deſirs & de tous les mouvemens qu'excite en nous le ſentiment, que nous ne le ſommes des erreurs de notre eſprit, de ſes écarts, de ſa legéreté & de ſes caprices.

Les fautes des autres nous paroiſſent toujours (quand nous n'y ſommes pas ſujets,) plus graves qu'elles ne ſont. Nous leur prêtons de coupables motifs; nous accuſons leur cœur des moindres torts qu'ils ont.

Si nous tombons quelquefois dans les fautes que nous remarquons dans les autres, alors nous les traitons avec indulgence, pour

eux, parce que nous les jugeons d'après nous. Leurs fautes, en ce cas, excusent les nôtres ; & nous allons souvent jusqu'à nous en autoriser.

Pour appercevoir en soi cette partialité coupable, il faut s'examiner & se juger à la rigueur.

Beaucoup de gens se connoissent cette injustice, & se vantent d'avoir un bon cœur. Il est permis de se vanter à cet égard ; il n'en est pas de même de l'esprit : bien loin d'avouer qu'on en a, il faut s'en défendre. Cependant chacun croit en avoir, & toujours plus qu'il n'en a en effet.

Pourquoi fait-on gloire d'avoir un bon cœur ? parce que c'est une qualité indispensable pour établir la confiance entre les hommes. Chacun doit la porter dans la société, pour la sûreté réciproque. D'ailleurs les fautes qui partent d'un mauvais cœur, annoncent une disposition au vice.

Les hommes entr'eux se pardonnent plutôt le vice réel, que l'apparence du vice.

D'où vient se refuse-t-on de l'esprit, persuadé qu'on en a?

C'est parce qu'il excite l'envie, & parce qu'on le croît plus rare qu'un bon cœur ; d'ailleurs, il met plus souvent à portée d'être supérieur aux autres : on s'en sert à chaque instant dans la société ; il humilie ceux qui n'en ont point, ou qui en ont moins.

On se met en garde contre ceux qui affichent l'esprit ; chacun craint celui qui en a, comme une jolie femme craint les charmes d'une beauté célébre.

Tout le monde a de l'esprit, ou croit en avoir.

Il donne une espece de supériorité à celui qui en a, qui semble dépriser les autres, à moins qu'il ne l'emploie à les faire valoir. Voilà le bon esprit.

S'il sert à faire briller les autres, il est sûr de plaire & de ne point exciter de jalousie. C'est la seule façon d'en avoir qui soit agréable aux autres ; & pour cela, il faut en avoir beaucoup, avec autant de jugement. C'est connoître les hommes.

Celui qui s'annonce pour avoir de l'esprit, certainement n'en a point ; du moins chacun en tire cette conséquence.

L'étude du monde est de satisfaire sa vanité, sans blesser celle des autres ; mais cela ne nous suffit pas. Nous voulons les surpasser ; notre vanité contente, change de nature ; elle devient orgueil ; alors nous sommes toujours insupportables aux autres.

Ce principe est une source inépuisable de fautes. La présomption, l'envie servent de ressorts à l'orgueil ; elles dirigent tous ses mouvemens : celui qui en est pos-

ſédé, eſt auſſi à plaindre que coupable ; c'eſt ſon cœur qui eſt criminel.

Celui qui ſe défend d'avoir de l'eſprit, (quoiqu'il croie en avoir), a moins de tort que celui qui cache un mauvais cœur, & ſe vante de l'avoir bon.

Le premier eſt prudent ; le ſecond eſt un fourbe dangereux avec lequel on n'eſt pas en ſûreté.

L'orgueil eſt, pour ainſi dire, la clef de tous les vices & de tous les défauts.

De ces défauts & de ces vices naiſſent les fautes que nous faiſons chaque jour contre nous-mêmes, & ſur-tout à l'égard des autres.

La plûpart des fautes dans leſquelles nous tombons, viennent de ce que nous nous cherchons, & que nous intéreſſons toujours notre amour-propre à tout ce que nous faiſons, ſoit pour nous, ſoit pour ou contre les autres.

LA CONTRADICTION.

CE défaut, à ce qu'il me semble, vient du tempérament, ou bien d'un fond d'orgueil, ou d'une disposition à l'aigreur dans le caractére.

Les gens qui contredisent le plus ; sont ceux qui sçavent le moins supporter la contradiction.

Accoutumés à subjuguer les autres par leur avis, (parce qu'on leur céde par bienséance,) dès qu'ils rencontrent des contradicteurs aussi déterminés qu'eux, ils deviennent souples ; non par douceur, mais parce qu'ils sont surpris, & comme frappés d'étonnement.

Les gens contredisans se contredisent souvent eux-mêmes. Si l'on vouloit s'en faire une étude, on leur feroit dire sur le même sujet le oui & le non, à fort peu de tems l'un de l'autre.

Qu'on devienne de leur avis, & qu'on y ajoûte quelque choſe qui ne leur ſoit pas venu dans l'eſprit, (quand cela appuieroit leur opinion,) on eſt sûr qu'ils le contrediront, & que peu-à-peu, ſi on s'autoriſe de leur premiere idée, ils en changeront.

Plus on tâche d'entrer dans les idées de ceux qui ſont atteints de ce défaut, plus on les excite à la contradiction.

Ce défaut s'étend ſur leurs moindres actions comme ſur leurs idées.

Qu'à table on offre d'un mets à un homme de cette eſpece, on eſt sûr qu'il n'en voudra point. Il demandera par préférence celui qu'il aime le moins; ou bien, après avoir refuſé le premier qu'on lui a offert, il s'en ſervira lui-même; il ne ſera pas même honteux d'en demander à celui de qui il l'a d'abord refuſé.

L'eſprit de contradiction a en

averſion la complaiſance, ſoit reçue, ſoit donnée.

L'union, la conformité d'idées lui ſont antipathiques; plaignons ceux qui ont ce défaut.

Il ſe fait une fermentation continuelle dans leur ame, (qui peut-être vient de la complexion de leur corps,) qui leur rend tous les objets réels ou non réels, comme des obſtacles à leurs volontés; enſorte qu'on les heurte ſans les toucher.

Ils ſont toujours, dans la ſociété, munis d'armes offenſives, comme s'ils avoient ſans ceſſe des ennemis à combattre; ils attaquent toujours, & ne peuvent ſupporter qu'on rende la moindre défenſe.

Il eſt rare que cette eſpece d'eſprit ne ſoit pas animée par beaucoup d'humeur.

Si elle n'eſt pas le principe de toutes leurs opérations, elle en eſt ordinairement la fin.

L'Incertitude.

IL me ſemble qu'il y a pluſieurs ſortes d'incertitudes.

Il y en a d'une eſpece qui me paroît bien reſpectable.

Celle, par exemple, qui tient en ſuſpens l'avis d'un juge fort éclairé ; d'un homme en place, qui cherche le mieux des choſes dont il eſt chargé.

Celles-là viennent d'un fond de juſtice & de probité, d'un ſçavoir profond, d'humanité, de véritable vertu.

Elles peuvent avoir de petits inconvéniens ; mais elles font la sûreté particuliere, le bien public ; & elles captivent la confiance avec l'eſtime.

Je les crois reſpectables, à cauſe du principe & de ſes effets.

L'incertitude produite par ſes propres fautes, ou par celles des gens dont on eſt environné, ou celle qui vient des injuſtices qu'on a éprouvées par la legéreté des autres, ſont très-pardonnables.

Elles ſont le fruit de la réflexion, comme la premiere dont j'ai parlé ; elles portent ſur des inconvéniens réels, & ſur des exemples qui l'autoriſent.

Celle qui vient du peu de confiance en ſes lumieres, a un principe de modeſtie ou d'équité, qui doit faire pardonner ſes fautes, ſi elle en fait faire.

L'incertitude qui fait qu'on ne prend jamais un parti, ſoit pour terminer ſes affaires, ou celles des autres dont on eſt chargé, eſt un grand défaut.

Les affaires ſuſpendues ſe brouillent, & ſouvent ſans remede. Mille incidens ſurviennent, & ſont

presque toujours contre ceux qui ont le bon droit, parce qu'ils se reposent sur lui.

On perd les momens favorables qu'il est important de saisir; ou pour le moins on fait languir, dans l'attente d'une décision, des gens qui très-souvent n'ont point de tems à perdre.

L'incertitude de cette espece est une source de torts pour celui qui en est atteint.

Elle est presque toujours accompagnée de paresse & de négligence; pour le moins, elle en est accusée.

L'incertitude la plus commune & la moins tolérable est celle qui embrasse toutes les actions, les plus, les moins importantes, aussi-bien que les plus indifférentes; elle ressemble aux phantaisies.

Etre incertain si on marchera en long ou en large; si on se couchera plutôt ou plus tard; si

on sortira ou non ; tenir en suspens tous ceux qui dépendent de soi, pour des choses aussi puériles, c'est à plaisir se rendre très-incommode.

C'est exercer une espece de tyrannie sur les autres, que de les rendre dépendans de nos caprices, sous le nom d'incertitude.

C'est une mauvaise habitude ; elle suppose un grand amour de soi-même, peu d'estime pour les autres, & quelquefois même le mépris pour ceux qui en sont les martyrs.

C'est un défaut de caractere, pris en soi & dans un mauvais fond, & non dans les choses qui paroissent l'exciter & en être l'objet.

L'Impatience.

CE mouvement de l'ame n'eſt ſouvent qu'une mauvaiſe habitude ; c'eſt un relâchement & un eſpece d'attentat à la raiſon.

Rarement elle parvient à ſes vues, ſuppoſé qu'elle en ait de nettes. Preſque toujours elle eſt excitée par des choſes paſſées qu'il eſt impoſſible d'empêcher d'avoir été.

Si l'avenir la produit, elle eſt accompagnée de quelque deſir, dont ſa vivacité ne rapproche point l'effet.

C'eſt un ſentiment inutile à ſon objet ; elle ne remédie point au paſſé, ne rapproche point l'avenir, & ne change rien au préſent.

C'eſt un des plus grands écarts

de la raiſon. L'éducation la réprime dans les enfans ; mais il faut la tenir toujours en bride. Si on lui laiſſe prendre la moindre licence, bien tôt on n'en eſt plus maître ; elle paſſe en habitude, & dégénere ſouvent en humeur & en colere.

MOYENS DE DEVENIR VERTUEUX, propres à l'Education.

IL y a un ſi grand rapport entre les loix divines & les vertus morales, qu'on pourroit les enviſager indifféremment ſous ces deux faces.

Tout ce qui eſt précepte, s'annonce comme une dépendance ; tout ce qui porte le nom de *loi*, ſemble tenir du deſpotiſme, & avoir pour conſéquence une ſorte d'eſclavage.

S'il eſt vrai (comme je le crois)

que les loix divines & les vertus morales ayent une si grande analogie ; si l'idée de l'esclavage peut éloigner de l'obéissance à laquelle nous sommes indispensablement obligés, ne pourroit-on pas se servir des motifs humains pour exciter en soi l'émulation à la vertu, & pour parvenir ensuite à des motifs plus parfaits, qui viendroient à l'appui des premiers, ou bien les faire concourir ensemble au même but ?

L'idée de la vertu, dans quelque genre que ce soit, éleve l'ame.

L'homme le plus corrompu sent, malgré lui, une sorte de respect pour elle.

Si la vertu plaît par elle-même ; en y joignant un intérêt présent & physique, (très-facile à démontrer,) ne parviendroit-on pas plus aisément à la goûter & à la pratiquer, qu'en se la représen-

tant toujours comme un devoir ou une loi ?

La liberté & l'intérêt ſont les motifs les plus puiſſans & les plus capables de faire agir les hommes ; ce ſont ceux qui lui paroiſſent les plus intéreſſans & les plus intimes.

Par cette raiſon, on s'attacheroit donc plus volontiers à acquérir des vertus, en les enviſageant d'abord comme morales.

Ce qu'on fait de bien, de ſa propre volonté, eſt bien plus ſatisfaiſant que ce que l'on fait par devoir.

Ce dernier nous paroît une dette ; quelquefois même nous le voyons dans un point de vue encore plus déſavantageux.

Il nous paroît une eſpece d'impoſition onéreuſe, qui porte atteinte à notre liberté, & qui nuit à notre bonheur.

La récompenſe préſente des

devoirs bien remplis, ne peut être auſſi aiſément ſentie que celle des actes libres.

Il faut être déja vertueux pour bien apprécier le mérite & l'avantage actuel ou à venir, qui réſulte de bien remplir ſes devoirs. L'idée qu'on y attache, en général, n'excite pas à s'en bien acquitter; au lieu que l'homme le plus imparfait peut être ſenſible au plaiſir d'acquérir des vertus morales, parce qu'elles ſemblent lui donner un avantage flateur ſur ſes ſemblables.

Le principe des vertus morales eſt l'amour-propre. Quoi de plus puiſſant ſur nous!

Les vertus dont la ſource & la fin ſont plus nobles, dont le principe même eſt une vertu, élevent l'homme au-deſſus de lui-même. Mais peu de gens ſont capables de goûter d'abord ce

principe ; il eſt plus facile d'y arriver par degré.

Laiſſons-nous donc guider par l'intérêt de notre amour-propre, s'il eſt bien entendu.

N'eſt-il pas vrai qu'il eſt content lorſque nous gagnons quelque degré d'eſtime dans l'opinion des autres ?

Si ce motif, tout imparfait qu'il eſt, nous rend vertueux, pourquoi ne le pas employer ? Nous ſommes intéreſſés à ne le pas négliger.

Un homme connu pour libertin, & en conſéquence, peu eſtimé, dont l'amour-propre ſe réveille, voudroit donner de lui une meilleure idée. Que fait-il ?

Il ſent qu'il a trop négligé l'intérêt & le ſoin de ſa réputation, & que cependant le tort que lui a fait ſa mauvaiſe conduite, peut être réparé par une meilleure.

Il change de façon de vivre ; il devient ſage & rangé.

Il en eſt ſur le champ récompenſé de deux manieres. Il eſt content de lui-même & des autres.

La joie qu'il en a, la paix qui regne dans ſon ame, l'encouragent & l'animent à devenir de plus en plus vertueux. Un intérêt ſenſible & flateur excite ſon émulation.

Un homme violent ſe ſera emporté dans une ſociété, ou devant des gens qu'il devoit reſpecter. L'accès de ſa colere paſſé, s'il ſe la rapelle, il en ſera humilié ; ſon amour-propre l'invitera à ſe corriger ; & il ſera plus puiſſant ſur lui, qu'un principe plus parfait.

Nous entendons bien mieux le langage de nos paſſions, que celui de la raiſon.

L'un eſt l'effet du ſentiment,

& l'autre le fruit de la réflexion.

Cet homme emporté a bien plutôt & mieux ſenti le tort qu'il s'eſt fait à lui même ; en ſe dégradant par ſon emportement, qu'il n'a vu & compris l'injuſtice qu'il a fait aux autres, en leur faiſant ſupporter ſon humeur & ſa violence.

Les motifs humains étant plus analogues à notre foibleſſe, ont un droit ſur nous plus poſitif & plus direct que les autres.

Lorſque l'on eſt parvenu, quoique par un intérêt humain, à aimer ce qui eſt bien, & qu'on commence à être vertueux, on a moins de peine à l'être avec des vues plus élevées & plus juſtes.

Il ne s'agit plus que de changer le principe de ſes actions, ou plutôt de ſe l'expliquer d'une maniere plus noble & plus utile encore.

C'eſt toujours pour ſon propre

intérêt qu'on rapporte tout ce qu'on fait de bien à l'Etre suprême. L'intérêt personnel est inséparable de ce qu'on fait pour lui.

Si c'est pour lui ou par rapport à lui, qu'on agit, c'est dans la vue de lui plaire ; est-il un intérêt plus cher, plus personnel & plus grand ?

Cet intérêt est perfectionné par l'objet auquel il se rapporte. C'est l'objet qui anoblit l'acte, & qui le rend en même tems digne de son objet. Ces grandes vérités, toutes intelligibles qu'elles sont, paroissent obscures à bien des gens.

Je conclurois donc de tout ce que je viens de dire, que nous devrions nous servir des moyens humains pour nous exercer à la vertu, & que ceux qui ont l'Etre suprême pour principe, doivent suppléer à l'insuffisance des autres, les appuyer, les protéger, les

perfectionner, & coucourir à la même fin.

J'imagine que si l'on s'y prenoit de cette façon, dans l'éducation des enfans, on se mettroit plus à portée de leur intelligence & de leur foiblesse.

En leur faisant toujours envisager leur intérêt uni à un bien présent qu'ils comprendroient, on les accoutumeroit à en mériter un à venir, fort au-dessus de leurs lumieres, tant que leur raison n'est pas entiérement développée.

L'amour-propre est le sentiment le plus prématuré ; l'intérêt personnel est en nous une sorte d'instinct que nous apportons en naissant.

Aidé de ces deux moyens, il est aisé de porter à la vertu, en tout genre, un enfant qui n'a encore d'idées que celles qui lui sont inspirées.

Un

Un enfant eſt un jeune arbre dont la tige eſt auſſi flexible que les branches ; qu'on ploie à ſon gré, tant qu'on ne lui a point laiſſé prendre de mauvaiſe habitude.

Avant de faire enviſager à un enfant les loix divines comme des devoirs auxquels il eſt aſſujéti, il faudroit, je crois, les lui faire connoître comme des moyens de le rendre heureux. Cela ſeroit aiſé, puiſque rien n'eſt ſi vrai.

Soyez doux, lui diroit-on ; vous en ſerez plus heureux & plus aimable.

Soyez humain ; vous aurez le plaiſir de faire des heureux, & de ſoulager des miſérables qui vous béniront.

Soyez docile ; vous vous éviterez le chagrin des réprimandes.

Soyez honnête, complaiſant ; vous vous ferez des amis qui vous ſeront, ou agréables, ou utiles.

Soyez honnête homme ; chacun vous estimera, & vous aurez la satisfaction de sentir que vous le méritez.

Soyez vertueux, sage; vous sentirez votre conscience tranquille. Au milieu des dangers, vous ne les craindrez point.

Soyez brave ; la gloire suivra vos pas.

Soyez prudent ; vous éviterez le repentir qui suit les actions peu réfléchies.

Soyez discret dans vos propos ; vous vous attirerez la confiance & l'estime.

Toutes les vertus ont un ou plusieurs attraits ; c'est de ce côté qu'il faut les faire appercevoir aux enfans.

Il y a encore l'intérêt réciproqui peut être un moyen de porter à la vertu ; il faut aussi l'employer.

Si vous êtes contredisant

(peut-on dire à un enfant,) de quel droit voulez-vous qu'on vous céde ? Chacun veut, du moins à ſon tour, avoir raiſon.

Si vous avez de la hauteur avec vos égaux, ils vous humilieront & vous mettront au-deſſous de ce que vous êtes à leur égard.

Si vous en avez avec vos inférieurs, ils vous haïront. Ils n'ont que ce moyen de tirer raiſon des écarts de votre orgueil.

Si vous êtes méchant, vous trouverez toujours plus méchant que vous.

Si vous êtes menteur, non-ſeulement on n'aura aucune confiance à tout ce que vous direz de vrai ; mais on vous mépriſera comme vous mépriſeriez ceux que vous connoîtriez pour tels.

Si vous ne ſçavez pas garder un ſecret, pourrez vous exiger qu'on garde le vôtre ?

Tout doit être réciproque dans

la ſocieté des hommes, lui dira-t-on.

Si vous aimez vos parens, vos peres & meres, vous êtes sûr d'avance d'en être aimé.

Si vous rendez un ſervice, vous en êtes payé par le plaiſir d'avoir pu faire une bonne action; d'ailleurs, ne voudriez vous pas rencontrer la même bonne volonté, ſi vous étiez dans le même cas?

Preſque toutes les vertus ont un intérêt direct ou relatif à nous.

Avant d'enſeigner aux enfans des choſes qu'ils ne peuvent concevoir, il me ſemble qu'on devroit les préparer aux lumieres qu'on veut leur donner. Ce qu'il faut leur apprendre de bonne heure, c'eſt ce qu'il faut croire. Il faut leur en faire un préjugé qui les prépare à la perſuaſion, & les amène ſans effort à la conviction.

Les ſciences, les talens même,

ſuſceptibles de raiſonnemens ou de combinaiſons, ne ſont point à la portée des enfans.

Le ſentiment ſe développe avant la raiſon; tout ce qui y a rapport peut leur être enſeigné, non comme une étude, mais par des exemples pris dans les choſes qu'ils font ou qu'ils voient faire.

Accoutumés à ſe rendre compte des choſes qui frappent leurs ſens ou qui affectent leur ame, l'étude leur devient plus facile. Ils ſçavent raiſonner, & comprendre ce qu'on leur dit.

Ils connoiſſent déja une infinité de rapports d'une choſe à une autre. Ils ſçavent diſtinguer les objets & les choſes dont on leur parle. La terre enfin eſt bien préparée; ce qu'on y ſéme doit mieux réuſſir, que ſi on l'avoit fatiguée de trop bonne heure, & uſée avant d'avoir pris la moindre précaution.

L'âge des études ne devroit point être fixé ; tel enfant a de l'intelligence à huit ans, tel autre n'en a qu'à douze: c'eſt de-là qu'on devroit partir pour les appliquer à l'étude, & non d'un uſage général qui n'eſt appuyé d'aucunes bonnes raiſons.

Dans l'âge des paſſions, les moyens humains ſont ſouvent inſuffiſans pour retenir l'ame dans un juſte équilibre.

C'eſt alors qu'il faut appuyer les raiſonnemens purement phyſiques des loix divines.

Il faut même prévenir cet inſtant critique, en faiſant ſentir à la jeuneſſe toute la bonté, l'utilité & la juſtice de ces loix, & la néceſſité indiſpenſable d'y être ſoumis & de les obſerver, pour ſon propre bonheur.

Il faut lui démontrer l'intérêt qu'elle a, à ne jamais s'en écarter, en lui faiſant connoître les

passions, leur danger, & de quel secours sont contre elles ces préceptes divins.

Il faut qu'elle connoisse le mal pour l'éviter ; les passions, sans cela, la surprendroient au dépourvu.

C'est bien assez pour elle d'être exposée à la séduction des sens ; chose inévitable.

LA FEMME RAISONNABLE.

SI cette femme réunit la beauté avec les agrémens de la jeuneſſe, elle en jouit comme d'une choſe qu'on lui à prêtée pour un tems, dont la poſſeſſion eſt agréable, mais dangereuſe.

Elle ſçait que ces graces extérieures produiſent l envie, la jalouſie, & que la beauté expoſe à des ſéductions qui peuvent la ſurprendre, & trouver ſon cœur diſpoſé à y céder.

La véritable vertu n'a pas la ſottiſe de mépriſer ou de braver le danger.

Elle a la prudence de l'éviter autant qu'il eſt poſſible.

Elle ſçait allier la modeſtie avec une liberté honnête.

Née gaie, elle ne tâche point de prendre un air de prude ; née

férieuſe, elle ne joue point la gaieté.

L'air naturel, tel qu'il puiſſe être, vaut toujours mieux que celui qu'on emprunte ou qu'on imite. C'eſt ſa façon de penſer. Elle ſçait que les meilleures copies en tout genre, ſont toujours très-inférieures aux originaux.

Si cette femme a des talens, elle les regarde comme des reſſources agréables, ſans viſer en aucun genre à la célébrité.

Cette femme raiſonnable, (quelque eſprit qu'elle ait,) n'eſt jamais empreſſée à ſe faire écouter; elle croit toujours gagner à ſe taire.

Les fautes des autres, (qu'elle ne blâme jamais,) ſont des avertiſſemens & des leçons dont elle profite pour éviter d'y tomber.

Le livre de ſes défauts eſt celui qu'elle lit à chaque inſtant. Plus elle s'en occupe, plus ſa

modeſtie trouve de quoi s'appuyer, quelque progrès qu'elle faſſe.

Le devoir de cette femme, (agréable ou non,) eſt ſa principale occupation; rien ne l'en peut diſpenſer, même les choſes dont elle ſe fait le plus de plaiſir.

La lecture eſt le ſuc nourricier de ſon ame; celle qui lui plaît, n'importe en quel genre, eſt toujours bonne, parce qu'elle ne lit que de bons livres.

Il y a toujours à profiter, même dans les lectures qui paroiſſent frivoles.

On y gagne l'avantage de parler & d'écrire purement ſa langue, ſans affectation, & de s'énoncer avec facilité.

On y rencontre des traits de morale, qui n'en font pas moins d'impreſſion pour être placés dans un livre frivole.

Cette femme ſe permet d'égayer ſon eſprit, en éclairant ſa

raiſon. Son cœur, ſans qu'elle s'en doute, ſe forme & lui devient ſoumis.

En apprenant à ſe connoître, elle acquiert la connoiſſance du cœur humain. En conſéquence elle doit être très-difficile à contenter dans le choix des amis; car on veut toujours gagner, lorſque l'on fait quelque échange.

Elle ſent que la jeuneſſe n'eſt pas le moment d'en acquérir de l'un, ni de l'autre ſexe.

La plûpart des femmes ſont trop frivoles, tant que l'âge de plaire dure, pour s'attacher véritablement à une amie. C'eſt une fiction que l'amitié des jeunes femmes entr'elles. Celle ci qui réfléchit, ſent qu'il y a peu de fond à faire ſur celles de ſon âge; & elle penſe qu'il faut ſur-tout l'égalité d'âge, d'état & de façon de penſer pour former une liaiſon d'amitié durable.

Les hommes lui paroiſſent d'abord plus ſinceres ; mais bientôt elle s'apperçoit qu'un honteux intérêt eſt toujours caché ſous les dehors de l'amitié qui d'abord paroît la plus honnête.

Elle découvre qu'en général, les hommes ne croient pas les femmes dignes d'un attachement vertueux, ou que peut-être ils n'en ſont pas eux-mêmes capables pour elles.

Cette femme attend donc paiſiblement, pour ſe faire des amis, que, juſqu'aux traces de ſa beauté ſoient effacées, & que les rides de ſon front la mettent à l'abri de l'envie, de la jalouſie & de la ſéduction.

En attendant, cette femme fait proviſion de reſſources, pour pouvoir un jour, au défaut d'amis, ſe ſuffire à elle-même.

Elle s'accoutume à ſe rendre juſtice, afin de prévenir le mo-

ment désagréable où le tems lui ravira ces graces qu'il n'a fait que lui prêter.

Au lieu de se répandre dans le monde, elle se trouve heureuse d'en être ignorée ; elle desire d'être oubliée. Plus elle se connoît, plus elle craint qu'on s'occupe & qu'on parle d'elle.

L'amour-propre souffre toujours dès qu'il est dans le moindre doute, à plus forte raison, lorsqu'il sent qu'il est mille moyens de le mortifier.

C'est ce qui engage cette femme raisonnable à se perfectionner ; chaque chose qu'elle obtient sur elle-même, est un triomphe flateur pour elle, & un encouragement à continuer ses recherches.

Le portrait d'une femme de cette espece ne peut être agréable qu'à celles qui s'engagent dans la même route.

LA FEMME DU MONDE.

LA femme du monde fait le projet, en y débutant, d'acquérir de la célébrité.

Qui dit une femme du monde, dit une jolie femme, ou, pour le moins, qui prétend à l'être, (ce qui eſt à-peu-près égal pour les conſéquences.)

Elle annonce ſes prétentions par une parure recherchée, & fait tout valoir dans ſa figure.

Elle ſe montre par-tout, eſt de tout, & ſe diſtingue par les dehors les plus agréables.

Les hommes du meilleur ton, qui paſſent pour avoir le plus d'eſprit, doivent être en liaiſon avec elle, pour le moins être au nombre de ſes connoiſſances.

Elle doit être au fait de toutes les nouveautés, ſoit en littérature

agréable, brochures, &c ; soit des choses de mode & d'usage ; elle ne doit faire aucune faute en ce genre ; elle doit s'exprimer avec une grace particuliere. Si elle parloit comme les autres femmes, on ne la distingueroit pas.

Elle doit annoncer dans la société les piéces nouvelles de théatre ; connoître & protéger les jeunes auteurs, sans cependant tenir bureau de bel esprit.

Elle doit avoir une loge à l'année à quelque spectacle, ne pas manquer les premieres représentations. D'ailleurs, le spectacle est le rendez-vous général des gens du monde.

Pour se faire une réputation de femme d'esprit, il faut qu'elle ait quelques beaux esprits de ses amis, qui l'avertissent de ce qu'il faut louer ou blâmer, soit des piéces de théatre, soit des livres nouveaux. Il seroit d'un meilleur

ton que ces beaux esprits fussent en même tems des gens du monde.

On doit trouver chez elle, auprès de la place immuable qu'elle y occupe, un extrait de bibliotheque composée des nouveautés & de quelques livres métaphysiques, qui annoncent que c'est une femme qui s'applique, mais qui cache qu'elle sçait beaucoup, parce qu'il n'y a rien de si ridicule que d'afficher qu'on sçait. Il faut seulement qu'on le croie. Le grand art est de le persuader, parce que dans le monde on ne court qu'après l'opinion.

Cette femme doit avoir tous les jours à sa toilette plusieurs de ces hommes agréables qui s'empressent à venir lui faire leur cour. Il faut qu'elle persuade que beaucoup de gens aimables la trouvent telle, & sur-tout qu'elle ne s'attache à aucun.

Elle doit avoir l'air d'être ac-

coutumée à régner sur tous les cœurs, sans y faire attention. Ce doit être un tribut dû à son mérite.

Elle doit cacher soigneusement l'art qu'elle met à tout ce qu'elle fait. L'art, dès qu'il paroît, suppose qu'on est inférieur à ce qu'on voudroit paroître.

Pour bien soutenir ce rôle de fausseté habituelle, il faut que cette femme n'aime jamais rien, & qu'enyvrée d'amour-propre, elle soit l'unique idole de son propre cœur.

Toute son occupation est de prévoir l'effet qu'elle fera, & ce qu'on dira ou pensera d'elle.

Son but n'est pas, à beaucoup près, d'être parfaite; c'est seulement de le paroître.

Pour réussir auprès des femmes, elle s'étudiera à les faire valoir, (cependant toujours moins qu'elle.)

Elle gagnera leurs suffrages, en les louant d'une maniere fine & adroite, sur les choses où elle sentira qu'elles s'en font accroire.

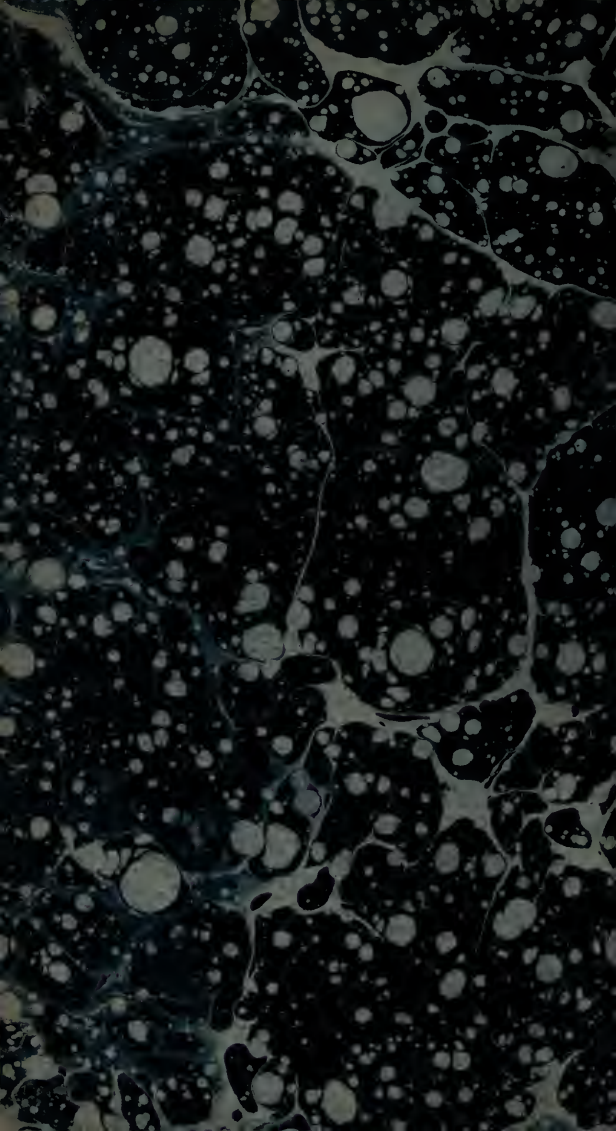
La beauté, les graces & les talens sont leurs foibles les plus ordinaires. L'esprit est du ressort des moins jolies.

Il faut beaucoup de discernement à une femme du monde. Il faut qu'elle connoisse les prétentions de tous ceux avec qui elle vit, & sur-tout leurs défauts; c'est l'unique moyen qu'elle ait pour réussir.

La femme raisonnable, dont le projet est absolument opposé, s'occupe des siens.

L'une veut qu'on la croie parfaite; l'autre cherche à le devenir.

FIN.



262619
LF
V574r
Author [Verzure, Mme de]
Title Réflexions hazardées d'une femme ignorante.
2 vols. in 1.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU